

*Bulletin  
des Amis  
d'André Gide*

N° 181 / 182  
JANVIER - AVRIL 2014

Le  
***Bulletin des Amis d'André Gide***

revue semestrielle fondée en 1968 par Claude Martin,  
dirigée par Claude Martin (1968-1985),  
Daniel Moutote (1985-1988),  
Daniel Durosay (1989-1991)  
et  
Pierre Masson (1992→ ),

publiée avec l'aide du  
CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES  
DE L'UNIVERSITÉ DE LORRAINE  
(Centre « Écritures », EA 3943)  
paraissant au printemps et à l'automne,  
est principalement diffusé par abonnement annuel  
aux membres de  
L'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE  
au titre de leur cotisation pour l'année en cours.

Comité de lecture :

Jean CLAUDE, Alain GOULET,  
Pierre MASSON, David STEEL, David H. WALKER

*Les articles proposés à la Revue sont soumis à l'approbation  
du comité de lecture.*

Toute correspondance doit être adressée,  
relative au *BAAG*, à  
Pierre MASSON, directeur responsable de la Revue,  
2 rue du Creux du Pont, 34680 Saint-Georges d'Orques  
(Tél. 04.67.79.32.89 — Courriel [pige.masson@orange.fr](mailto:pige.masson@orange.fr))

relative à l'*AAAG*, à  
Pierre LACHASSE, secrétaire général de l'Association,  
374 rue de Vaugirard, bât. A, 75015 Paris (Tél. 01.45.32.82.72 Courriel  
[pierre.lachasse@orange.fr](mailto:pierre.lachasse@orange.fr))

# BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

---

---

QUARANTE-SEPTIÈME ANNÉE  
N° 181/182 — JANVIER - AVRIL 2014

Maria Van Rysselberghe <b>Fragments inédits des <i>Cahiers de la Petite Dame</i>.</b>	7
*	
<b>Dossier « André Gide et Walther Rathenau »</b> Dossier rassemblé et présenté par Jean Claude	41
*	
Jean CLAUDE : <i>Gide et Rathenau : brève rencontre.</i>	43
Tony BOURG : <i>La rencontre Rathenau- Gide à Colpach.</i>	47
Claude FOUcart : <i>André Gide et le « Docteur Rathenau ».</i>	59
Germaine GOETZINGER : <i>Rathenau et les Mayrisch.</i>	79
André GIDE et Walther RATHENAU : <i>Lettres</i>	91
*	
Justine LEGRAND : <i>La femme, l'autre « problème » gidien.</i>	97
Pierre MASSON : <i>André Gide et l'affaire Swann.</i>	109
*	
Jef LAST : <i>Mon ami André Gide (suite) :</i>	123
*	
Chronique bibliographique	145
Dossier de presse	163
Varia	175
Cotisations et abonnements 2014.	185

---

---

Droits réservés Fondation Catherine Gide pour les textes de Gide et de Maria Van Rysselberghe – réservés BAAG et les auteurs pour les autres textes.

### **3 annonces importantes**

Succédant à Jean CLAUDE, Jean-Pierre PRÉVOST est désormais le trésorier de notre Association. Son adresse, ainsi que les nouvelles coordonnées bancaires de l'AAAG, sont indiquées à la fin de ce Bulletin. Trésorier de l'AAAG depuis 1992, Jean CLAUDE a su, grâce à son dévouement et à sa vigilance, assurer la bonne santé de nos finances ; c'est ainsi que nous allons pouvoir envisager dès cette année de faire bénéficier nos membres de publications supplémentaires. Toute notre reconnaissance va donc au trésorier sortant, ainsi qu'à son remplaçant qui a bien voulu assumer à son tour cette tâche lourde et complexe.

Jean CLAUDE remercie tous ceux qui, pendant cette longue période, lui ont facilité la tâche ou admis courtoisement les rappels qui parfois leur étaient adressés. Un merci spécial à ceux qui ont accompagné leur chèque qui d'un mot sympathique, qui d'une carte postale, ou encore à ceux qui lui ont adressé leurs vœux en début d'année. Il était dans l'impossibilité matérielle de répondre à chacun. Que ce merci collectif dise sa reconnaissance et son cordial souvenir.

Comme par le passé, notre trésorier souhaite vivement que la cotisation annuelle 2014 soit réglée dès réception du premier Bulletin de l'année. Ce geste lui évitera, ainsi qu'aux expéditeurs du BAAG, de fastidieux rappels. Un appel tout particulier est adressé à ceux qui n'ont pas réglé la cotisation 2013.

Les cotisations à notre Association sont inchangées depuis 1992.

La prochaine Assemblée générale de l'AAAG est fixée au samedi 15 novembre 2014, à 14h30, à l'École Alsacienne.

**Maria Van Rysselberghe**

**Fragments inédits**

**des**

***Cahiers de la Petite Dame***



Maria Van Rysselberghe (photo Fondation Catherine Gide)

## 1. L'affaire René Michelet

Alors qu'elle est à Bruxelles, chez sa mère, le 27 juin 1921, la Petite Dame voit arriver Gide, venant de Colpach, qui lui annonce son désir d'intervenir en faveur de René Michelet, à qui il avait confié un exemplaire de *Corydon* et des lettres, et qui est sous le coup d'un mandat d'arrêt à la suite d'une dénonciation. C'est Gide qui parle. (CPD, t. I, p. 87.)

« Il faudrait d'abord téléphoner à Monsieur Dejongh (vieux ami à moi, avocat et bâtonnier), pour prendre un rendez-vous ; ses conseils seront peut-être utiles ; vous répondez de sa discrétion ? – Oui, lui dis-je. Allez donc téléphoner tandis que je m'apprête ; j'ai justement tout mon temps. » Il revient très vite : Dejongh est au Palais toute la journée ; rien à faire de ce côté – tant pis.

Dès que nous sommes dehors, il me lit ces deux billets de R. M. (écrits au dos de formules de bureau, et au crayon) :

1° - « Mon ami, à la suite d'une dénonciation, je suis poursuivi ; mes parents mis au courant diminuent mes moyens de défense. On ne me laisse pas un instant seul et c'est prodige que je parvienne à t'écrire. Passerai probablement la frontière. Je ne sais ce que je vais faire. La plupart des documents sont en sûreté – ne t'en fais pas. On vient ; j'arrête. R.

Suis menacé de poursuites judiciaires. »

2° - « Mon ami, mon sort est décidé ; il faut que je parte ; mais je n'ai que toi comme aide. Voici ce qu'il faudrait faire : tâche d'avoir une auto qui m'attende au coin de l'avenue Monjoie et de la Chaussée de Waterloo, à 1h ½ de la nuit de lundi à mardi. Il faudrait aussi que j'aie un coupon de chemin de fer pour Luxembourg ou la France. Je n'ai pas un sou sur moi. Tu ferais bien de te trouver en même temps que l'auto. Je te rendrai ce que tu sais. Je crois savoir que mes parents ne me rechercheront pas, mais en attendant, je suis prisonnier ici, en perspective de pire encore. Je n'ai que toi. Téléphone à Bruxelles 12802 dans la matinée de lundi. Appelle-toi Monsieur Rémy et demande Mme Hélène. »

Il nous semble que nous jouons un chapitre des *Caves*. « Ce que cela passionnerait Marc et Élisabeth ! » dit-il. Il est très affecté en songeant au

jeune René. « Il est évidemment poursuivi pour excitation de mineurs à la débauche. Quelle peine peut-il encourir ? Qu'est-ce qu'on risque en l'aidant ? Pourquoi le surveille-t-on sans l'arrêter ? » Nous ignorons tout.

Il me raconte qu'au reçu de ces deux billets, il est allé tout de suite te les montrer, que vous avez commencé par écarter l'idée de mêler Émile à cette affaire, à cause de sa situation et que sans hésiter, tu as songé à Bian (notaire, ami dévoué) qui chevaleresquement s'offre à faire l'enlèvement dans son auto. Il roule en ce moment vers Bruxelles et nous devons dîner ensemble à 8 heures au *Palace*. Nous établissons le programme de la journée. Le moment est venu de téléphoner à « Madame Hélène ». Nous allons téléphoner au poste téléphonique du Palais de Justice. C'est long ; Gide sort de la cabine triste et déçu. R.M. lui a dit qu'il fallait renoncer au projet. Il est trop gardé, ce serait dangereux pour lui et inutilement compromettant pour les autres.

Nous sommes à plat. L'élan était si bien pris ! Il songe aux angoisses du petit et aux suites de tout cela ! Un scandale retentissant peut briser sa carrière ! et puis comme tout sera périlleux pour lui désormais ! Les documents auxquels il fait allusion dans le premier billet, c'est *Corydon* et des lettres de Gide. « Elles ne sont révélatrices que par l'intérêt, la chaleur ; mais *Corydon* ! C'est la dernière façon dont ce livre devrait pénétrer dans le public ! Imaginez qu'on le saisisse ! » Nous n'arrivons pas à nous résigner. Je propose de tenter de retéléphoner, pour dire que dans tous les cas, l'auto serait au rendez-vous 1/2h avant et 1/2h après l'heure indiquée – on ne sait jamais quel hasard peut favoriser sa fuite –, et puis aussi pour indiquer à R.M. des possibilités de nous téléphoner dans le courant de la journée. Pour ce second téléphonage, nous entrons dans un cabaret près de la rue Américaine ; puis nous allons déjeuner chez Duranton, avenue Louise.

Suite (CPD, t. I, p. 90.)

En sortant, l'idée nous vient de passer devant la maison de R.M. Nous dévisageons les passants, pour découvrir s'ils ont l'air d'appartenir à la police secrète ! Gide croyait naïvement qu'il y aurait un sergent devant la porte !

Avant de nous séparer, après le déjeuner, nous téléphonons comme nous avons convenu. Celle qui répond au nom de Madame Hélène, et qui est de mèche évidemment, commence par proférer des mots qui n'ont pour nous aucun sens, comme si elle n'était pas seule, puis brusquement



changeant de ton, dit qu'il faut téléphoner à 5 h, que R.M. n'est pas encore venu au bureau.

Gide a rendez-vous à 5h1/2 avec le docteur Schuermans, un récent et fervent admirateur auquel il veut lire, je crois, la dernière partie des *Mémoires*, ne sachant pas trop du reste, si c'est très opportun. Nous quittons ; le rendez-vous est à 8h au *Palace*.

Quand j'y arrive, Gide et Bian sont déjà attablés dans le long Hall. Bian est optimiste et réconfortant, tellement l'homme de la situation ! Gide est très noir. Il a en vain essayé d'avoir R.M. au téléphone. Madame Héléne lui a dit qu'il n'y avait rien à faire, que R.M. était plus étroitement surveillé que jamais et que même il serait plus prudent de ne plus téléphoner ces jours-ci.

On décide de ne rien changer aux plans ; « N'y eût-il qu'une chance sur mille, il faut la tenter » dit Bian. Avant l'heure du rendez-vous, nous ferons une répétition générale pour bien connaître les lieux et agir sans hésitation. Gide ne doit rien garder sur lui de compromettant ; il vide ses poches et remplit les miennes ; nous rions, remontés par l'entrain de Bian. Gide nous offre à dîner dans la brasserie de l'hôtel ; il s'agit de faire traîner le repas et d'atteindre une heure avancée sans s'énerver ! On raconte des histoires, Gide se déride. Un moment, je suis seule avec Bian, il me dit : « Ça peut devenir une très vilaine affaire. » Un autre moment, je reste seule avec Gide qui dit : « Je me consolerais mal de ne rien pouvoir pour R.M. ; si mes lettres et *Corydon* sont saisis, ça sera le grand scandale et pas comme je l'aurais voulu. Je ne comprends du reste pas comment j'y ai échappé jusqu'ici ! J'ai pour moi de ne pas écrire, de ne pas donner de rendez-vous, moins par prudence que parce que ça n'est pas dans mes modes ; je prends ce qui se présente, je ne prépare rien. »

À 9h1/2, le chauffeur de Bian vient prendre les ordres. On le commande pour 11h1/2. Il est un peu en retard et nous devenons légèrement nerveux ; enfin nous partons. Bian au volant près de Nicolas, Gide et moi au fond avec une valise dont on extrait le manuscrit de la dernière partie des *Mémoires*. On me le laissera, ainsi que *Corydon* que M. a l'intention d'emporter, si l'enlèvement réussit, pour le cas où ils seraient arrêtés en route.

Nous filons rapidement par les grandes voies désertes : le boulevard, la chaussée de Charleroi, la chaussée de Vleurgat ; nous passons devant la maison de M. ; tout est sombre et personne aux abords. Monjoie doit être la troisième avenue après. Nous les comptons et tournons pour nous arrêter dans la troisième. Gide et Bian descendent. Il faut constater que

c'est bien là – nul écriteau – un passant interrogé affirme que c'est beaucoup plus loin ; on tourne la machine et nous voilà repartis. Nous pénétrons dans une autre avenue transversale, cherchant en vain une plaque, un poteau, une indication ; cela nous mène loin dans cette avenue, jusqu'à un carrefour éclairé. Gide et Bian sont redescendus et cherchent en maugréant l'un à droite, l'autre à gauche. Ce que nous devons avoir l'air louche ! Ignorant toujours où nous sommes, nous revenons sur nos pas et retrouvons la grande chaussée. Nous croisons une auto dont le chauffeur nous indique notre route ; il faut revenir en arrière. Monjoie est bien cette première avenue où nous nous étions arrêtés. Avons-nous bien fait de faire une répétition ! Mais nous avons perdu trop de temps ; il ne faut plus songer à me ramener chez moi ; tant pis, on me reconduira jusqu'où on pourra. Au coin de la rue de la Victoire stationne une auto ; elle est libre. Tandis que Gide parlemente avec le chauffeur, je vois Bian qui, tourné contre le mur, manipule discrètement une arme à feu. Je les vois s'éloigner dans l'auto ; la mienne met un temps infini à démarrer. Il est 1h du matin quand j'arrive chez moi, où de toutes façons ils repasseront en reprenant la route de Luxembourg, sauf imprévu. En les attendant, je prends copie de ces deux billets de R.M. que j'ai cités et je prends connaissance de la lettre de Gide à Rathenau, dont il m'avait passé ce matin le brouillon. – 2h, mon espoir est tombé ; il me semble que si la chose avait réussi, ils seraient ici déjà. 2h1/2, je reconnais, au loin, le bruit du moteur. Je descends le cœur battant ; c'est bien ce que je croyais, R. n'aura pu s'échapper. Ils me racontent que des agents sont venus les interroger sur ce qu'ils faisaient là depuis si longtemps à pareille heure ; heureusement, ils ne se sont adressés qu'à Bian qui avait ses papiers en règle, et une histoire toute prête. Tandis que je remets dans la valise tous les papiers qu'on m'avait confiés, Gide, terrifié à l'idée du froid, change de chaussures et endosse des vêtements supplémentaires ; tout ça dans le grand vestibule à peine éclairé et dans le plus profond silence. C'est lugubre. Nous nous séparons, très troublés tous les trois.

28-29

Le lendemain et le surlendemain, je n'ose rien tenter.

30

Le jeudi 30, une employée remet rue des deux Églises, chez ma mère, un petit paquet cacheté à mon nom. C'est *Corydon* ! et une lettre pour Gide, que j'hésite à faire suivre, ne sachant s'il a quitté Colpach. Je te

télégraphie la nouvelle, ainsi qu'à Jean qui est à Paris et qu'il aura certainement mis au courant.

1<sup>er</sup> juillet

Je téléphone à tout hasard à Madame Hélène, de la part de Monsieur Rémy. Une voix d'homme me parle ; je dis n'importe quoi. J'essaie une seconde fois et la voix de Madame Hélène me dit de retéléphoner samedi, entre 10h et 10h1/2.

2 juillet

Cette fois, j'ai eu R.M. au téléphone. Je lui dis que j'ai bien reçu le paquet et que Gide est reparti. J'insiste pour ravoir les lettres de Gide, par la même voie, mais il m'affirme qu'elles sont en sûreté. Rien de nouveau ; il n'est jamais seul ; toute communication avec l'extérieur est coupée ; il m'apprend que, hier, c'est avec son père que j'ai parlé au téléphone.

\*\*\*

## 2. Un déménagement

À Paris, le 3 octobre 1921, Théo et Maria Van Rysselberghe quittent la maison qu'ils occupaient rue Claude Lorrain, et qu'ils viennent de vendre. (CPD, t. I, p. 107)

Tout mon temps est pris par l'organisation de ce brusque déménagement ; tout de même, ce dimanche 30, sachant que Gide part le soir même, je m'arrange pour déjeuner à la Villa. Oui, c'est ce même soir que Mister Bypeed et Marc quittent Paris : lui pour Roquebrune, où il va saluer Madame Bussy, Marc pour la Bastide ; ils se rejoindront à Rome. Par quel tour de force Marc arrive-t-il à escamoter à sa famille cette permission de 6 semaines qu'il vient d'obtenir ? Les fables qu'ils durent imaginer sont très drôles à entendre. C'est l'atmosphère énervée et bien connue des départs. Gide est inouï, maniaque, un peu hagard et très conscient du comique de son personnage : quels livres emporter ? quels chapeaux ? combien de châles ? Tout donne lieu à des incidents savoureux et burlesques ; Marc, de son pas dansant, évolue, s'active,

souple, adroit et avisé ; nul ne fait les malles mieux que lui. À un moment donné, je suis seule avec Gide dans la galerie. « Je pars dans un terrible état d'angoisse (et son visage s'altère tout à coup). Pour un rien, j'irais rendre mon billet ; je pars sans vraie joie ; si je m'écoutais, j'irais tout droit à Cuverville ; évidemment, je suis heureux de voyager avec Marc ; rien ne peut même me plaire davantage, mais voilà : je ne suis pas en train de m'amuser. Je ne veux que travailler, vais-je le pouvoir ? Tout est là. Et puis, je me connais, c'est justement parce que je sais que je vais monter très haut dans la joie, que je suis aussi capable de tomber dans un affreux abîme. – Vous ai-je dit déjà que l'affaire dont j'avais promis de m'occuper, la translation des cendres du jeune Otto Braun, est en très bonne voie ; je crois avoir été très habile. »

Il prend en main le dernier livre de Jammes, *De l'âge divin à l'âge ingrat*, et dit : « C'est d'une insondable pleutrerie ; certains passages m'ont indigné ; c'est d'une fatuité, d'une absence de sympathie ! Jammes ne connaît d'autrui que le grotesque, le bouffon ; il ne voit que le pittoresque dans les êtres. Nous avons demandé à Ghéon de faire la note pour *La NRF* ; il doit être très embêté ; c'est bien fait. »

Enfin, tout est bouclé. Nous quittons la Villa ensemble. On me dépose au coin de la rue d'Assas où je dîne chez les Schlumberger. À quand maintenant ?

\*\*\*

### 3. La perte du troisième cahier

La Petite Dame raconte, en y revenant à plusieurs reprises, comment, le 1<sup>er</sup> octobre 1925, elle oublia dans un taxi un sac de voyage qui contenait le cahier où étaient consignés tous ses « souvenirs sur Gide depuis le printemps 1923 jusqu'en juillet 1925 ». (CPD, t. I, p. 177)

Le désastre est plus grave encore. Ce sac contenait aussi, en un dossier classé, toutes les pièces justificatives : photographies, articles de revues, de journaux, documents de toutes sortes, toutes les lettres de Gide à moi depuis 1918 (1) et des lettres d'amis (tout ce qui dans les cahiers est indiqué à l'encre rouge et dont le nombre était beaucoup plus grand dans le cahier perdu, en raison même de l'importance des événements).

Ce dont je me console le moins, c'est de la perte de ses lettres ; d'abord pour leur valeur en soi et aussi parce qu'elles faisaient à mes récits un précieux recouplement, établissant bien le ton de nos rapports et constituant une preuve de la vérité psychologique, dans la mesure où on peut la saisir, et de la vérité pure et simple des faits.

(1) Ce n'est qu'en juin 1929, en classant toute ma correspondance dont une grande partie était restée à la villa d'Auteuil jusqu'à mon installation rue Vaneau, que j'ai retrouvé, à ma grande joie, des lettres de 1918 à octobre 1921 que je croyais déjà versées au dossier qui complète mes notes et qui est perdu. Il n'y a donc de perdu que les lettres et documents qui vont d'octobre 1921 à juillet 1925.

\*

(p. 178)

Qu'on songe que je n'ai plus une seule note, un seul point de repère ; tout ce qui avait servi à ce travail était rassemblé dans cette valise de malheur. Mais, depuis que leur idée est entrée en moi, mes souvenirs surgissent de toutes parts, m'assaillent, me poursuivent, m'empêchent de dormir ; je suis pour ainsi dire forcée de les écrire pour retrouver la paix et puisque je ne puis tenter que cela pour réparer cette perte dont je me sens responsable, essayons.

\*

Cette année, à Pontigny (fin août), Martin du Gard et moi parlions souvent de l'ami qui venait de nous quitter pour si longtemps (on verra au cours de ce cahier comment nous nous étions rapprochés). Un jour, sous la charmillie, comme nous venions de quitter Élisabeth qui faisait partie des hôtes de Pontigny, il me dit : « Il me semble que je devrais vous confier quelque chose : Gide me fit, voici longtemps déjà, et à deux reprises, un récit de ses relations avec Élisabeth ; ils m'ont tellement frappé que je les écrivis aussitôt et presque textuellement. J'en fis un paquet sur lequel j'ai écrit : "À Christiane, pour ouvrir trente ans après ma mort". » En l'écoutant, je sentis se préciser le besoin de lui dire le travail que j'avais entrepris, encore que je redoute beaucoup de livrer ce secret ; il me semble toujours que cela m'enlève de ma liberté. Puis, nous parlâmes des *Faux-Monnayeurs* dont il devait assumer la publication. Il voulait savoir si je me souvenais que Gide avait l'intention de mettre, en épigraphe aux *Faux-Monnayeurs*, une phrase prise dans *Jugements de Massis*. Je lui répondis que j'avais dû noter quelque part une conversation qui se rapportait à cela ; et comme il me regardait d'un air interrogateur, ma confiance qui était mûre, sans doute, me vint tout naturellement. Je fus récompensée par la joie, l'intérêt et la curiosité qu'il

voulut bien montrer à cette nouvelle. C'est ainsi que je fus amenée à lui lire une grande partie de ce cahier disparu.

\*

Au printemps 1926, la Petite Dame revient sur l'évocation du contenu de son sac de voyage (CPD, t. I, p. 243). Elle en vient à parler

des objets qui tiennent à moi par les liens de l'habitude, du confort et du sentiment, tout ce qui faisait de mon installation n'importe où quelque chose de ressemblant et de quasi rituel. Rien de ce qui le garnissait n'était des objets en série ; ils étaient des individus soigneusement choisis, patinés par l'usage, presque tous des gages sentimentaux très chers, consacrés par tant de voyages ; aussi tous mes bijoux, non pas de grande valeur, mais rares et précieux par le souvenir. En outre, une réserve personnelle d'argent (celle qui assure le plaisir de donner, l'imprévu et la fantaisie), un chèque que venait de m'envoyer Théo pour mon séjour à Paris, un autre de Gide, envoyé de Brazzaville, pour payer son médecin, toutes ses clefs à lui et la plupart des miennes, beaucoup de portraits, mon carnet d'adresses, un autre que j'appelais : celui de la connaissance, où se trouvait noté tout ce qu'il ne faut jamais oublier, les citations qui correspondent à un goût secret et des notations qu'on a trouvées importantes une fois. En le perdant, je me sentis véritablement dépouillée de tout à la fois : de tous les serviteurs de mes gestes quotidiens, des références de ma mémoire, des jalons de mon esprit, des reliques de mon cœur, d'une partie de ma physionomie.

Je passai misérablement la journée du 2 en démarches indiquées : aux banques pour arrêter les chèques, au Commissariat de Police, à la Préfecture et à la gare de l'Est, réconfortée par la gentillesse d'Andrée Mayrisch, venue à Paris avec moi, pour deux jours, et la réchauffante amitié de Marie-Thérèse Franck et de son mari qui me fut précieux autant que dévoué. Ce qui me manquait, c'était l'être à qui confier la plaie secrète, l'angoisse d'avoir égaré cette somme d'indiscrétions sur Gide, quelqu'un pour arrêter la déroute de mon esprit qui s'obstinait à imaginer le pire. Déjà d'avoir écrit à Loup et à Élisabeth m'avait fait du bien ; mais quel soulagement, le matin du 3, d'entendre, dans le téléphone, la voix de Martin du Gard que je ne savais pas à Paris. Je lui dis tout d'un trait ; et comme il répondit bien ! juste avec l'accent souhaité et tout de suite ces mots :

« Je devais reprendre le train ce soir, mais du coup, je ne sais plus du tout si je pars ? Il faut d'abord que nous causions. Je vais expédier tout ce que j'ai à faire ce matin et venez déjeuner avec moi, au restaurant russe, place de l'Alma. »

Nous y arrivâmes en même temps, le temps était doux, nous choisîmes dehors une table dans un coin. Il me fit parler, je ne demandais qu'à déverser mon cœur trop plein. Il n'y a pas de visage plus réceptif que celui de Martin du Gard ; il en est béant ; sa physionomie épouse toutes vos émotions, toutes les nuances de votre pensée, et quel tact pour vous faire insister là où ça vous soulage et pour vous arrêter, quand on s'égaré douloureusement. Il prend tellement part, qu'on se reprend pour le soulager !

Vraiment, quel confortable consolateur : d'abord, cette manière d'écouter, tant d'imagination dans la bonté et puis cet humour toujours présent, irrésistible et jamais sacrilège.

Quelles étranges journées j'ai passées avec lui, pleines de charme et de douceur, malgré ce fond d'intolérable détresse. Deux décors sont restés dans ma mémoire, comme si nous les avions hantés tout le temps, ce qui est presque vrai : ce restaurant russe qui a l'air d'avoir été inventé par Morand, où l'on est reçu par un haut personnage russe de l'époque tsariste, qui a la serviette sous le bras et le sourire, et servi par des dames qui ont tant d'allure que leurs fausses perles en paraissent vraies. Et cette grande cour de la gare de l'Est, si province avec ses deux fiacres, où nous avons observé durant des heures tous les taxis à galerie (il n'y en a, dans Paris, qu'un nombre fort limité), faisant parler tous les chauffeurs, ayant l'air, par contenance, d'attendre quelqu'un ! C'était mon idée à moi, de manœuvrer par en bas ; lui voulait agir par en haut, trouvant fort légitime de mettre en branle tout l'appareil de la justice. Je l'entends encore téléphoner à son frère Marcel, directeur du Crédit Mobilier, en qui il avait mis tout son espoir, le sachant dévoué, débrouillard et ayant des relations dans tous les mondes ; je ne pouvais m'empêcher de sourire de son exagération convaincue. À l'entrée en matière : « Mon amie, Mme T.V.R., vient d'égarer un sac contenant des choses précieuses. Ne vois-tu pas le moyen d'intéresser à cela un gros personnage ? », son frère avait dû répondre : « C'est fort triste pour elle, mais

sous quel prétexte veux-tu que, etc... » Impatienté, il répondait : « Mais comprends que si je te dérange, ça a une très grosse importance ; je ne sais que te dire ; imagine que, pendant *l’Affaire*, on ait perdu le bordereau !!! ou que Saint-Simon ait perdu ses mémoires !!! Que sais-je ? » Il ne m’a pas quittée de la journée, décidant tout de suite de remettre son voyage. Je revois, comme au cinéma, ce quart d’heure passé au Musée Carnavalet, où il voulait aller s’inspirer d’un certain ton gris pour repeindre je ne sais quoi dans sa maison, la recherche laborieuse d’une pâtisserie dans ce quartier où il semble n’y en pas avoir, le retour long et charmant, au petit trop d’un fiacre, à notre restaurant russe où nous attiraient le sourire plein d’attention des comtesses et l’espoir de retrouver notre petite table, consacrée par les confidences du matin. Il prétendait me faire manger des choses rares, il n’est pas de gâteries auxquelles il n’ait songé. Puis il voulut m’emmener à l’exposition des Arts Décoratifs, essayant de me distraire en m’intéressant à ce qu’il y trouvait de beau, mais la cohue y était intolérable ; enfin vers 11 heures, comme il me sentait plus excitée que fatiguée, il me proposa cette chose touchante et un peu folle : « Si nous retournions à la gare de l’Est ? Peut-être qu’aux trains de nuit, ce sont d’autres chauffeurs ? » Et nous y fûmes, avec un sentiment d’équipée un peu comique qui me détendit les nerfs. Et que de plaisanteries sur *Les Faux-Monnayeurs*, sur celui qui, monté après moi dans mon taxi, avait volé ma valise et ayant tout lu, allait entrer dans notre vie, sur l’intérêt que Gide prendrait à tout cela, s’il était là, sur mon chauffeur que je prétendais reconnaître parce qu’il ressemblait à Copeau. Nous primes rendez-vous pour le lendemain, à cette même gare de l’Est, « qui sait, l’équipe du matin ! ». Un chauffeur de cette équipe, qui commençait à être notre ami, nous mit en tête d’aller aussi à la gare du Nord et nous fournit même les heures d’arrivées des deux lignes. Nous fîmes désespérément la navette entre les deux gares, jusqu’au moment où nous devions voir son frère. Ceci nous semblait capital, l’affaire allait enfin prendre une allure sérieuse. Je n’avais fait qu’entrevoir son cadet, comme il dit. C’est un type de grand bourgeois, élégant, désinvolte, qui a cette grâce particulière que donne à quelqu’un d’encore jeune une puissance solide, adhérant de partout à son rôle, ayant l’air d’avoir devant lui tous les rouages de la société, comme un tableau électrique sur lequel il n’y a qu’à pousser un bouton. Il doit avoir comme devise : « rien n’est impossible ».

Je ne racontais plus, j’avais l’air d’exposer une affaire. Pour ne pas parler de mon journal, je disais les lettres de Gide et plus vaguement des



papiers confiés à ma garde. Il s'embarqua tout seul sur l'idée qu'il s'agissait d'un journal intime de Gide lui-même et comme rien ne pouvait mieux stimuler son zèle, nous n'avons pas rectifié. Roger Martin du Gard amplifiait encore : « Tu comprends, cela intéresse tout le groupe de *La NRF*, tu vois d'ici le parti qu'on en pourrait tirer contre nous ! » Au fond, il est un peu déçu ; il trouve que son frère manque à tous ses devoirs de ne pas être l'ami intime du Préfet de police. En attendant, les avis de son frère sont nets et nous orientent vers une conduite : ne pas surtout porter plainte, arriver à déclencher tout de suite une enquête officieuse. Il va téléphoner à X qui a des intelligences dans la place (il manie le téléphone comme on fait de la haute école). X n'est pas là, il lui écrit une lettre qu'il me remet et m'affirme qu'il se met entièrement à ma disposition.

Nous sortons de là très soulagés par l'idée qu'enfin quelque chose se fera et Martin du G. partira sans remords, me sachant sous la protection de son frère. Son imagination va grand train ; il me voit déjà échangeant mes papiers sur les fortifications, contre une somme d'argent qu'il est prêt à donner, quelle qu'elle soit. Mais cet excellent ami ne me lâchera pas avant l'heure de son train. Il me fait faire un déjeuner pittoresque chez un marchand de vin, m'entraîne chez lui, dans un appartement fermé, enseveli sous les papiers et les housses, où il doit prendre une valise. Je le sens devenir non seulement un grand ami, mais un camarade. Je le reconduis à la gare Montparnasse où nous retrouvons les mêmes chauffeurs que nous commençons à intriguer, et il me quitte avec de bons yeux apitoyés.

Je ne l'ai plus revu depuis ; mais on verra, par les lettres que je verse à un nouveau dossier que je commence, qu'il n'a pas cessé de m'exciter au travail et de relever mon courage.

Que je dise encore, pour en finir, que Marcel martin du Gard, impatienté de ne pas trouver l'intermédiaire souhaité, s'en passa. Nous fûmes ensemble faire une visite à l'un des secrétaires du Chef de la Sûreté. Il prononça le nom de Gide pour justifier pareille démarche, fit comprendre ce qu'il croyait lui-même et qu'il y allait de l'intérêt de la littérature ; et grâce à lui, j'ai la conscience que tout ce qu'on pouvait tenter fut fait. Dès le lendemain, un inspecteur (tout à fait le genre « un de nos plus fins limiers ») fut mis à ma disposition ; il vint m'interroger méthodiquement et entreprit une enquête privée, restée, hélas, jusqu'ici sans résultats. Et, bien entendu, je n'espère plus rien.

4. Charles Du Bos et *Le Dialogue avec André Gide* :

Le 25 mars 1928, Gide prend le thé chez Du Bos (CPD, t. I, p.350).

Avant de s'en aller, Gide dit encore : « Dernièrement, pour occuper ma secrétaire, je lui ai fait dactylographier quelques pages de journal ; je pensais qu'elles vous intéresseraient peut-être, et puis je me dis que ce petit apport, au moment de terminer votre livre, va plutôt vous gêner ? Qu'en pensez-vous ? De même je pensais aussi vous montrer certains papiers de ma jeunesse, de l'époque d'*André Walter*, que je me suis trouvé avoir réunis pour un Cahier que Royère voulait faire sur moi et auquel il n'a pas donné suite. J' avais été frappé de voir à quel point j'étais déjà tout entier dans ces débuts : toutes mes directions y sont déjà sensibles, même mon côté, disons pour simplifier, satanique, les recherches dans le ténébreux de... Si j'ai eu l'air de les abandonner, ce fut par sympathie pour la pensée d'autrui, une sorte de retenue à me donner raison trop vite. Je n'ai pas comme Valéry cette continuité dans la pensée, mais c'est étonnant combien je reviens maintenant à toutes les idées de ma jeunesse. » Charlie répond que cela l'intéresserait justement beaucoup, que c'est un point qu'il a déjà marqué dans son livre et précisément en opposition à Valéry.

\*

8 août (CPD, t. I, p. 365).

Je suis encore rue d'Assas, à rassembler tout ce que j'y avais accumulé ; demain, je coucherai définitivement rue Vaneau. Jean téléphone à Gide son désir de le voir, nous pourrions déjeuner ensemble ? Mais autre téléphonage, c'est Charlie qui me prie de déjeuner, toujours à *La Grande Chaumière*. Je devine qu'il a quelque chose à me dire et j'accepte. Auparavant, je voudrais m'entendre avec Byped sur certains points et je vais rue Vaneau. Il ne peut s'empêcher d'être un peu amusé à la seule idée que quelque chose va se passer. Je pose deux choses, d'abord qu'il est entendu que j'ai pris connaissance du manuscrit de Charlie, ensuite que je continue à en accepter la dédicace. C'est malgré tout mon sentiment devant son livre, parce que je considère Charlie comme de très bonne foi, et puis je trouverais un refus très maladroit, on

ne manquerait pas de croire que c'est Gide qui m'a soufflé cette attitude. Première petite conversation sérieuse ici, dit Bypeed, en quittant sa chambre.

En arrivant à *La Grande Chaumière*, je vois de loin Charlie, sans chapeau, la main au-dessus des yeux, qui scrute l'horizon. Le soleil est brûlant, la moitié de la terrasse est vide, on se croirait en province. Longs préliminaires amicalement conventionnels sur toutes choses, puis tout à coup, il se décide : « Chère amie, vous n'êtes évidemment pas sans avoir entendu parler, par Jean et par Gide, de toutes les difficultés qui surgissent entre nous, au sujet de mon livre ? – Oui, lui dis-je, et même j'ai lu votre manuscrit. – Ah, que je suis heureux, je voulais justement vous prier de le faire. Eh bien ? Voulez-vous me dire ce que vous en pensez ? » Je commence par l'assurer qu'à moins que lui-même n'ait changé d'avis, je continue à accepter bien volontiers l'hommage de sa dédicace. À ce moment, je souhaite vraiment n'entrer dans aucun détail, ne pas avoir l'air de présenter une défense de Gide. Je lui dis que j'ai trouvé Gide très... je cherche un mot précis et je trouve le mot allemand *gekränkt*<sup>1</sup> par cette dernière partie de son livre ; qu'il doit convenir comme moi à quel point il supporte d'ordinaire la critique, mais qu'ici c'est le ton, l'ironie inattendue, inamicale tout à coup, qui le démontent et le révoltent aussi ; que du reste il est surtout attristé et en parle fort peu. « J'ai d'abord eu, lui dis-je, le sentiment qu'il exagérait et je vous ai lu en me défiant de son impression. Eh bien, je vous avoue que, malgré toute la justesse, toute la subtilité de la plupart de vos indications, je sens aussi que votre ton a subitement changé, au point qu'on ne peut s'empêcher de se dire : Qu'est-ce qui est arrivé ? Or comme il est en effet arrivé quelque chose, on doit se dire que tous vos points de vue ont changé et qu'il vous faut maintenant des raisons de blâmer ce qu'autrefois vous admiriez ; c'est du reste votre droit, mais cela dérouté le lecteur, cela semble ternir vos louanges, vous ne restez plus tout à fait sur le même plan. Je suis certaine que vous vous rendez mal compte du plaisir que vous semblez trouver à le prendre en faute, à ruiner toutes ses intentions, c'est comme un réquisitoire. Pour moi, cela affaiblit votre critique, mais ce qui aggrave encore votre attitude, c'est que vous faites entendre que Gide vous laissait voir en lui. On pense : voilà enfin Gide vu par l'intérieur ! »

---

<sup>1</sup> Offensé

Charlie m'écoute d'un air pénétré : « Oui, oui, je vois bien, il est certain que j'ai trouvé un certain plaisir à découvrir les preuves, les raisons de mon malaise, mais comprenez, chère amie, j'ai été jusqu'à l'extrême bout de mon admiration possible (sans doute beaucoup trop, pensé-je) et alors il y a en moi un refoulement de protestations qui a pris sa revanche, avec une certaine joie sans doute, oui, je vois bien... Et puis, j'ai écrit cette partie critique au moment même où je plongeais dans la spiritualité la plus pure. » Je lui objecte que c'est là une cuisine intérieure qui n'éclaire pas du tout pour le lecteur cette subite sévérité. « Je sais bien, lui dis-je, que toujours certains côtés de Gide vous furent contraires, *Corydon*, les jeux de son esprit ; mais autrefois, je me souviens très bien, vous vous en détourniez avec regret mais sans y apporter cet emportement, cette ironie qui ne sentent plus l'amitié. » Puis, emportée par mon sujet, j'ai le tort d'entrer dans des détails, sans ordre, au hasard de ma mémoire. Je proteste contre la figure de martyr qu'il prête à Gide, contre le côté uniquement ficelle du personnage d'Édouard, contre le mépris qu'il professe pour la première partie de *Si le grain ne meurt* et le dédain pour le *Voyage au Congo*, contre Gide ayant besoin d'être original, contre cette manière de détacher le tempo d'un texte, de son contenu, ce qui arrange vraiment trop bien sa double conscience d'artiste et de catholique, contre Gide incapable d'attention, Lafcadio simple silhouette, etc... etc...

Mais ici, je sens que nous cessons de nous bien comprendre, tant de nuances de sa part réduisant tout à rien. Il finit par me dire : « Je me sens, ces temps-ci, comme l'hippogriffe du lucide, qui peut-être me direz-vous est le non-lucide ! Comment ne pas penser au Bellac du *Monde où l'on s'ennuie*<sup>2</sup> ! » et qu'il a franchi les barrières de la modération. Je me sens perdre pied. Il me dit encore que Gide, en insistant pour lire cette dernière partie avant que ne soit écrit l'accord final, et ayant ensuite provoqué ce conflit, lui rend bien difficile l'écriture de cette dernière partie. Il craint de n'être plus assez pur devant la tâche et de ne faire que du « à la manière de Charlie ». « Nous restons sur un pizzicato, dit-il, au lieu de finir sur un largo. » Comme il insiste sur la difficulté de remanier un texte, je suggère : « Pourquoi pas avertir le lecteur que votre orientation nouvelle change toutes vos valeurs et donc votre jugement,

---

<sup>2</sup> *Le Monde où l'on s'ennuie* est une comédie d'Édouard Pailleron (1868) où figure un professeur de philosophie, Bellac, dont les propos sibyllins font s'extasier un petit monde de sots.

que le spirituel seul vous intéresse désormais, etc... – Oui, dit Charlie, c'est peut-être un moyen, mais bien délicat à employer, j'y penserai. » Il dit des choses justes sur Gide jouant sur deux tableaux, mais déjà je ne puis plus l'entendre quand il dit : « Du reste, pour l'artiste, la vérité n'importe pas. » J'ai envie de lui dire, c'est surtout pour le catholique que la recherche de la vérité n'importe pas, puisqu'il est certain de l'avoir trouvée. Il me semble qu'il est temps de nous arrêter et j'essaie de me résumer : « Si j'étais Gide, je serais affecté aussi par votre ton tout nouveau, nettement inamical, et c'est sur ce point en somme que porte la protestation de Gide. Votre attitude est malgré tout une manière de trahison. » La bonne foi de Charlie me paraît évidente, mais il n'y voit plus clair, il se leurre sur lui-même. Sa courtoisie et sa douceur sont incomparables, mais il voit les choses autrement et j'ai peur que bientôt nous ne puissions plus parler le même langage. Il veut bien me dire que j'ai jeté une lumière nouvelle sur la situation, qu'il entrevoit mieux mes raisons tandis que Gide et Jean avaient bloqué la question sur *Corydon*.

Nous nous levons, il me demande la permission de visiter mon appartement qu'il ne connaît pas encore. Au coin de la rue Vaneau, nous croisons Marc et, dans mon antichambre, Gide. Ils causent ensemble très amicalement, mais je crois sentir entre eux une petite gêne. Charlie fait allusion à notre conversation et demande que Gide lui fasse signe avant de rentrer à Cuverville, parce qu'il souhaite le revoir. Gide lui répond : « J'allais vous écrire si vous n'étiez pas venu, et je vous aurais sans doute envoyé quelques petites notes prises au cours de la lecture de votre manuscrit, les voici. »

Charlie parti, je rends compte à Gide de notre entretien. Il ne fait aucune objection à rien, même la suggestion que j'ai faite à Charlie lui semble une assez bonne idée pour en sortir. Je lui dis encore que Charlie semble attendre l'avis de Maritain et d'Alterman<sup>3</sup> comme un verdict. Ceci le fait sursauter : « Mais moi je me fous de ce qu'ils diront, et si Charlie entendait les prendre comme arbitres entre nous, il aurait pu au moins m'en laisser choisir un ! » Il hoche la tête comme devant une chose sans issue.

Bypeed m'a fait une réflexion qui m'a bien amusée. Comme je lui racontais les points sur lesquels j'avais protesté, notamment sur son

---

<sup>3</sup> L'abbé Alterman était d'origine juive, et était connu pour avoir baptisé plusieurs artistes et intellectuels juifs.

impossibilité d'attention, il me dit : « Vous auriez dû lui dire : “Mais regardez Catherine, rien n'est plus révélateur !” » Je fais : « Mais est-ce que Charlie... ? – En réalité, je ne sais pas, répond-il ».

9-10

Notre étage est bourdonnant d'activité. On entend sans arrêt la machine à écrire, c'est Gide ou Marc qui dictent. J'ai apporté tout ce que j'avais rue d'Assas. Je range, je range. Gide insiste pour que je parte au Tertre, il craint de me voir retomber dans mon état de fatigue. Il voudrait m'accompagner, mais il a trop de choses sur les bras.

21 septembre

Est-ce ce soir là<sup>4</sup>, oui sans doute, qu'à ma question : « Où en est l'affaire Charlie ? » Gide me dit avoir déjeuné avec lui à Versailles. Charlie lui a dit : « J'ai eu, comme vous savez, une excellente conversation avec Mme Théo, qui est une précieuse amie, et suivant son conseil, j'ai essayé de donner dans ce que j'appelle ma “Lettre d'envoi” quelques éclaircissements sur mon attitude. »

[...]

J'ai enfin pu lire ces jours-ci la « lettre d'envoi » de Charlie ; à la fois, il me faut reconnaître qu'il s'y montre touchant de bonne volonté, et que ses explications sont parfaitement inefficaces. Il me fait l'effet de quelqu'un qui s'excuserait longuement de vous marcher sur les pieds, sans songer à retirer les siens. À force d'analyser son attitude, il la fait plus consciente et plus irritante. Je trouve qu'il prend trop la belle part ; nul chagrin n'y est sensible, mais une sorte de satisfaction morale, sans compter les félicitations qu'il doit recevoir et qui comptent plus pour lui que nos protestations. Enfantine, à mon sens, cette précaution de citer des dates, pour prouver que son *Dialogue* était écrit avant le jour de sa conversion ! Comme si cette conversion n'était pas latente en lui. À personne, il ne fera croire qu'elle n'est pour rien dans une certaine manière de renier Gide, du reste cela est parfaitement logique. Pour moi, il se sent comme obligé de donner publiquement ce gage à son parti. Il fait un peu son salut sur le dos de Gide.

Je commence à me sentir ennuyée d'accepter la dédicace du livre de Charlie, j'ai vraiment trop l'air d'adhérer à tout ce qu'il dit ; d'autre part,

---

<sup>4</sup> 17 août.

mon refus serait fatalement attribué à Gide. Cette lettre d'envoi est du reste parfaitement ridicule à certains endroits ; il est incapable de se borner, il faut qu'il s'étale. J'essaierai de lui dire tout cela aussi sincèrement que possible.

\*

26 septembre (CPD, t. I, p. 370).

Je téléphone à Charlie pour fixer un rendez-vous. Il n'a plus de libre, avant de partir pour Versailles, que la soirée d'aujourd'hui, il viendra donc ce soir au Vaneau, à 9 heures.

Je vois arriver un Charlie un peu décontenancé, visiblement anxieux. Puisqu'il veut voir mes notes sur son *Dialogue*, je propose que nous commençons par là, et tout de suite, d'une manière très appliquée, nous les lisons en repérant les textes auxquels elles se rapportent. Je sens bien vite que la discussion n'aboutira à rien : sa manière précieuse de nuancer tous les points sur lesquels j'ai quelque chose à objecter volatilise instantanément le sujet et je ne sais plus ni ce que je veux dire, ni ce qu'il prétendait. Il semble avoir hâte d'aborder la lettre d'envoi. Je commence par lui dire que son entière bonne volonté est visible et touchante mais assez inefficace. Je le vois se décomposer. Il se dit profondément affecté que sa lettre n'ait pas ramené Gide, d'un grand élan. Comment, après avoir reconnu qu'il a eu tort d'avoir le ton qu'il a pris, expliqué pourquoi il n'a pu s'empêcher de l'avoir, après avoir mis tout si bien, si subtilement au point, essayé de porter leurs rapports sur un terrain neutre qui les dépasse, etc... etc... Il proteste à nouveau pour expliquer que sa conversion n'est pour rien dans son changement d'attitude, que ce qu'il dit à propos de Walter Pater les sépare beaucoup plus que la religion... Nous sommes noyés, on n'en sort plus. Il pleure. Je le sens dans une inextricable et douloureuse situation ; évidemment, quoi qu'il fasse, il y perdra quelque chose. Mais c'est précisément à perdre quelque chose qu'il doit avoir le courage de consentir ! Il ne peut supporter l'idée d'être blâmé au point de vue de l'amitié et il est certain qu'on attend de lui une attitude nette.

Je retiens deux choses : Maritain le pousse à certaines atténuations dans le passage sur *Corydon*, suppression de l'ironie de... (et c'est du reste uniquement pour cela qu'il consent à changer son texte et pas du tout parce que nous avons protesté). Maritain aurait dit : « Le tout est de

savoir si Gide comprendra la grandeur d'être ainsi critiqué.» Certainement, il me touche par sa peine, et je le crois tout à fait sincère, mais comme il s'abuse sur lui-même, quelle fausse humilité ! Je lui répète ce que Gide me disait : « Que voulez-vous que je dise à Charlie ? » Mais il s'attendait à autre chose, il part amèrement déçu et perplexe au-delà de tout. « Je vais aller à Versailles me dit-il, prendre un temps pour méditer, voir quel parti prendre, etc... » Il est une heure du matin quand nous nous séparons. Je dois dire à Gide, de sa part, qu'il voudrait lui dédier le livre sur Byron qu'il termine en ce moment et qu'il souhaiterait faire paraître le même jour que *Dialogue avec André Gide*. Il me dit aussi fort délicatement : « Ne vous hâtez pas d'accepter ma dédicace, si vraiment vous trouvez mon attitude inamicale ; il ne faut pas que ceci puisse créer quelque chose de fâcheux entre nous, personne ne connaît mon intention, en somme, et si vous ne l'acceptez pas, je ne dédierai mon livre à personne d'autre, mais... à l'Ile Saint Louis. » Il y a toujours de l'inattendu un peu comique avec Charlie. « Et puis, je vous demanderai la permission de vous dédier autre chose : mes leçons sur Nietzsche, terrain où nous ne pourrions pas n'être pas d'accord. »

[...]

27. (CPD, t. I, p. 370).

Gide déjeune avec moi. Je lui raconte mon entrevue avec Charlie. Il dit avec une certaine véhémence : « Pourquoi veut-il que je sois touché ? Non, j'avoue que je ne le suis pas. Cette lettre d'envoi, j'ai l'impression qu'il l'a écrite pour lui, pour pouvoir s'approuver. Je suis évidemment beaucoup plus sensible à ce que vous me dites de son bouleversement. Mais encore une fois, que voulez-vous que je lui dise ? Je ne me sens pas brouillé avec lui, je ne lui en veux pas, mais je ne puis plus reprendre nos conversations, ne pouvant parler avec lui que de l'essentiel ; et puis, à quoi bon ? Je sens que ce que j'écrirai demain lui sera hostile et de plus en plus. Pourquoi me contourner en une attitude qui ne peut plus rien donner, qu'il accepte donc la responsabilité d'avoir rompu quelque chose. De plus, moi j'ai besoin de ma paix pour écrire, pour dire ce que j'ai encore à dire. Tout ce que nous pourrions dire sur cette déplorable histoire sera bien vain. »

[...] 28. (CPD, t. I, p. 371).

Un peu avant le dîner, je le sais seul dans sa bibliothèque, je vais le trouver pour lui suggérer d'écrire tout de suite à Charlie ; attendre ne va



faire que rendre les choses plus difficiles, les tendre à l'excès, et puis, tout de même, Charlie doit attendre un geste de lui et une réponse aussi à propos de la dédicace du *Byron*. Il me dit : « Vous avez tout à fait raison » et dans la soirée, il vient me lire le brouillon de sa lettre. Je la trouve exquise, digne et tendre, l'adieu de la fin un peu trop pathétique à mon sens, et je le lui dis. « Mais c'est que j'ai peur qu'il ne se précipite au téléphone pour m'appeler, vous n'imaginez pas ce qu'ont pu être nos derniers entretiens, vous ne vous rendez pas compte, j'en suis sûr, de ce que peut être Charlie lâché, son débordement sentimental ! Il était littéralement vauté sur moi, intolérable je vous assure, j'étais profondément choqué et ne savais plus que faire, et vous allez voir que cette lettre ne va pas l'empêcher de m'appeler. » J'oublie de dire qu'il accepte la dédicace du *Byron* et qu'il serait fâché, écrit-il, qu'on les crût brouillés.

29 septembre.

Gide a laissé sur sa table sa lettre à Charlie, en priant la secrétaire de me demander la nouvelle adresse de Charlie à Versailles. J'ai irrésistiblement envie de la retenir, l'adieu de la fin est vraiment trop pathétique et va aggraver la situation.

30 septembre.

Il me dit ce matin : « Je me doute bien pourquoi vous n'avez pas fait partir ma lettre et je crois que vous avez raison, je vais ajouter un post-scriptum atténuant. » De mon côté, j'ai écrit à Charlie, par sympathie, aussi pour lui dire que tout de même, et puisque c'est lui qui me propose un autre hommage, je le préfère, ça fait ma situation plus nette.

[...]

Jules Delacre<sup>5</sup> nous quitte. Bypeed réintègre sa chambre et on dégorge un peu celle qu'il occupait pour y installer le jeune Suisse<sup>6</sup>.

J'ai une subite et pénible crise d'estomac. Bypeed est exquis auprès de quelqu'un qui souffre, avisé, calmant, débordant de sympathie. Il

---

<sup>5</sup> Jules Delacre (1882-1945), Belge, directeur de théâtre, était un ami de la Petite Dame.

<sup>6</sup> Voir CPD I, p. 7

voudrait me faire une lecture. Mais c'est une chose qu'il peut faire de moins en moins ; tout de suite, ses cordes vocales se fatiguent.

1<sup>er</sup> octobre.

À midi, Bypeed entre pour déjeuner, il tient à la main une grande enveloppe : « Voilà ce que me vaut déjà le post-scriptum que j'ai rajouté à cause de vous, je vous l'avais bien dit, je ne vais pas pouvoir me défendre. » Il me tend une volumineuse lettre de Charlie qu'un monsieur a apportée en auto. Bypeed dit en riant « C'est par avion qu'il va répondre à la vôtre. »

Le soir, Bypeed vient voir si j'ai eu le temps de prendre connaissance de la lettre de Charlie ; nous en parlons. Cette lettre est longue, éperdue de reconnaissance, contournée, remplie des considérations les plus nuancées. Mais je sens s'user la patience et aussi le chagrin (me semble-t-il) de Bypeed. Il est de bonne humeur, le langage de Charlie nous donne quelques bons fous-rires. Je suis contente de la décision que j'ai prise de ne pas accepter sa dédicace. Ce n'est pas du tout la critique, si sévère soit-elle, que je désapprouve, mais le fait que ce soit publiquement, et publiquement seulement, qu'on dise à un ami les choses les plus dures.

Craignant de voir revenir Charlie, malgré les protestations de discrétion de sa lettre, Bypeed lui écrit encore « Très heureux de vous avoir calmé, mais j'ai besoin de tranquillité, suspendons nos conversations, etc... », un petit mot très court.

4 octobre.

Charlie est venu déposer une lettre chez moi et une grande enveloppe contenant la fin du « Labyrinthe à claire-voie » (partie de son livre sur Gide) qui traite du démon dans l'ordre littéraire.

Il me dit dans cette lettre être très soulagé par ma décision de refuser sa dédicace, mais surtout il me demande de lire la fin de son livre, que Gide ne connaît pas encore, et de décider si ces pages doivent ou non être communiquées à Gide ; il redoute de rouvrir des plaies, etc... et me laisse juge. Il va de soi que j'ai aussitôt tout montré à Gide.

La partie sur le démon l'agace un peu, mais il trouve la fin assez émouvante, elle lui sert de tremplin pour récrire à Charlie et affirmer la position qu'il entend garder.

5 octobre.

Ce matin, il me dit qu'il a réfléchi une partie de la nuit à son encombrement, à la nécessité d'en sortir. Il va essayer de s'organiser pour travailler à Paris malgré les sollicitations et malgré l'état de l'appartement. Il prend des résolutions du genre le plus varié qu'il dicte à sa secrétaire. Il décide qu'il déjeune avec moi et qu'il prendra le soir un repas sommaire, du porridge et des fruits, et seul afin de ne pas être distrait. Il s'en occupera lui-même. Il se fait acheter des provisions, dicte 14 lettres et prend des tas de décisions pour l'appartement ; il semble tout d'un coup qu'on ait fait un grand pas et que les choses vont s'achever. À midi moins un quart, il se précipite au Bon Marché pour choisir un tapis dont il veut faire recouvrir tout l'appartement pour éviter le bruit.

Tout le déblaiement l'a un peu soulagé. Au déjeuner, il me dit : « Vous me direz quand vous aurez du temps disponible ; il y a bien des choses que je voudrais vous faire lire, j'y mets de la discrétion, vous voyant si occupée ; par exemple, le journal de ce Berger dont je ne vous ai jamais bien parlé et qui est certainement le document le plus curieux qu'il m'ait été donné de voir. J'ai tout à fait l'intention de le publier à quelques exemplaires seulement ; ça ne peut vraiment pas affronter le public. Vous verrez, c'est incroyable cet être sain, normal, sans tares, et qui semble réunir toutes les anomalies freudiennes imaginables. Il faudra commencer par lire la petite monographie que fit la personne par laquelle j'ai ce manuscrit. » Il se lève et va me chercher monographie et manuscrit qu'il me confie. La vue de ces petits cahiers d'écolier tout couverts d'une écriture pâle et serrée est très émouvante. Il se promène dans ma chambre, disant : « Elle commence à me plaire beaucoup, une chambre ne me plaît jamais tout de suite. »

Ce soir, Martin lui retourne les articles de Souday sur Tolstoï que Bypeed lui avait communiqués. Tolstoï ! éternel sujet de discussion entre eux, qui réjouit leurs préoccupations esthétiques et leurs conversations du moment.

7 octobre. (CPD, t.I, p. 373)

Nous déjeunons à deux. Quel calme ce dimanche et quel temps merveilleux. Il se sent enfin tendu vers le travail. « Le tout, dit-il, n'est pas d'arriver à cela, mais de s'y maintenir. Vous n'avez pas l'intention de sortir ? Vous me prêteriez une oreille attentive ? Au fond, vous ne connaissez de mon roman que la première partie, j'ai pensé qu'une petite lecture pourrait vous intéresser et ce serait un stimulant pour moi. » Je

suis toute disposée à trouver cette seconde partie meilleure que la première, mais il me communique malgré moi son inquiétude. Il dit à plusieurs reprises : « J'ai tellement peur que ça ne soit moins bon, (il veut dire : que ce que je fais d'ordinaire), dites-moi bien tout. »

9 avril 1929 (CPD, p. 415)

Sur ces entrefaites, il reçoit un coup de téléphone de Charlie qui, à la demande de Desjardins, s'est chargé d'organiser une réunion toujours au sujet de Pontigny, ça tourne à la scie. Il paraît que depuis notre déjeuner de Versailles où tout semblait décidé, Desjardins, mis au courant, a, par correspondance, fait de l'obstruction. J'ai envie de dire du chichi, comme il fait toujours. Sont convoqués Gide, Martin du Gard (absent), Jean, Fernandez, Marcel dont la présence est douteuse, Maurois et moi-même.

Gide décide qu'il ira, qu'il donnera directement à Charlie sa lettre, et que si Marcel est présent il s'en ira. Jean passe la soirée avec nous. On le met au courant de la situation. Il est tout à fait d'avis que Gide proteste par son attitude contre les allégations de Marcel, mais nous souhaitons tous les deux que Marcel ne vienne pas, ce serait simplifiant. C'est ce qui arrive, lui et Maurois sont absents.

10 avril

Cette séance est parfaitement inintéressante, ne rime à rien, c'est une petite satisfaction offerte à Desjardins. Charlie s'efface, l'air résigné. On maintient le sujet proposé par Desjardins « De la réussite classique en art » tout en décidant qu'on s'arrangera pour incorporer le sujet de Charlie. Et celui-ci passera la main à Fernandez pour la direction des débats et ne sera, comme il le dit, que son lieutenant.

Tandis que la réunion s'achève en causeries, Gide s'écarte avec Charlie, lui remet sa lettre et explique ses griefs contre Marcel. Jean nous ayant quittés tout de suite, je me trouve bientôt seule avec Fernandez qui a l'air de s'inquiéter un peu de ce long aparté, pensant qu'il s'agit toujours du sujet de la décade. À la fois pour le rassurer, mais aussi pour mettre au point une situation qu'aussi bien il apprendrait par d'autres, je le mets au courant des faits. Fernandez qui, lui non plus, n'avait pas lu l'article de Marcel, hausse légèrement les épaules : « Zèle de néophyte, fait-il, c'est idiot et très inférieur à lui, qui est très bien, au fond. Vous savez qu'il a eu ici même (rue Visconti) devant Desjardins, une scène très violente avec Brunschvicg ? »

## 5. Le Film Parlant Français

Le 15 octobre 1930, au Tertre, la Petite Dame interroge Martin du Gard sur la société de production cinématographique qu'il fonde avec Gide et quelques amis (CPD, t. II, p. 112).

La Société du Film Parlant Français F.P.F. est une idée de Blacque-Belair et de Marc, avec l'appui de Gide qui cherche à lui trouver une situation. Les premiers pourparlers datent de décembre 1929. Plusieurs réunions eurent lieu au début de janvier 30. Le 13 janvier, un projet était mis sur papier, qui commençait ainsi :

« Huit écrivains français : Ed. Bourdet, A. Gide, J. Giraudoux, R. Martin du Gard, A. Maurois, P. Morand, Jules Romains, Jean Schlumberger, émus par la crise où semble actuellement sombrer le cinéma français, et persuadés qu'il est encore temps d'y chercher remède, se sont spontanément groupés pour étudier avec A. Blacque-Belair, député de la Seine, et Marc Allégret, metteur en scène, la situation du cinéma en France au début de 1930, etc...ont constitué un comité d'études ayant pour but de réaliser une organisation nouvelle. »

C'était vague... (Il était alors question de fonder trois sociétés : 1° - un studio. 2° - une société de production. 3° - une société d'exploitation). Le but pour les huit écrivains était surtout de placer leur production sans avoir à faire de concessions aux grandes firmes commerciales, et aussi d'avoir à leur disposition un studio où risquer des expériences et apprendre le métier.

Dans le courant de l'hiver, Jules Romains, avec Bourdet, Gide, Allégret et Blacque-Belair se sont démenés pour trouver des commanditaires financiers et des appuis moraux, ces derniers sont : E. Herriot, A. Fontaine, Bailly de *L'Intransigeant*, etc...

En mars, on a constitué la Société du F.P.F. au capital de 10.000 francs. Président Jules Romains (très actif), Blacque-Belair administrateur délégué. Existence *légitime* de la société.

On renonce à l'idée de créer une société financière et à construire un studio. On cherche à affilier cette société d'élite à une forme commerciale déjà constituée et solide.

En juin, Gide et Allégret, après un voyage en Allemagne, avaient trouvé, pour adopter la société du F.P.F., Hofmannstahl (fils du poète autrichien) qui est en train de réaliser avec Reinhardt, avec de gros

capitiaux, une entreprise cinématographique allemande et européenne. L'attitude trop méfiante de Bourdet fait échouer la combinaison.

Depuis juin, J. Romains, Blacque-Belair et Allégret essaient diverses autres combinaisons et notamment de mettre le F.P.F. sous l'égide de la firme Braunberger où Marc travaille. En attendant, Bourdet, Romains, Giraudoux et M. du Gard ont écrit chacun un scénario.

Gide songe à un film très parlant, où le personnage principal serait silencieux et exécuterait une suite d'actes (genre faits-divers) sans un monde sonore et parlant ; mais les paroles enregistrées n'auraient aucun rapport avec le sujet et isoleraient le personnage dans son action muette.

Tout récemment, la F.P.F. vient de signer (ou plutôt est sur le point de signer) un traité avec la « Gaumont-Franco-Film-Aubert » qui ratifie une sorte de collaboration ; la GFFA mettant ses services à la disposition de la F.P.F., s'engageant à acquérir à la F.P.F. un certain pourcentage de sa production et en revanche gardant un droit de priorité sur cette production, etc...

C'est là que les choses en sont.

\*\*\*

## 6. Marc et Mme de Lestrangle

Le 25 novembre 1921 (CPD, t. II, p. 201).

J'ai des amis à loger chez moi. Sachant que je ne suis pas seule, il me fait demander de passer ce matin dans sa bibliothèque. Il a l'air préoccupé, soucieux et me dit tout de suite : « Voilà, besoin de parler avec vous d'une chose grave. » Et il est abondamment question de Madame de Lestrangle. Il a dîné hier soir avec elle et reste tout attendri, tout bouleversé de son état de désespoir : elle ne voit presque plus Marc, elle considère que son attitude est un refus de l'épouser, elle ne peut plus, elle ne veut plus supporter cet état de chose et veut rompre. Bypeed qui est tout à fait opposé à cette idée de mariage dans les conditions où elle se présente, tâche de lui représenter que même si Marc consentait, cela ne pourrait être qu'un enfer pour elle, il ne voit pas ce qu'elle y gagnerait, au contraire ! Elle objecte que l'enfer, c'est l'état actuel, que rien ne saurait être pire, puis la légitimation de l'enfant, son avenir, etc... etc... Ne sachant par quel moyen agir sur Marc, inconsciemment, elle essaie de cette menace de rupture. Bypeed plaide : Marc n'est pas mariable, toute

la souffrance sera pour elle, lui ne sera qu'excédé et pour mieux se convaincre qu'il a raison, il me dit : « Parfois, j'en suis à me demander si ce mariage serait vraiment un tel enfer ! » Mon opinion qu'il sollicite est nette : tout me hérissé contre cette solution ; sa sottise, sa laideur, sa tristesse. On voudrait convaincre la pauvre femme de tout cela. Bypeed a parlé à Marc ce matin, comme il l'avait promis, vite, vite : « Marc n'a plus jamais le temps de rien, dit-il, il est comme son père, il vit dans un tourbillon. » Marc aussi est nettement opposé au mariage, il ne peut même pas se figurer ça, mais au lieu de le dire nettement, il louvoie, il tergiverse et pourtant il a la conscience nette, jamais il n'a rien promis, jamais même laissé soupçonner qu'il se sentait engagé. Il a sorti tout à coup à Bypeed une chose qui l'étonne autant qu'elle m'étonne quand il me la redit ; de l'opinion qu'on aurait de lui, s'il se mariait, il ne se soucie pas, mais il y a une chose qui lui tient à cœur, c'est ce que penserait Élisabeth ! et il ne doute pas qu'elle ne le désapprouve. Tout cela est pénible et on ne voit pas comment en sortir. Il veut aller en parler ce soir à Martin, et demain, il me dira que Martin pense absolument comme moi.

\*\*\*

## 7. Tergiversation

24 octobre 1933. Au Studio des Champs-Élysées, on répète, dirigée par Mme Lara, une adaptation des *Caves du Vatican* qui consterne Gide. Au restaurant. Gide vient déjà de se faire rabrouer par la Petite Dame pour le stratagème qu'il avait trouvé pour éconduire une candidate au poste de secrétaire... (CPD, t. II, p. 343).

Puis, tout gaillard : « À propos, vous savez, au sujet de cette déclaration à faire pour *Regards*, je me suis nettement dégagé, par téléphone, sous prétexte de fatigue et d'encombrement. » – Et toutes les bonnes raisons que vous trouviez pour l'écrire, que sont-elles devenues ? – D'abord, je vous dirai, chère amie, que le type qu'on a envoyé ce matin de *Regards* chercher ma réponse m'a été si violemment antipathique, un juif hongrois, à un point que je ne puis dire ! et puis aussi, j'ai appris que ce journal a des agissements fort peu scrupuleux. » Je suis un peu consternée de le voir si aisément changer d'avis et trouver toujours si simple de se dégager sans du tout se rendre compte à quel point cette attitude peut être décevante. Je lui cite ce mot de Lafcadio que Darnault

dit si mal : « “Amoureux de ce qui pourrait être ! ” Dear Bypeed, vous êtes tellement comme ça que vous qui avez presque toujours une cote si juste pour les choses du passé, ou du présent, vous perdez toute mesure, vous imaginez tout en beau, en amusant, quand il s’agit du futur et vous vous engagez à fond avec une légèreté, quitte du reste à vous dégager par n’importe quel moyen, sans du tout vous rendre compte de l’effet déplorable que cela doit faire pour celui qui ne vous connaît pas bien, qui n’a pas découvert ce mécanisme intérieur. Après ça, ne vous indignez plus si on vous fait la réputation d’être quelqu’un sur qui on ne peut compter. – Oui, oui, très juste ce que vous dites là ; évidemment c’est la clef de tout, mais qui comprend cela ? La Petite Dame ? Je sais bien qu’on ne change pas sa nature, je continuerai, mais vous faites rudement bien tout de même de me dire tout ça, on voit plus clair. Seulement cette fois, chère amie, je ne suis pas tout à fait aussi coupable que j’en ai l’air : car d’abord, je n’ai rien promis du tout, j’ai demandé à réfléchir, et ayant réfléchi, je dis non. Mais vous allez m’objecter qu’il ne s’agit pas seulement de cette fois-ci et que presque toujours avec moi, les choses se passent de la même manière, ce qui est une preuve évidente que c’est de ma faute. – Mais, cher ami, tant qu’il ne s’agit que de votre vie privée, ça a peu d’importance, ça fait sans doute partie de votre charme, et même pour les choses littéraires, où vous êtes sur un terrain solide que vous connaissez, mais dans le monde politique, dans l’action surtout, songez au retentissement que cela peut avoir, d’autant que vos façons sont déjà naturellement hésitantes, vous voyez ce que je veux dire, et l’aspect que cela peut prendre. Sans compter que vous ne connaissez presque rien des êtres, des manigances, des dessous, des nuances exactes de ce monde dans lequel vous êtes lancé. Pourquoi diable trouviez-vous si important hier de célébrer ce seizième anniversaire de la Révolution, alors qu’aujourd’hui je vous sens tout prêt à trouver cela inutile ? – Voyons, chère amie, vous avez tout à fait raison, mais faisons un peu d’analyse : d’abord et tout naturellement, cette demande m’a flatté, et puis il est évident que l’incident avec Lara, pour injuste et absurde qu’il soit, m’a touché, cabré, et j’ai vu tout à coup un moyen de riposte. – Oui, ça c’est le fond que je sens très bien, mais le résultat c’est que par ce premier pas en avant (avoir lu cet article à Alix qui fort naïvement en aura parlé etc...) et par ce second pas en arrière, vous allez renforcer au contraire la réputation que Mme Lara tient à vous faire. – Oui et oui, vous avez raison sur tous les points, en principe, mais en l’occurrence la chose n’est pas si grave. – Je ne la relève qu’en exemple du reste, et si vous croyez



en avoir fini et que demain matin on ne va pas venir vous relancer, vous vous trompez ! »

\*\*\*

## 8. Étienne Lalou

22 septembre 1937, à Pontigny. (CPD, t. III, p. 33).

Mais il s'agit bien pour l'instant des entretiens, et c'est tout autre chose que j'ai le souci de raconter ici (et vais-je seulement pouvoir le faire comme il faudrait). Après le déjeuner, je me promenais avec Martin dans la charmille, miraculeusement déserte, et nous parlions de tous et de tout. À un moment donné, il tire sa montre et me dit : « Je vous quitte, j'ai rendez-vous avec Gide, dans sa chambre. » Ils habitent tous les deux dans le bâtiment dit l'École. Je lui dis encore : « Savez-vous qu'il a l'intention de nous raconter à tous les deux en même temps ce qui lui est arrivé d'ahurissant avec le jeune Étienne Lalou et de nous donner ses lettres à lire, du moins c'est ce qu'il me disait en quittant Paris. – Mais c'est précisément pour cela qu'il m'attend, dit Martin. – Je comprends fort bien, lui dis-je, qu'il préfère vous parler de cela seul à seul, mais si ce n'est pas une préférence marquée, délibérée, j'aurais grand regret de n'être pas présente aujourd'hui ; il va peut-être vous lire ces lettres lui-même, avec commentaires, et du fait de l'avoir fait avec vous, il n'aura sans doute plus envie de le refaire et me passera simplement les lettres – et pour Eckermann ça fait une grande différence ! – Très bien, fait Martin, je vous emmène. – Et moi, lui dis-je, cela ne m'embarrasse nullement de lui poser nettement la question. »

Ce que je fis en arrivant. Bypeed hésite un peu, et comme aussitôt je me dispose à repartir, Martin fait le désolé ; il insiste : « Songez aux souvenirs que cela vous fait, et puis vous ne rougirez pas plus devant deux que devant un ! » Tout de suite, du reste, Bypeed cède et dit : « Allons, asseyez-vous là. » Où fûmes-nous déjà ainsi tous les trois dans le désordre d'une petite chambre à coucher, à écouter une lecture ? « J'espère, commence Bypeed, que vous n'avez pas le sentiment que je trahis ce petit en vous lisant ses lettres ? » Bypeed, sans aucun commentaire, commence la lecture de ces lettres. Nous savons de qui il s'agit, sans du reste l'avoir jamais vu, et qu'il a dix-huit ans. Les lettres se suivent à quelques jours de distance – il n'a pas gardé copie de ses

réponses. Je me souviens d'une phrase de la première lettre qui est longue, explicative, et où l'enfant se situe : « Quelle sublime évasion serait une correspondance avec vous. » Et voici le commencement de cette correspondance.

Ce qui frappe dès les premières lignes, c'est la qualité de l'être : simplicité et audace, et avec la timidité et l'ardeur de la jeunesse. Aucun des défauts si fréquents à cet âge : tendance à la phrase, sentimentalité gênante. L'accent est rare, non sans rudesse, et quand il crie cette similitude qu'il sent en lui avec la nature de Gide, on se dit oui, évidemment. Qui pourrait écrire ainsi ? Bernard, Olivier, Lafcadio, tous à la fois ; Nathanaël enfin ! Au fond, il me semble que je l'ai toujours attendu, m'étonnant qu'il ne vînt pas et le voilà peut-être ? Comme Bypeed s'arrête un instant, je le lui dis, tout soulevée par une émotion que je sens partagée par Martin muet et bouleversé. Et Bypeed me répond d'un ton assez pathétique : « Et moi je me dis ; trop tard ! » Nous protestons assez mollement mais ce mot est entré en nous, j'y repenserai beaucoup et il me fera comprendre la raison pour laquelle Bypeed ne me semble pas au diapason où il devrait être, pas même au mien !

Les commentaires de Bypeed nous font mieux comprendre ce que la dernière lettre racontait : une rencontre enflammée avec un jeune garçon du nom de Gaspard et ses rapports avec lui, faits curieusement confirmés par les recoupements d'un hasard inouï : la sœur du petit Gaspard est liée avec un ami de Robert Levesque. Ayant surpris son frère et Étienne, elle met celui-ci à la porte, moins choquée que jalouse. Nous savons donc qu'Étienne est déjà et naturellement – si pas complètement ? – orienté vers l'homosexualité.

À partir de cette dernière lettre, les choses, nous dit Bypeed, vont se compliquer beaucoup. Mais... Martin regarde sa montre, la cloche ne tardera pas à nous appeler pour le goûter, mieux vaut arrêter ici, et d'un commun accord nous remettons la suite au lendemain, après l'entretien.

Mais jusque là, je n'ai pu penser à autre chose et le lendemain matin je me promène longuement avec Martin, et nous mêlons nos réflexions ; lui se trouve un peu plus mêlé aux confidences de Bypeed, celui-ci lui ayant encore parlé hier soir. « Qu'avez-vous pensé, me dit-il, quand Gide a proféré "Trop tard !" ? – J'ai pensé qu'il voulait dire que cet extraordinaire appel du petit aurait dû venir trois années plus tôt, quand lui, Bypeed, en était tellement épris, qu'en somme il était devenu trop grand pour exciter vraiment son désir – aussi qu'il se sentait devenir trop vieux, non tant pour l'amour peut-être que pour cette vie de risque qu'un

Nathanaël devait logiquement espérer (il le disait du reste textuellement dans une lettre). » Martin m'affirme que oui, il y a évidemment de tout cela, mais que la première raison est la plus forte. Quand j'y repense, il est certainement plus émerveillé par la qualité de cette rencontre, plus excité par le réel intérêt qu'elle comporte, qu'éperdu d'amour, comme je l'ai vu déjà. Il faut dire aussi qu'une manière de réticence quasi agressive d'Étienne, cela qui le fait si excitant même en face de Gide, n'appelle pas l'abandon. Une chose sympathique à noter, c'est que, malgré sa liberté d'attitude, il demeure profondément déférent et continue à appeler Gide Monsieur Gide.

Mais tâchons de ne pas perdre le fil ; donc, ce jeudi 23, après l'entretien, nous nous retrouvons tous les trois dans la chambre de Bypeed.

Puisque les choses se sont compliquées dans leurs rapports et que les lettres d'Étienne vont constamment y faire illusion, des commentaires sont ici nécessaires. Durant la correspondance que nous connaissons, le petit était en Angleterre et Bypeed en Italie. Étienne semblait désirer autant que redouter leur premier contact après cet échange de lettres. Ils le firent à la mi-septembre je crois, au moment où tous deux rentrent à Paris. Nous savons par une lettre d'Étienne que cette entrevue s'est terminée comme il fallait s'y attendre, et aussi que le petit, tout en étant ivre de reconnaissance, se demande si cela était sage. D'autre part, Lalou ayant fait une étude sur les derniers livres de Martin que Bypeed juge excellente, il tient à le lui écrire, d'abord parce qu'il le pense, et aussi avec l'arrière-pensée assez naturelle de se concilier l'amitié du père, et il lui dit par la même occasion qu'il souhaite le revoir, et ceci pas du tout pour revoir Étienne, puisqu'il le voit clandestinement. Bypeed est invité à déjeuner à la campagne où habite Lalou ; il y fut, nous dit-il, brillant, abondant, et rien dans son attitude ni dans celle du petit ne pouvait marquer leurs secrètes relations. Nous savons encore que le fils, tout en jugeant son père, lui accorde sa juste valeur, estime et attachement, et n'entend pas du tout lui cacher ses rencontres avec Gide ni l'importance de guide qu'il lui attache, mais seulement le caractère de leurs rapports qu'il faut absolument lui cacher, car il ne les comprendrait pas. Il dit même très nettement que Bypeed doit choisir entre se taire et garder l'amitié de son père, ou parler et le perdre lui. Or le soir de la visite de Bypeed à Lalou, Étienne fut amené à dire à son père que précédemment il avait pris l'initiative d'écrire à Gide, ce même jour au déjeuner. Et il est assez logique que Lalou se soit exagéré cette hypocrisie et n'ait plus

vu dans l'attitude et les discours de Gide que machination concertée. Il écrit aussitôt à Gide une longue lettre amère, digne, pleine de reproches justifiés ; il s'y comporte avec une franchise touchante gâtée seulement par un manque de simplicité, un besoin d'étalage d'intelligence, de littérature, d'attitude supérieure.

Bypeed a conservé la réponse qu'il lui fit et dont il nous donne lecture. En l'écoutant, je me sens envahie d'un affreux malaise que je sens partagé par Martin. Bypeed, après des protestations d'amitié un peu forcées, s'y excuse avec chaleur sur tous les détails de l'accusation, là où celle-ci est en défaut ; il va jusqu'à affirmer : « Je suis peut-être compliqué, mais je ne suis pas retors », sans se rendre compte, semble-t-il, que cette fuite de biais devant le fond du reproche, le manque de confiance, tellement justifié, est précisément le comble de l'esprit retors. Ce qui surtout me déroute, c'est le ton sincère, l'absence de gêne avec lesquels il nous lit cette lettre comme s'il ne percevait même pas le révoltant de son attitude. Je sais bien que cette réponse était affreusement malaisée à écrire, je sais bien qu'il était forcé au mensonge, mais pas avec ce luxe d'habileté. Je ne puis me taire, et je lui laisse voir toute ma consternation, et qu'à mes yeux il a gâté toute son attitude, toute la légitimité de son rôle, et que Lalou, qui apprendra fatalement la vérité, ou qui, découvrant d'autres aventures de son fils, l'imaginera, sera tout à fait en droit de trouver Gide de la dernière perfidie. Martin aussi paraît suffoqué de voir Lalou roulé de cette manière, lui qui joue franc jeu, car nous apprenons encore que non seulement Lalou, rasséréné, écrivit une nouvelle lettre, mais rendit visite à Gide et donne son autorisation à cette fréquentation, ne se rendant compte de rien. Bypeed, un peu démonté par la violence de ma réaction, dit : « Il y a trop de choses vraies dans ce que vous dites pour que je me défende bien, mais vous me semblez mal comprendre la difficulté de ma situation. » Martin du reste semble plus indulgent que moi à cette petite fourberie, il trouve surtout que c'est mal fait. La première cloche sonne pour le dîner, nous serons en retard si nous ne nous séparons pas, et je rentre vite à l'abbaye pour me changer, toujours oppressée du même malaise.

Le soir, Desjardins nous lit des proses d'André Chénier et tout le monde insiste pour que Gide lise des vers. Il le fait avec toute la séduction de sa voix mais d'une manière trop pâmée, et puis ce soir, de lui, tout m'irrite ; heureusement que j'ai Martin à côté de moi pour me calmer et réduire mon bouleversement à de plus justes proportions.

Le lendemain matin, comme je marchais seule dans la charmille, Bypeed s'approche et me dit : « Grand besoin, vous le sentez bien, de reparler avec vous ; vous savez que je me défends très mal et que je reconnais aisément mes torts, mais il me semble que votre imagination vient de ce qu'elle s'exagère l'écart entre la vérité et mes paroles : j'ai vraiment beaucoup d'amitié pour Lalou, et même une certaine reconnaissance, et toutes les intentions qu'il me prêtait durant cette visite sont fausses. – Mais, cher, c'est pourtant cela qui est retors, c'est de profiter de ses erreurs bien compréhensibles pour reprendre une confiance que vous continuez à trahir, et ce qui me démonte, c'est que vous n'avez même pas l'air de vous en apercevoir ! Qui trompez-vous avec ce ton sincère que vous mettez à lire votre lettre ? – Moi, sans doute. – Et c'est bien pour cela que je vous crie attention... » Madame Bussy que nous croisons et qui se joint à nous arrête fâcheusement notre conversation.

\*

Suite

26 septembre. (CPD, t. III, p. 34).

Après l'entretien, j'ai enfin avec lui une longue et bonne conversation tandis que nous tournons autour du potager. J'en avais grand besoin. « Oui, disait-il, vous finissez par me faire toucher du doigt ma honte et je n'ai jamais mieux senti votre amitié ; mais rendez-vous compte qu'après la lecture de Lalou, je croyais la partie perdue et que lorsqu'on est contraint à l'hypocrisie on devient terriblement ingénieux. – Si encore, dis-je, on sentait en vous cet irrésistible élan qui justifie bien des choses, mais on ne sent en vous qu'un intérêt de qualité. – Évidemment, au fond je ne sens nul entraînement charnel pour ce petit, mais mon “trop tard” je le dis aussi sur un plan intellectuel. » Il me parle aussi de la visite de Lalou, et à quel point il se montre sans flair, sans instinct. « J'ai pourtant longuement et exprès parlé avec lui de la question sexuelle, et même des goûts probables de son fils, je vous dis qu'il ne comprend rien. »

\*\*\*



**André GIDE et Walther RATHENAU**

Dossier rassemblé et présenté par

Jean CLAUDE





Jean CLAUDE

**GIDE ET RATHENAU : BRÈVE RENCONTRE**

Une manifestation qui avait eu lieu au Luxembourg en octobre 2011, sous l'égide des Ministres des Affaires étrangères de l'Allemagne et du Luxembourg, avait attiré notre attention, à savoir une séance académique consacrée à Walther Rathenau. Elle nous a donné l'occasion de revenir sur la rencontre entre Gide et l'illustre Allemand chez les Mayrisch, les amis luxembourgeois de Gide. Cette rencontre était vivement souhaitée par Gide, et Aline Mayrisch la lui avait organisée. Elle fut brève et ne put être renouvelée qu'une seule fois à Paris, ne serait-ce qu'à cause de la mort brutale de Rathenau, « une perte énorme »<sup>1</sup>, confiera Gide à la Petite Dame. Mais cette rencontre a beaucoup marqué Gide qui l'évoque à plusieurs reprises dans son *Journal*, ainsi que dans ses conversations avec ses amis, surtout avec la Petite Dame. Pour évoquer cette rencontre, nous avons pensé faire appel à deux articles anciens mais dont la diffusion a été confidentielle, l'un signé Tony Bourg et l'autre Claude Foucart, ainsi qu'à un article original de notre Amie Germaine Goetzinger. Trois points de vue à des dates différentes mais qui se complètent et se nuancent, auxquels il faudrait ajouter les articles du regretté Daniel Durosay parus dans le *BAAG*.

Walther Rathenau (1867-1922) a inscrit son nom dans l'histoire de l'Allemagne grâce à sa forte personnalité, à sa grande culture et à ses nombreuses activités. Scientifique de formation, il mena une carrière d'industriel au sein puis à la tête de la compagnie d'électricité AEG, créée par son père. Mais il fut aussi intéressé par la politique, pendant et après la Première Guerre mondiale. Encore fut-il souvent contrarié dans ce domaine par son appartenance à la communauté juive. Membre après la guerre du DDP (Deutsche Demokratische Partei), il occupa d'éminentes fonctions : ministre de la Reconstruction en 1921, ministre des Affaires

---

1. Maria Van Rysselberghe, *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. 1, 1972, p. 143.

étrangères en 1922, deux postes où il œuvra pour la reprise des relations avec les Alliés afin d'éviter l'isolement de l'Allemagne et pour la question des réparations de guerre imposées à son pays. On lui doit de très nombreux essais qui touchent à l'industrie, à la politique ou à l'économie, auxquels il donne souvent une orientation sociale et des perspectives d'avenir, ou encore une coloration philosophique qui explique que Gide parle même du « mysticisme de certains de ses propos »<sup>2</sup>.

Que Gide ait souhaité rencontrer Rathenau n'a rien d'étonnant, d'autant plus qu'un ouvrage sur l'illustre Allemand l'avait séduit<sup>3</sup> dans la mesure où il correspondait à ses propres réflexions, lui qui écrivait dans son *Journal* dès 1918, à propos des relations entre la France et l'Allemagne : « Un écrivain n'a pas compétence pour fixer les conditions précises d'un accord politique entre États, mais il a le droit et le devoir d'affirmer combien cette entente lui paraît souhaitable ; disons plus : *indispensable* dans la situation actuelle de l'Europe »<sup>4</sup>. Aux dialogues entre les hommes politiques, Gide avait la volonté d'ajouter le dialogue entre les intellectuels et n'oubliait pas que l'Allemagne avait été la patrie de Goethe et de Nietzsche. Plusieurs de ses écrits en témoignent, par exemple « Réflexions sur l'Allemagne », (*La N.R.F.*, juin 1919), ou « Les rapports intellectuels entre la France et l'Allemagne », (*La N.R.F.*, novembre 1921). Le premier article était accompagné d'une « Lettre ouverte à Jacques Rivière », lequel avait publié en 1918 chez Gallimard *L'Allemand. Souvenirs et réflexions d'un prisonnier de guerre*. Les discussions étaient alors vives au sein de la revue, notamment entre Gide, Rivière et Schlumberger : accord sur la nécessité d'un rapprochement franco-allemand, divergences sur les moyens. Une politique de détente et de coopération ne serait-elle pas préférable à une application stricte du traité de Versailles ? La rencontre avec Rathenau correspondait donc parfaitement aux préoccupations de Gide. Par-delà la personnalité complexe de son interlocuteur, par-delà ses préventions souvent contradictoires à l'égard des Juifs, par-delà la permanence d'un sentiment de méfiance, compte tenu de la proximité des événements tragiques de la guerre et d'un certain réflexe de défense contre l'ennemi héréditaire, cette rencontre, quoique brève, répondra partiellement à ses aspirations. Ne

---

2. André Gide, *Journal 1887-1925*, éd. Éric Marty, p. 1153.

3. Gaston Raphaël, *Walther Rathenau, ses idées, ses projets d'organisation économique*, Paris : Payot, 1919.

4. *Journal 1887-1925*, p. 1094.

confiera-t-il pas à la Petite Dame : « Notre rencontre est peut-être plus importante pour le rapprochement de la France et de l'Allemagne que toutes les conférences »<sup>5</sup>. Bouleversé par l'assassinat de Rathenau le 24 juin 1922, il écrit à Aline Mayrisch : « C'était une des forces constitutives, non pas seulement de l'Allemagne mais de l'Europe entière, des plus sûres.<sup>6</sup> » Les trois articles qui suivent viennent illustrer, chacun à sa manière, non seulement la brève rencontre des deux grands hommes, mais tout autant une part des événements que vivait Gide au lendemain de la Première Guerre mondiale, et les réflexions qui les accompagnaient.

---

5. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t.1, p. 83.

6. André Gide—Aline Mayrisch, *Correspondance 1903-1946*, éd. Pierre Masson et Cornel Meder, Paris : Gallimard, 2003, p. 262. À la Petite Dame, il parle de « la perte énorme » que représente la disparition de Rathenau : *Les Cahiers de la Petite Dame*, t.1, p. 143.

Tony BOURG

## LA RENCONTRE RATHENAU — GIDE À COLPACH

*Tony Bourg (1912-1991) a mené une brillante carrière de professeur de français et de littérature française. Parallèlement, en authentique humaniste, il a fait œuvre d'historien, d'essayiste et de critique littéraire. Il est l'auteur de très nombreux articles et des conférences consacrés à la vie et à la littérature luxembourgeoises, mais aussi à des auteurs français, dont Camus et Victor Hugo, s'attardant en particulier sur les séjours de ce dernier au Luxembourg. Nombre de ses articles sont consacrés à Émile et Aline Mayrisch, à leur personnalité et à leurs engagements respectifs, ou aux hôtes célèbres que le couple a reçus en son château de Colpach. L'article que nous reproduisons est l'un de ceux-là. Il a paru le 24 avril 1964 dans le Letzeburger Land. Il a été ensuite repris dans un recueil édité par les Publications Nationales luxembourgeoises en 1994 : Tony Bourg. Recherches et conférences littéraires, p. 522-9, ou figure un riche choix de ses écrits. Nous exprimons notre gratitude à Madame Lise Bourg-Schweisthal pour nous avoir autorisé à reproduire l'article de son mari. Nos remerciements vont également à André Sosson qui a assuré la traduction des citations en allemand.*

Le 24 juin 1922, Walther Rathenau, alors ministre des Affaires étrangères de l'Allemagne, fut assassiné par des nationalistes qui en voulaient à sa politique et à son origine israélite. Les balles qui le tuèrent dans sa voiture enlevèrent à la République de Weimar le plus brillant des hommes politiques qui resteront associés à son histoire. C'est cet Allemand extraordinaire, à la fois industriel, penseur et homme politique,

qu'André Gide, en train de monter vers le sommet de la gloire, avait rencontré en septembre 1920 à Colpach, où les Mayrisch venaient de s'installer. Cette rencontre mettant face à face un Allemand et un Français peu de temps après la cessation des hostilités mérite notre attention spéciale, puisqu'elle inaugure l'action réconciliatrice de nos compatriotes, puisqu'elle est la première de toutes celles qui auront lieu au centre international que deviendra le château de la vallée de l'Attert après la Première Guerre mondiale.

### Un industriel progressiste

Dans la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, les applications de l'électricité révolutionnèrent l'industrie et changèrent plus d'un aspect du monde. La destinée de Walther Rathenau s'explique en partie par cette source d'énergie nouvelle. En 1881, quand il avait quatorze ans, son père Émile fit un voyage à Paris, où Edison montrait pour la première fois sa lampe à incandescence. Elle agit sur l'Allemand comme une révélation. Il acquit d'Edison le droit d'exploiter son invention et fonda à Berlin une société, la future *Allgemeine Elektrizitätsgesellschaft*, que le monde entier connaît et appelle AEG. « *Die billige und dauerhafte Glühbirne als Massenartikel*, écrit Harry Kessler, *das städtische Kraftwerk als neues Herz der Stadt, die Ausbreitung des elektrischen Stromes als Kraft und Licht über das platte Land, die wirtschaftliche Ausnutzung der Wasserkräfte zur Erzeugung und Verteilung der Elektrizität, die Einführung des elektrischen an Stelle des Dampfbetriebes, in die Industrie und den Verkehr, diese heute selbstverständlich scheinenden Grundlagen der neuen Grosswirtschaft, sind ihm mehr als irgendeinem anderen zu danken* »<sup>1</sup>. Il n'est pas étonnant que le fils d'un promoteur pareil d'entreprises industrielles devint ingénieur. Cependant, durant ses années d'études, Walther Rathenau avait suivi aussi les cours du

---

1. « L'ampoule électrique durable et bon marché, article produit en masse, la centrale électrique municipale en tant que nouveau cœur de la ville, la diffusion de l'énergie électrique comme force motrice et lumière dans les campagnes, l'utilisation économique de la force de l'eau pour la production et la diffusion de l'énergie électrique, l'introduction du moteur électrique remplaçant le moteur à combustion dans l'industrie et les transports, ces bases de la nouvelle macroéconomie considérées aujourd'hui comme allant de soi, on les lui doit plus qu'à tout autre. »

philosophe Dilthey, montrant ainsi que les mathématiques, la physique, l'électrochimie et toutes leurs applications ne lui suffisaient pas. L'action et la contemplation occuperont à la fois ce Berlinois, dont Robert Musil s'est inspiré quand il a créé le Doktor Arnheim de son roman *Der Mann ohne Eigenschaften*. En même temps qu'il dirigeait des sociétés financières et industrielles – et finalement l'AEG –, il écrivait des livres où il pesait les problèmes du vingtième siècle et cherchait à y apporter des solutions. Engagé dans les grandes affaires, il n'ignorait rien du rôle qui était échu à l'économie à l'époque moderne. « *Tatsächlich und normalerweise gelten neun Zehntel der politischen Tätigkeit den wirtschaftlichen Aufgaben des Augenblickes, der Rest den wirtschaftlichen Aufgaben der Zukunft* »<sup>2</sup>. La dépendance d'autrui était, pour chaque nation, l'inévitable conséquence du développement industriel, cette dépendance qui était devenue particulièrement manifeste au début de la guerre, quand Walther Rathenau avait été chargé d'organiser le ravitaillement de l'Allemagne en matières premières. La constatation que la terre est « *eine einzige untrennbare Wirtschaftsgemeinschaft* »<sup>3</sup> et les conceptions pacifiques qu'il y rattachait étaient sans doute beaucoup moins révolutionnaires que les changements qu'il proposait pour créer un État social modèle : égalisation des revenus et des fortunes, réduction du droit d'héritage, restriction du luxe au profit de la production d'objets nécessaires vendus à bas prix, accession des plus intelligents à tous les postes de direction, de quelque couche sociale qu'ils sortent, association des ouvriers à la gestion des entreprises, abondance des loisirs pour que l'individu cesse d'être broyé dans l'étau de la mécanisation, généralisation d'une instruction à niveau élevé... Ainsi naîtrait le « *Menschenreich* », ainsi disparaîtrait la condition du prolétaire qui se voit entouré de toutes parts de murs de verre, « *durchsichtig und unübersteigbar, und jenseits liegt Freiheit, Selbstbestimmung, Wohlstand und Macht ; die Schlüssel des verbotenen Landes aber heissen Bildung und Vermögen und beide sind erblich* »<sup>4</sup>. Des idées pareilles, comme

---

2. « Il est un fait que normalement neuf dixièmes de l'activité politique sont consacrés aux problèmes économiques du moment, le reste aux questions économiques de l'avenir. »

3. La terre est « une unique communauté économique indissociable ».

4. [...] « transparents et infranchissables au-delà desquels se trouvent la liberté, l'autodétermination, l'aisance et le pouvoir ; mais les clés du pays interdit s'appellent culture et fortune et les deux se transmettent par

Margarete von Eynem le dit dans sa préface à un recueil de lettres de Rathenau, lui valaient beaucoup de lecteurs parmi les membres de la classe cultivée qui s'étaient détournés de l'ordre bourgeois établi et qui ne voulaient pourtant pas faire cause commune avec les marxistes.

### Les intermédiaires

Émile Mayrisch connaissait depuis longtemps Walther Rathenau. Il possédait tous ses livres, *Kritik der Zeit - Die Mechanik des Geistes - Von kommenden Dingen - Die neue Wirtschaft*, avec des dédicaces de l'auteur. « *Dreitausend Männer*, a dit Walther Rathenau, *von denen jeder jeden kennt, leiten die wirtschaftlichen Geschicke des Kontinents*<sup>5</sup> ». Le *Zollverein* imposait aux chefs de notre métallurgie des contacts assez fréquents avec les industriels allemands. Le départ luxembourgeois, après 1918, de cette union douanière ne mit cependant pas fin aux relations qui s'étaient établies entre Émile Mayrisch et Walther Rathenau. Leurs entrevues se multiplièrent même pendant l'immédiat après-guerre quand l'Arbed et les Terres Rouges prirent des participations dans la Société Felten-Guillaume de Cologne, dont la moitié des actions appartenait à l'AEG dirigée par Walther Rathenau. Notre métallurgie ne se portait pas très bien en ce moment. Le retour de la Lorraine à la France, la dénonciation du *Zollverein* l'avaient isolée dangereusement. Émile Mayrisch souhaitait conséquemment une entente économique dans laquelle nous serions englobés avec nos voisins. Elle servirait le mieux-être de tous les partenaires et donnerait à la paix l'indispensable base matérielle – une conception qui était aussi celle de Walther Rathenau, chez qui elle avait même des dimensions mondiales. « *Ein Völkerbund ist recht und gut. Abrüstung und Schiedsgerichte sind möglich und verständig; doch alles bleibt wirkunglos, sofern nicht als erstes ein Wirtschaftsbund, eine Gemeinwirtschaft der Erde geschaffen wird.*<sup>6</sup> »

---

héritage ».

5. « Trois mille hommes qui se connaissent les uns les autres, dirigent les destinées économiques du continent. »

6. « Une Société des Nations est légitime et bonne. Désarmement et arbitrages sont possibles et raisonnables ; mais tout reste sans effet si l'on ne crée pas tout d'abord une union économique mondiale, une économie mondiale commune ».

André Gide, « le contemporain capital », était attentif à ce qui se passait dans l'Allemagne d'après-guerre. Il connaissait bien la langue, la littérature et la musique de ce pays, il avait été influencé par Nietzsche à l'époque où il écrivait *L'Immoraliste* et Goethe représentait pour lui l'idéal d'équilibre vers lequel il tendait. Quand il vint chez ses amis Mayrisch à Dudelange en 1919 pour commencer la rédaction de ses *Faux-Monnayeurs*, ils parlèrent plus d'une fois de l'Allemagne et aussi des hommes qui paraissaient appelés à y jouer un rôle politique de premier plan. L'année suivante, trois articles parurent successivement sur Rathenau dans *La Nouvelle Revue française* très proche d'André Gide. Celui de janvier était dû à son beau-frère Marcel Drouin, ceux d'avril et de mai au germaniste et futur hôte de Colpach Félix Bertaux. Marcel Drouin – qui signait Michel Arnauld – avait rendu compte, non sans éloges, du livre que le professeur Gaston Raphaël venait de consacrer à *Walther Rathenau, ses idées et ses projets d'organisation économique*. « Il était temps, écrivit Drouin, que ce beau sujet fût traité. Son livre est de ceux qui peuvent mieux nous éclairer sur l'Allemagne et guider nos prévisions sur son avenir prochain ». Gide, suivant les conseils de son beau-frère, se mit à lire. « Après lecture du livre de M. Raphaël, nous dit-il dans son *Journal*, j'eus le désir de causer avec Rathenau, que je ne connaissais pas encore, et profitant d'un séjour que je fis chez mes amis Mayrisch en Luxembourg, les laissai lui écrire et lui proposer de me rejoindre chez eux. » L'invitation fut bien accueillie. « *Aus Rathenaus Briefen geht hervor*, écrit Margarete von Eynem, *dass er den Dichter bei gemeinsamen Freunden in Colpach in der Schweiz kennenlernte.*<sup>7</sup> » Nous regrettons de devoir lui dire qu'en l'occurrence ses connaissances géographiques sont imparfaites.

**« In menschlich und landschaftlich so vollendeter Umgebung »<sup>8</sup>**

La rencontre eut lieu au mois de septembre, au moment où l'automne était en train de s'installer à Colpach parmi les nénuphars de l'étang et dans les arbres du parc. Gide, qui venait d'un pays malmené par quatre années de guerre injuste, ne se sentit pas particulièrement à l'aise quand Rathenau, dès le premier contact, l'environna de son intense

---

7. « Il ressort des lettres de Rathenau qu'il a connu l'écrivain auprès d'amis communs à Colpach en Suisse ».

8. « Dans un environnement humain et naturel aussi accompli ».



cordialité. « Je fus , écrit-il dans son *Journal*, quelque peu gêné tout d'abord par l'extrême affabilité de cet homme énorme, qui me prit aussitôt par le bras pour m'entraîner dans les allées du parc. [...] J'avais pensé que nous converserions gravement sans cesser de sentir entre nous l'effroyable abîme que venait de creuser la guerre ». Ces gestes chaleureux, qui embarrassaient Gide, étaient habituels chez son interlocuteur. « *Er sagt gern : Aber lieber Doktor, und fasst einen freundschaftlich beim Oberarm* »<sup>9</sup>, écrit Robert Musil. Gide et Rathenau conversaient pendant plusieurs jours dans « l'oasis » de Colpach, cette oasis – le terme est de Gide – au bord de laquelle s'arrêtaient les bruits, mais non les problèmes du monde. Les vieux arbres étaient les témoins de leur entretien, et aussi la bibliothèque, où ils se réunissaient le soir avec les Mayrisch et où, du haut des rayons, les œuvres complètes de l'un et de l'autre assistaient à l'échange des idées. Ils parlaient de la France et de l'Allemagne, de ce qui les divisait et de ce qui rendrait possible leur rapprochement. Rathenau avait déjà cherché à rendre moins aigu l'antagonisme qui existait entre les deux pays au mois de juillet de la même année, quand, expert à la Conférence de Spa sur les réparations, il s'était efforcé d'engager la délégation allemande dans la voie de l'*Erfüllungspolitik*<sup>10</sup>. Il est probable que ces réparations et les capacités de paiement de l'Allemagne, dont le mark était menacé, surgirent dans les entretiens de Colpach, peut-être avant ou après les explications que Rathenau donna à Gide sur l'état financier de l'Allemagne, « dont la richesse, disait-il, n'était point monétaire, mais toute dans la force de production et dans la valeur ouvrière de son peuple ». Ce qui frappait Gide, c'était le mysticisme, l'irrationalisme présent dans certains propos de Rathenau, dont la pensée fondamentale se préoccupait de la *Seele* menacée par la vie moderne et qui lui dit par exemple que « l'Amérique n'a point d'âme et n'a point mérité d'en avoir parce qu'elle n'a pas jusqu'à présent consenti à plonger dans l'abîme de la souffrance et du péché ». Cet irrationalisme aurait sans doute moins étonné André Gide si, dans le livre qui lui avait fait connaître Rathenau, Gaston Raphaël s'était arrêté plus longuement à la base philosophique de ses conceptions économiques et politiques. « *Ich verstehe es durchaus*, écrira Rathenau à Raphaël, *dass aus der perspektivischen Betrachtung Sie, der Industrielle, der volkswirtschaftlich und politisch Tätige, stärker interessieren musste als*

---

9. « Il aime à dire : "Mon cher Docteur" et vous saisit amicalement le bras ».

10. « la politique d'exécution ».

*der um philosophische Erkenntnis Ringende. Deshalb tritt in ihrer Betrachtung meine Hauptarbeit – Mechanik des Geistes - in den Hintergrund [...] <sup>11</sup>».*

Le troisième jour après son arrivée à Colpach, Rathenau repartit pour Berlin. Quand il fut de nouveau chez lui, il envoya à Madame Mayrisch les œuvres d'Eichendorff, de Novalis et de Mörike, tout en regrettant de n'avoir pu trouver, dans les librairies assez vides de l'après-guerre, celles de Meister Eckart, qui deviendra un des auteurs favoris de notre compatriote. Dans sa lettre de remerciements, il évoqua les beaux jours qu'il avait passés au Luxembourg, « *in menschlich und landschaftlich so vollendeter Umgebung* ». Quant à Gide - « *die Begegnung mit André Gide bleibt mir denkwürdig und hocheufreulich<sup>12</sup>* », avait écrit Rathenau - il quitta Colpach seulement au début du mois d'octobre, après y avoir séjourné trois semaines.

### Deux lettres

Le plus fervent des interlocuteurs de Colpach a été sans doute Rathenau. L'attitude de Gide a été plus réservée, plus critique, son *Journal* en témoigne. « *Fruchtloses Werben um die Seele Frankreichs<sup>13</sup>* ». Tel est le titre que Hellmuth Böttcher, dans une récente biographie de Rathenau, donne à l'un de ses chapitres au centre duquel est placée la rencontre de Colpach. « *In der Colpacher Unterhaltung, écrit-il, zeigt sich die tiefe Kluft, die leider in all den vielen Gesprächen zutage trat, die jemals zwischen Franzosen und Deutschen und zumal in jenen schlimmen Tagen nach dem ersten Weltkrieg geführt wurden. Auf der einen Seite steht das heisse, leidenschaftliche, gläubige, unerfüllte*

---

11. « Je comprends parfaitement que, selon votre vision, l'industriel, l'acteur politique et économique devait vous intéresser davantage que l'homme cherchant la connaissance philosophique. Voilà pourquoi, dans votre façon de voir, l'essentiel de mon travail, le fonctionnement de l'esprit, passe à l'arrière-plan. »

12. « La rencontre avec André Gide reste pour moi mémorable et tout à fait réjouissante ».

13. « Une tentative infructueuse de séduire l'âme de la France ».

*Werben Rathenaus um den Franzosen, auf der anderen Seite die Kühle und sich selbst wehrende, zurückhaltende Skepsis des Dichters*<sup>14</sup>».

Abstraction faite du beau rôle permanent que Böttcher semble vouloir donner à l'Allemagne, il y a sans doute du vrai dans son jugement sur l'entrevue de Colpach. Mais, pour servir la vérité intégrale, il aurait dû rappeler l'attitude conciliatrice fondamentale de Gide qui, une année après l'entrevue de Colpach, proposera une reprise des relations intellectuelles avec l'Allemagne dans *La Nouvelle Revue française*, son « poste de commandement », comme écrit Jacques Chastenet dans son *Histoire de la Troisième République*, il aurait dû aussi s'arrêter à un document complémentaire, c'est-à-dire à la longue lettre que Gide a envoyée à Rathenau et qu'il a tenu à insérer dans ses *Œuvres complètes*.

Cette lettre fut écrite à Colpach le 25 juin 1921. Depuis quatre semaines Rathenau était ministre de la Reconstruction. « *Ich bin eingetreten in ein Kabinett der Erfüllung* », avait-il déclaré au Reichstag. « *Wir müssen Wege finden, uns wieder mit der Welt zusammenzubringen*<sup>15</sup> ». Le programme inclus dans ces mots coïncidait avec ce qu'il avait dit à Colpach. « Pour la première fois depuis la cessation des hostilités, lui écrivit Gide, l'horizon, grâce à vous, s'éclaircit un peu et l'on voit diminuer l'épaisseur des nuées qui s'accumulaient, et qu'on accumulait, entre nos deux pays. J'ai lu sur vous quantité d'articles : il me paraît que l'on fait erreur lorsqu'on écrit que vous n'aimez pas la France [...] et si je croyais cela, je n'aurais pas accepté de vous rencontrer, vous le pensez bien. Que vous préféreriez l'Allemagne, il n'est que naturel : mais ce qui doit vous importer en France, c'est que vous ne conceviez pas aux dépens du nôtre le relèvement de votre pays, c'est que vous considériez au contraire le relèvement des deux pays comme solidaire et parallèle ». Ce qui, par-delà cette souhaitable réconciliation, intéressait l'écrivain français, c'était le combat entre l'esprit et la matière, entre l'idée et le réel qu'allait vivre un penseur dont il connaissait les

---

14. « Dans les entretiens de Colpach se montre le profond fossé qui malheureusement apparaissait dans les nombreuses discussions jamais menées entre Français et Allemands, et surtout en cette période terrible qui suivit la Première Guerre mondiale. D'un côté la tentative de Rathenau de séduire le Français, ardente, passionnée, confiante et vaine, de l'autre la fraîcheur et le scepticisme sur la défensive et réservé du poète ».

15. « Je suis entré dans un gouvernement d'exécution. Nous devons trouver des voies capables de nous permettre de retrouver à nouveau le monde ».

idées originales : « J'ai gardé de nos conversations le souvenir le plus vif et j'entends encore votre voix en me promenant dans les allées de Colpach. J'attendais impatiemment, je puis vous le dire, le moment où vous seriez appelé au pouvoir, ayant la ferme conscience qu'à vous était réservé un rôle insigne. Vous nous donnez le rare spectacle d'un "spéculatif" aux prises avec la réalité : cette mise en œuvre, par vous-même, de vos propres idées prouvera, j'en ai l'assurance, tout à la fois la valeur de ces idées et celle de votre haut caractère ».

L'espoir que Gide mettait en lui toucha vivement Rathenau. Il était sensible à tout ce qui venait de cette France dont il savait, écrit Böttcher, que l'histoire l'avait liée à l'Allemagne « *in wichtigsten Daseinsbekenntnissen, Erkenntnissen und Befruchtungen*<sup>16</sup> ». Ponctuel comme il était, il envoya immédiatement à Colpach sa réponse, son message de bonne volonté : « *Dankbar bin ich Ihnen für die Erinnerung, die Sie an unsere Stunden in Colpach bewahren. Wenn Sie sich unserer Unterhaltungen auf den Parkwegen entsinnen, so glaube ich, dass die Beantwortung der Frage, ob ich wirklich, wie die Zeitungen es meinen, ein Feind Frankreichs sei, sich von selbst ergeben würde. Ich habe Ihnen erzählt, wieviel ich dem lateinischen und insbesondere dem französischen Kulturkreis verdanke [...]*<sup>17</sup>. Quand à sa charge politique, ajouta-t-il, il s'était décidé à l'assumer pour servir l'entente internationale : « *Niemals hätte ich den Entschluss gefasst, wenn ich nicht den Glauben teilte, dass heute mehr denn je die Welt des guten Willens und des objektiven Verständnisses bedarf, um zu gesunden. In diesem Sinne waren unsere Unterhaltungen vom letzten Jahr ein guter Anfang ; möchten sie ihre Fortsetzung finden als Symbol und Vorbedeutung der Annäherung der Geistigkeiten zweier Länder, deren Berührung gestört, aber auf die Dauer niemals behindert werden kann.* »<sup>18</sup>.

---

16. « à travers les aveux existentiels les plus importants, les reconnaissances et les fécondations ».

17. « Je vous suis reconnaissant pour le souvenir que vous gardez de nos heures passées ensemble à Colpach. Si vous vous rappelez nos entretiens dans les allées du parc, [...] je crois que la réponse à la question de savoir si je suis vraiment, comme le prétendent les journaux, un ennemi de la France, s'imposerait d'elle même. Je vous ai raconté combien je dois au monde culturel latin et en particulier français ».

18. « Je n'aurais jamais pris cette décision si je n'avais pas partagé la conviction que le monde aujourd'hui, plus qu'à toute autre époque, a besoin de bonne volonté et d'intelligence objective pour guérir. C'est dans ce sens

### Le 24 juin 1922

Rathenau était membre du parti démocratique qui souhaitait des réformes sociales et la coopération internationale. L'européanisme, certes, n'empêchait pas ce groupe de gauche de veiller aux intérêts allemands. Quand au mois d'octobre 1921, la Société des Nations attribua la Haute-Silésie à la Pologne, il protesta en obligeant ses ministres, parmi eux Rathenau, à démissionner. Celui-ci restait cependant l'homme de confiance de la *Reichsregierung* dans le domaine si épineux des réparations. Les Alliés avaient fixé à trois milliards de marks-or la somme à verser annuellement par l'Allemagne. Des pourparlers eurent lieu à Londres et à Cannes. Rathenau restait fidèle au principe de l'*Erfüllungspolitik*, mais il fit valoir qu'en cas de paiement des trois milliards l'économie de son pays courrait en 1922 des dangers mortels, non sans préjudice pour le reste de l'Europe. L'argument produisit son effet, surtout auprès des Anglais : à Cannes il fut décidé, au mois de janvier 1922, que l'Allemagne ne paierait qu'une partie de sa dette pendant l'année en cours. Huit jours avant cette réunion, Rathenau avait revu Gide à Paris. Celui-ci, inséré dans une France qui attendait impatiemment d'être dédommagée, était venu à l'entrevue sans grand enthousiasme. «... un pneumatique de Rathenau, écrit-il dans son *Journal*, exprimant son désir de ne point quitter Paris sans m'avoir revu, m'a fait accourir au *Crillon*, où il restait encore un jour. Je ne voulais non plus prendre les devants que laisser son appel sans réponse. Il m'a reçu dans son salon particulier, et une heure durant, nous avons causé d'une manière assez grave. J'ai bien du mal à n'être pas gêné par ses manières trop cordiales de s'emparer de votre personne, sa main n'a presque pas quitté mon bras durant toute la conversation, dont " l'Europe entière court à l'abîme" était le refrain ».

---

que nos conversations de l'année dernière étaient un bon début ; qu'elles trouvent leur suite comme symbole et présage du rapprochement des esprits de deux pays dont le contact est troublé mais qui, dans la durée, ne pourra jamais être entravé ».

Quelques semaines plus tard, Rathenau devint ministre des Affaires étrangères. Quatre jours avant cette promotion, il avait écrit une lettre à Émile Mayrisch, regrettant de ne pouvoir le rejoindre à Cologne, comme notre compatriote le lui avait proposé. « *Auch ich, dit-il, habe lebhaft den Wunsch, Sie wiederzusehen und mich mit Ihnen auszusprechen*<sup>19</sup> ». Au mois d'avril eut lieu la grande Conférence de Gênes, qui devait assurer, par la coopération de tous, la reconstruction économique de notre continent et qui réunissait les délégués de trente-quatre pays. « *Eine Veranstaltung, écrit Harry Kessler, wie sie die Welt seit dem Berliner Kongress nicht gesehen hatte [...] ein ökumenisches Konzil, dem im Mittelalter von der Kirche zur Rettung der Christenheit zusammenberufenen vergleichbar* »<sup>20</sup>. Émile Mayrisch, qui assistait à la conférence en sa qualité de membre-expert de la délégation luxembourgeoise, y revit Rathenau se mouvant à l'avant-plan avec Lloyd George, Barthou et Tchitcherine, l'aristocrate russe converti au communisme. Les dissensions, y compris celles qui existaient entre la France et l'Angleterre, empêchèrent la conférence d'atteindre son but. Le jour de Pâques, une nouvelle inattendue éclata : l'Allemagne et la Russie, qui s'étaient rapprochées pendant les négociations, avaient conclu un traité de bon voisinage à Rapallo. L'événement jeta le désarroi dans les délégations de Gênes. En Allemagne, l'extrême droite en voulait depuis longtemps à « *l'intrus juif* » qui avait répandu la « *honteuse* » idée de l'*Erfüllungspolitik* et, après Rapallo, elle l'accusait d'avoir ouvert les frontières au bolchevisme. Le 24 juin 1922, Walther Rathenau fut assassiné à Berlin, quelques minutes après avoir quitté sa maison du Grunewald. La République de Weimar avait perdu le plus éminent de ses hommes politiques. L'émotion fut grande dans la demeure des Mayrisch. Gide ne parle pas de l'assassinat dans son *Journal*. Mais quand six ans plus tard, après l'accident mortel d'Émile Mayrisch, il fut de nouveau au Luxembourg, il inscrivit dans le livre des hôtes de Colpach : « *C'est ici que je rencontraï Rathenau en 1920 et eus avec lui durant trois jours d'inoubliables conversations. Disparu lui aussi* ».

---

19. « Moi aussi, j'ai le vif souhait de vous revoir et de nous expliquer ».

20. « [...] une manifestation telle que le monde ne l'avait plus vue depuis le Congrès de Berlin, un concile œcuménique comparable à ceux réunis au Moyen Âge par l'Église pour sauver la chrétienté ».



Claude FOU CART

## ANDRÉ GIDE ET LE « DOCTEUR RATHENAU »<sup>1</sup>

*Le regretté Claude Foucart (1936-2011), fidèle adhérent de l'AAAG de 1976 à 2011, a consacré une bonne partie de ses recherches aux relations que Gide a entretenues avec L'Allemagne. De ses nombreux articles, il a tiré deux remarquables synthèses : André Gide et l'Allemagne. À la recherche de la complémentarité (1889-1932), Bonn : Romanistischer Verlag, 1997, et Le temps de la « gadouille » ou le dernier rendez-vous de Gide avec l'Allemagne 1933-1951, Bonn, Peter Lang, Éditions scientifiques européennes. L'article que nous reproduisons a paru dans la revue Galerie, revue culturelle et pédagogique du Centre culturel de Differdange (Grand-Duché de Luxembourg), n° 3, 2004. Nous devons à son directeur de l'époque, notre Ami Cornel Meder, ainsi qu'aux ayants droit de Claude Foucart, l'autorisation de le reproduire. Qu'ils en soient sincèrement remerciés. Cet article a le mérite de replacer la rencontre entre André Gide et Walther Rathenau dans un contexte plus large, notamment l'environnement historique que Gide ne pouvait ignorer, ne serait-ce que par la lecture des journaux de l'époque, Le Temps par exemple, par les discussions qui préoccupaient ses amis de La Nouvelle Revue française, ou par ses relations avec Félix Bertaux, critique français établi en Allemagne, ou encore avec certains intellectuels allemands comme Ernst Robert Curtius ou le Comte Harry Kessler qui sera plus tard le biographe de Rathenau. Gide, dans sa correspondance avec ce dernier, confirme qu'il s'estimait l'un des défenseurs des idées de Rathenau .*

Dans son introduction à la Correspondance échangée entre Gide et Aline Mayrisch, Pierre Masson souligne avec raison que la rencontre d'André Gide avec Walther Rathenau, les 22 et 23 septembre 1920, fut

---

1. Les extraits d'ouvrage en langue allemande sont traduits par Claude Foucart lui-même.



loin d'être un succès<sup>2</sup>. Les causes des difficultés apparentes sont multiples. Elles tiennent non seulement à l'attitude adoptée par André Gide, mais aussi à la complexité du personnage même de Walther Rathenau, sans parler encore ici des problèmes posés tout naturellement par les relations franco-allemandes. La question posée est donc loin d'être simple, même si Walther Rathenau, après 1918, profitait de toutes les possibilités qui lui étaient offertes d'entrer en contact avec des correspondants français<sup>3</sup>. Mais elle prend toute son importance dans la mesure où elle ne s'inscrit pas seulement dans l'histoire d'une rencontre touchant à la fois au politique et à l'intérêt que deux hommes peuvent porter aux qualités de l'un et de l'autre. Il s'agit de comprendre la place qu'a la relation de ces deux personnalités dans l'histoire des rapports franco-allemands et aussi de mieux centrer ce qui les sépare dans le domaine, plus difficile à esquisser, des contacts personnels.

Notons tout d'abord que Walther Rathenau est, durant la période de l'après-guerre, un important personnage de la société allemande. En 1899, il entre au conseil d'administration de l'AEG et commence une brillante carrière dans l'industrie. Après la mort de son père, Emil Rathenau (1838-1915), il devient Président de l'AEG. En 1915, il prend la direction, au ministère de la guerre, du département des matières premières (Kriegsrohstoffabteilung). À la fin de la guerre, il se spécialise dans la question des réparations avant d'occuper, de mai à novembre 1921, le poste de ministre de la reconstruction dans le gouvernement de Joseph Wirth<sup>4</sup>. En 1922, il devint ministre des Affaires étrangères.

En tant que Président de l'AEG, Walther Rathenau entretint des contacts avec Émile Mayrisch, Directeur général des « Vereinigten Hüttenwerke Burbach-Eich-Düdelingen »<sup>5</sup>. Et les efforts entrepris pour favoriser la création de rapports industriels plus étroits, notamment entre les représentants de l'industrie sidérurgique, étaient au centre de nombreuses négociations dans lesquelles Walther Rathenau joua un rôle

---

2. *André Gide-Aline Mayrisch, 1903-1946*, éd. Cornel Meder et Pierre Masson, Gallimard, 2003, p. 12.

3. Informations fournies en 1985 par le Professeur Ernst Schulin.

4. Bernd-Ulrich Hergemöller, *Mann für Mann. Ein biografisches Lexikon*. Francfort / M. : Suhrkamp Verlag, 2001, p.570-3.

5. Voir notamment l'étude de Jacques Bariéty, *Bulletin de la Société d'Histoire moderne*, 1969, n°2, p. 7-8, « Sidérurgie, littérature, politique et journalisme : une famille luxembourgeoise, les Mayrisch, entre la France et l'Allemagne après la Première Guerre mondiale ».

important. Car, n'oublions pas que l'AEG avait des participations au Felten & Guillaume Carlswerk AG, ce qui rapprocha les deux hommes<sup>6</sup>. Certes, la conférence de Spa en juillet 1920 n'aboutit pas à une entente entre les Alliés et l'Allemagne : « le *représentant principal des entrepreneurs allemands* »<sup>7</sup>, Hugo Stinnes, se refusa à accepter la demande du premier ministre français Alexandre Millerand en ce qui concernait les livraisons de charbon à la France dans le cadre des réparations et il s'opposa ainsi à Walther Rathenau qui, pour sa part, préconisait la « *négociation* »<sup>8</sup> et réussit en fin de compte à imposer son point de vue. Le 16 juillet fut signé un protocole suivant lequel « *l'Allemagne s'engageait à partir du 1er août à livrer, pendant six mois, deux millions de tonnes de charbon* »<sup>9</sup>. Certes, Walther Rathenau se faisait ainsi un ennemi de Hugo Stinnes qui, selon Kessler<sup>10</sup>, n'hésita pas à parler au sujet de Rathenau d'une « *âme de race étrangère* » (*fremdrassiger Seele*). Mais l'idée suivant laquelle « *gagner des possibilités de négociation, c'est tout gagner* »<sup>11</sup> avait triomphé. Et Walther Rathenau ne faisait que suivre l'idée qu'il avait développée en 1918 dans ses réflexions sur « *les problèmes de l'économie en temps de paix* »<sup>12</sup> et suivant laquelle « *l'économie ne restera pas plus longtemps une affaire privée. Elle deviendra la res publica, l'affaire de tous* ». Face aux injures d'un Hugo Stinnes, Walther Rathenau tire les conséquences de la défaite et propose une alternative qui repose sur la prise de conscience d'une nouvelle organisation de la vie économique qui doit, en même temps, mettre en valeur des réalités nouvelles. Vers la fin de la guerre, Walther Rathenau résume la situation : « *La guerre mondiale, la révolution mondiale a fait sauter ses chaînes. Et maintenant que sombre ce qui veut sombrer : la culture bourgeoise, l'art bourgeois et la technique [...]* »<sup>13</sup>. Face à une telle force de conviction, les interlocuteurs

---

6. Ernst Schulin, *Kommentar der Gespräche mit Rathenau*, Munich : Deutscher Taschenbuchverlag, 1980, p. 281.

7. Harry Graf Kessler, *Walther Rathenau. Sein Leben und sein Werk*, Francfort / M. : Fischer Taschenbuchverlag, 1988, p. 261-2.

8. *Ibid.*, p. 264.

9. *Ibid.*, p. 265.

10. *Ibid.*, p. 266.

11. *Ibid.*, p. 265.

12. Walther Rathenau, « Probleme der Friedenswirtschaft », *Die neue Wirtschaft*, Berlin : Fischer Verlag, 1917, p. 71.

13. Walther Rathenau, *Nachgelassene Schriften*, Berlin : Fischer Verlag, t. 2, p.

de Rathenau devaient être fascinés par l'énergie de cet homme que l'historien Golo Mann présente comme un « *Selmademan* »<sup>14</sup>. Mais c'est durant cette période difficile que, comme le décrit Kessler<sup>15</sup>, Rathenau réfléchit sur l'avenir de l'Europe et développe sa conception d'un nouvel état capable de mettre fin aux conflits qui ont divisé l'Europe, un état qui ferait partie d'une nouvelle « *division du monde en communautés de droit, d'économie, d'administration, de culture et de religion* »<sup>16</sup>. Le solitaire qu'est Rathenau décrit par ailleurs ce que Kessler appelle son état d'esprit en cette fin de l'année 1919. Dans une lettre à son amie datée du 30 octobre 1920, il avoue tout simplement qu'à l'âge de 53 ans « *le sommet de la vie est dépassé et pourtant le calme que j'attendais n'est pas venu* »<sup>17</sup>. Toujours est-il que cette année 1920 est politiquement chargée et, pour Walther Rathenau, marquée par la volonté de faire reposer la politique étrangère allemande sur deux principes : « *Entente à l'Ouest, reprise des relations à l'Est* »<sup>18</sup>, principes qui caractérisaient la fameuse *Erfüllungspolitik* qui fut d'ailleurs menée, par la suite, par Gustav Stresemann.

Mais Walther Rathenau, qui déclara un jour à Kessler que « *les grandes idées sont à trouver dans la rue : il est facile de les saisir mais difficile de les mettre en pratique* »<sup>19</sup>, a derrière lui déjà toute une suite d'ouvrages dans lesquels il s'efforce d'offrir une vision nouvelle de l'évolution de la société industrielle de son temps. Durant la guerre, il compose son ouvrage *Des choses à venir (Von kommenden Dingen)* qui met en évidence la nécessité de s'assurer « *la domination sur l'ensemble des activités terrestres dans le domaine matériel* »<sup>20</sup>. Au centre de cette réflexion se trouve une question qui s'imposera dans toute la première partie du vingtième siècle : le *principe de la mécanisation* qui réside dans le *développement de la production*. Comme le remarqua Edmond Vermeil<sup>21</sup>, l'être humain est devenu un « *Zweckmensch* », un individu

177.

14. Golo Mann, « Walther Rathenau », *Die Welt*, 2 février 1963, p. 17.15. Harry Graf Kessler, *op. cit.*, p. 270.16. *Ibid.*, p. 269. Lettre adressée à Kessler le 30 décembre 1919.17. *Ibid.*, p. 269-70.18. *Ibid.*, p. 267.19. *Ibid.*, p. 91.20. Walther Rathenau, *Von kommenden Dingen, Gesammelte Schriften*, Berlin : S. Fischer, 1929, t. 3, p. 68.21. Edmond Vermeil, *Doctrinaires de la Révolution allemande*, Paris : Sorlin,

dont la raison de vivre réside dans des forces extérieures à sa propre existence. Nul, aux yeux de Rathenau, n'existe plus que dans l'ensemble de son groupe de travail. La mécanisation régit alors « *un ordre matériel des choses* » et Rathenau d'en tirer la conclusion que « *le monde est devenu commerçant [...] et chacun porte la marque et la coloration de l'époque* »<sup>22</sup>. Et Rathenau de résumer le but de cette mécanisation : « [...] *concentrer à l'avenir des besoins et orienter vers des buts ordonnés et unifiés l'activité humaine* ». Ainsi « *toute responsabilité personnelle est enlevée à l'homme* » et « *l'ordre mécanique fait de lui un ouvrier spécialisé* »<sup>23</sup>. De plus, Rathenau ne manquera pas de souligner l'importance de ses réflexions dans une lettre au secrétaire d'État aux colonies, le docteur Solf. À ses yeux, « *la motivation fondamentale* » de la mécanisation, il l'a « *reconnu et révélé dans le phénomène de concentration de la population* »<sup>24</sup>.

Mais Rathenau insistera aussi, en 1930, à plusieurs reprises, sur les dangers de cette mécanisation qui est « *simplement une conséquence de la surpopulation comme un élément du progrès de l'humanité vis-à-vis de la nature* »<sup>25</sup>. Cependant il ne faut pas ignorer le fait que « *l'humanité se prépare des souffrances et aspire à sa libération* »<sup>26</sup>. L'originalité des idées développées par Rathenau est tout entière dans le fait qu'il considère que la mécanisation est devenue un mode de vie qui va empreindre la société industrielle dans ses moindres réalités : « *la mécanisation s'est emparée de toutes les forces humaines de la pensée et de l'activité de l'homme* »<sup>27</sup>. Pourtant Rathenau voit dans cette mécanisation la possibilité de recourir à une restructuration d'ensemble de l'économie et d'imposer par la contrainte aux industriels des impératifs nationaux. En 1918, il critiquera d'ailleurs le fait que la vie économique

---

1939, p. 46.

22. Walther Rathenau, *Von kommenden Dingen, Gesammelte Schriften*, t. 3, p. 38.

23. *Ibid.*, p. 37 et 41.

24. Helmuth Böttcher, *Walther Rathenau*, Bonn : Athenaeum Verlag, 1958, p. 141.

25. Walther Rathenau, *Kritik der dreifachen Revolution, Gesammelte Schriften*, t. 4, p. 430.

26. Walther Rathenau, *Kritik der Zeit, Gesammelte Schriften*, t. 1, p. 147.

27. Walther Rathenau, *Von kommenden Dingen, Gesammelte Schriften*, t. 3, p. 362.

allemande soit « *aux mains du capitalisme* » et « *d'une poignée d'hommes* » qui « *disposent de la puissance en capital du pays* »<sup>28</sup>.

Et il ne faut point oublier le second volet de cette démonstration qui n'est pas seulement économique, mais aussi sociale. En effet, on doit, selon Rathenau, réaliser ce qu'il appelle « *une rénovation de la nation* » et celle-ci doit être « *une rénovation spirituelle* »<sup>29</sup>. Ce n'est pas par hasard que Gide tiendra à affirmer, dans la lettre adressée à Walther Rathenau le 25 janvier 1921, qu'il admire « *la grandeur de votre rôle : celle d'un "spéculatif" qui est aux prises avec la réalité* »<sup>30</sup>. En effet, la curiosité d'André Gide est attirée par une pensée qui ne s'attache pas seulement à l'économie, mais qui tient compte des transformations politiques et sociales qui résultent de la Grande Guerre. La lecture du livre de Gaston Raphaël sur *Walther Rathenau, ses idées, ses projets : l'organisation économique*, qui paraît en 1919 chez Payot, va l'amener à mieux comprendre ce qui pousse Walther Rathenau à réfléchir sur l'évolution du monde. Gaston Raphaël remarque avec raison qu'« *en lui-même le commerce ne l'attirait pas* »<sup>31</sup>. Ce qui le pousse à réagir face à l'évolution de l'Europe, c'est essentiellement le fait que « *la guerre réduit à quelques années le temps nécessaire à la maturation (économique)* »<sup>32</sup>. Car il faut savoir rapidement tirer de notre planète des possibilités de subsistance et d'existence capables de nourrir une population sans cesse croissante. Et, dans ce cas de figure, l'État devient un pouvoir compensateur face aux intérêts privés. Il est « *l'éducateur suprême de la nation* »<sup>33</sup> et les monopoles ne devront plus trouver place dans l'organisation économique dans l'avenir, ce sur quoi Rathenau avait d'ailleurs déjà insisté dès 1901 dans sa *Physiologie du commerce*. Mais il faudra concevoir, selon Rathenau, une nouvelle société dans laquelle « *les barrières seront levées : la génération d'aujourd'hui est la première*

28. Walther Rathenau, « Drei Wahlflugblätter », 23 décembre 1918, *Nachgelassene Schriften*, op.cit., t. 1, p. 81.

29. Walther Rathenau, *Aufruf zu einer Bildung einer Partei der deutschen Freiheit*, *Nachgelassene Schriften*, t. 1, p. 77.

30. Voir Claude Foucart *André Gide et l'Allemagne. À la recherche de la complémentarité 1889-1932*, Bonn, Romanistischer Verlag, 1997, p. 172.

31. Gaston Raphaël, *Walther Rathenau, ses idées, ses projets d'organisation économique*, Paris : Payot, 1919, p. 24.

32. *Ibid.*, p. 156.

33. *Ibid.*, p. 268.

qui grandit dans un univers où toutes les liaisons sont mécanisées »<sup>34</sup>, où les individus seront capables de mettre leur savoir au service de la communauté nationale. Ainsi « le but de la démocratie solidaire est la dictature du peuple sur lui-même »<sup>35</sup>. Certes, André Gide aura quelques difficultés à admettre l'ensemble de cette vision d'avenir qu'il présentera comme une forme de « Tolstoïsme », théorie dans laquelle « deux éléments sont sans lien : le mystique et l'automate, l'organisateur ». C'est ainsi qu'il résumera ses impressions après avoir entendu Rathenau en septembre 1920 à Colpach<sup>36</sup>. Le « Tolstoïsme » n'est-il en fait qu'« une sagesse », celle d'un artiste chez qui tarit le jaillissement créateur, qui « se fait de sa fatigue une sagesse et appelle cela : avoir trouvé la vérité »<sup>37</sup> ? Rathenau fait ainsi partie de ces grands hommes qui veulent « devenir le plus humain possible, — disons mieux, ajoute Gide : DEVENIR BANAL »<sup>38</sup>. Il ajoutait même : « Maeterlinck ne parle pas autrement ! »

Gide aura d'abord l'occasion de s'informer sur Rathenau en lisant l'ouvrage de Gaston Raphaël. Mais n'oublions pas que c'est Franz Blei qui conseilla le 26 juin 1908 à André Gide de commander le livre de Walther Rathenau *Reflexionen* paru la même année<sup>39</sup>. Toujours est-il que, le 20 février 1920, André Gide signale à Félix Bertaux qu'il a lu « avec le plus vif intérêt le livre de Gaston Raphaël sur Rathenau »<sup>40</sup>. Félix Bertaux lui répond le 2 mai. Il lui indique qu'il n'a pas encore lu le livre de Gaston Raphaël, mais qu'il est en train de lire « les œuvres de Rathenau avec le sentiment qu'on aurait à la lecture d'un extraordinaire roman ». Il ajoute : « L'aventure de la pensée, ajoutée au calcul, vous

---

34. Walther Rathenau, « *Unser Nachwuchs* », *Nachgelassene Schriften*, op. cit., t. 2, p. 349.

35. Walther Rathenau, *Die neue Gesellschaft*, Berlin ; Fischer Verlag, 1917, p. 447.

36. Maria Van Rysselberghe, *Les Cahiers de la Petite Dame*, Paris : Gallimard, t. 1, 1973, p. 24.

37. André Gide, « De Profundis » d'Oscar Wilde, *Essais critiques*, éd. Pierre Masson : Paris, Gallimard, 1999, p. 143.

38. André Gide, « De l'influence en littérature », *Essais critiques*, p. 410.

39. Franz Blei—André Gide, *Briefwechsel 1904-1933*, éd. Raimund Theis, Mayence : Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1997, op. 135.

40. André Gide, *Correspondance avec Félix Bertaux 1911-1948*, éd. Claude Foucart, Lyon : Centre d'Études gidiennes, 1995, p. 20.

donne le vertige, et que nous aurions à la suivre »<sup>41</sup>. Félix Bertaux écrira deux articles sur l'œuvre de Rathenau. Le premier est consacré à l'auteur lui-même, en avril 1920, et ensuite à *L'Utopie de Rathenau*, en mai de la même année, tous les deux dans *La Nouvelle Revue française*. Gide le félicite le 2 mai et ajoute : « Excellent. Excellent. Et tout ce que vous y dites est d'une telle importance ! d'une telle urgence ... »<sup>42</sup>.

Et Michel Arnauld, c'est-à-dire Marcel Drouin, a, pour sa part, déjà écrit un compte rendu du livre de Raphaël. De toute évidence le but recherché est celui qui va pousser Gide à rencontrer Rathenau dans une situation qui semble être d'urgence pour reprendre l'expression employée dans la lettre adressée à Félix Bertaux. Il s'agit tout d'abord, déclare Michel Arnauld, de « nous éclairer l'Allemagne » et aussi de « guider nos prévisions sur son avenir prochain »<sup>43</sup>. Le problème essentiel est bien d'oublier le mal qu'a fait à la France celui qui organisa le *Département de matières premières* et permit ainsi de prolonger la guerre et de faire un choix essentiel, celui de tirer un enseignement du passé et réfléchir sur le nouvel ordre de production. Le texte, dans cette longue introduction historique, est prudent et il est le reflet de ce que Gide pense à la même époque. Le 22 septembre, il attend l'arrivée à Colpach de Rathenau et il déclare à la Petite Dame : « il m'est bien difficile de ne pas toujours trouver désirable ce qui est fatal »<sup>44</sup>. Le climat dans lequel se prépare ce rapprochement franco-allemand ne peut être modifié. Mais il place les hommes politiques dans une situation qui est loin d'être confortable. Les opposants à cette politique auront beau jeu de rappeler, comme Léon Daudet devant l'Assemblée Nationale en 1921, que « c'est ainsi qu'en octobre 1918 le projet de mobilisation totale de la nation allemande était le projet de M. Walther Rathenau, le fils du grand

---

41. *Ibid.*, p. 20.

42. *Ibid.*, p. 21. Ce jugement est confirmé dans la lettre qu'André Gide envoie le 5 mai 1920 à Jacques Rivière : « Sais-tu que je trouve l'article de Bertaux sur Rathenau excellent [...], car les matières dont il traite sont de la plus haute et urgente importance », André Gide—Jacques Rivière, *Correspondance 1909-1925*, éd. Pierre de Gaulmyn et Alain Rivière, Paris : Gallimard, 1998, p. 593.

43. Michel Arnauld, « Walther Rathenau par Gaston Raphaël », *La N.R.F.*, janvier 1920, p. 120. Daniel Durosay, « Paris-Berlin via Luxembourg. Les Mayrisch », BAAG, janvier 1986, p. 44-5, résumant l'analyse de Michel Arnauld, parlera du « rôle dévolu à l'individu dans un système à tendance collectiviste » et du « saint-simonisme rajeuni » chez Rathenau.

44. Marie Van Rysselberghe, *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. 1, *op. cit.*, p. 48.

*directeur de l'Allgemeine* »<sup>45</sup>. C'est Léon Daudet qui accuse, en 1933, Briand d'avoir livré la France à l'Allemagne et de préciser : « *Il a d'abord marché pour Rathenau, puis pour Wirth, puis pour Stresemann, parce qu'il lui était devenu impossible de faire autrement... Faust de l'égout, il avait conclu un pacte avec le diable* »<sup>46</sup>. Le ton ici adopté laisse pressentir les difficultés rencontrées par les politiques en 1920, bien que, curieusement, Rathenau soit considéré en 1921, même par Léon Daudet dans sa déclaration devant l'Assemblée Nationale en 1921 comme « *un homme excessivement intelligent* », mais aussi « *un homme excessivement changeant, sa faculté de changement étant à la hauteur de sa géniale intelligence* »<sup>47</sup>.

C'est dans cette situation complexe que se prépare la rencontre entre Gide et Rathenau. De la part d'André Gide, la volonté de réaliser cette rencontre est grande. En effet, « *après la lecture du livre de M. Raphaël, j'eus, dit-il, le désir de causer avec Rathenau* ». À ses yeux, cela est d'autant plus facile que « *Rathenau n'occupait plus aucune fonction gouvernementale et s'était pour un temps retiré de la politique* ». André Gide avait, déjà dans les années qui précèdent, pris une part active au débat sur la réorganisation industrielle de cette partie de l'Europe. En avril 1919, il avait fait son premier séjour à Dudelange et, comme le souligne très justement Daniel Durosay<sup>48</sup>, « *une nouvelle union douanière devait être recherchée, que Mayrisch, pour des raisons de débouchés, souhaitait voir s'établir avec la France plutôt qu'avec la Belgique* »<sup>49</sup>. Nous sommes alors dans la première phase d' « *information et d'attente d'une Allemagne nouvelle, où Gide occupe le premier rôle* ». La deuxième phase est alors celle que Daniel Durosay résume en parlant, justement à propos de Gide, de cette rencontre avec Rathenau fin 1920, qui constitue à ses yeux « *le couronnement manqué* »<sup>50</sup>. Pour exact qu'il soit, ce raccourci des faits est loin d'être clairement expliqué et la question qui demeure est bien de savoir comment justifier cette réaction

45. Léon Daudet, *Le Drame franco-allemand*, Paris : Albin Michel, 1940, p. 188.

46. Léon Daudet, *Député de Paris*, Paris : Grasset, 1933, p. 300.

47. Léon Daudet, *Le Drame franco-allemand*, p. 188. Notons que Gide sera rempli d'indignation à propos de l'article de Léon Daudet dans *L'Action française*, à la mort de Rathenau : *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. 1, p. 134.

48. Daniel Durosay, « Paris-Berlin via Luxembourg. Les Mayrisch », BAAG, janvier 1986, p. 34.

49. *Ibid.*, p. 41.

50. *Ibid.*, p. 41.



subite qui ne va pas provoquer une rupture définitive des relations entre les deux hommes, mais qui introduit un froid dans ces rapports franco-allemands qui est loin de se justifier d'une manière claire. Daniel Durosay, parlant du geste politique de Gide à l'époque des tentatives diplomatiques de l'écrivain en faveur du Luxembourg (1919) affirme que « *les motivations* » se trouvent dans « *l'état psychique de l'écrivain à cette époque* », dans « *une certaine intensité critique de la conscience de soi* », notamment après l'épisode des « *lettres brûlées de Madeleine depuis 1918* »<sup>51</sup>. Une hyper-sensibilité de l'écrivain à cette époque ne peut être niée. Mais, si la rencontre de Colpach met ce que Daniel Durosay appelle « *un point d'orgue à ce qui fut à La N.R.F. une année Rathenau* »<sup>52</sup>, il est bien nécessaire de faire une analyse précise de ce que fut cette rencontre et de ce qui en est dit par André Gide, chose quelque peu complexe dans la mesure où, comme le remarque la Petite Dame<sup>53</sup>, l'écrivain reviendra à plusieurs reprises et à des époques différentes sur cette rencontre.

La première réaction est simple et elle se retrouve décrite à plusieurs reprises de la même manière. Dans son *Journal*, Gide note, « *à un an de distance* », que son intention première avait été de converser « *gravement* » et surtout de ne pas « *cesser de sentir*, dit-il, *entre nous l'effroyable abîme que venait de creuser la guerre* »<sup>54</sup>. Il n'est donc point question d'un rapprochement mais bien de la rencontre d'un Allemand au sens que Gide donne alors à ce terme : il est à la fois l'ennemi vis-à-vis duquel on garde une évidente distance et aussi une personne qui ne peut être « *communément et simplement humaine* ». Car c'est une « *âme* » et un « *automate* », un « *Parsifal* » au « *pas de l'oie* »<sup>55</sup>, Rathenau incarnant le « *Parsifal* », l'homme capable de s'élever par la pensée dans des sphères supérieures. On peut s'étonner de cette vision des choses. Mais il est clair que Gide ne veut retenir de cet entretien que ce dernier aspect de l'homme ! Ainsi il est parfaitement prêt à écouter le penseur et, en quelque sorte, son attention se fixe sur des questions complexes, par

---

51. Daniel Durosay, « *Diplomatie gidienne au service du Luxembourg en 1919 et les Mayrisch* », BAAG, avril 1985, p. 235-252..

52. Daniel Durosay, « *Paris-Berlin via Luxembourg. Les Mayrisch* », article cité, p. 44.

53. Maria Van Rysselberghe, *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. 2, 1974, p. 62.

54. André Gide, *Journal 1887-1925*, éd. Éric Marty, Paris : Gallimard, p. 1153.

55. *Ibid.*, p. 1153.

exemple celle de la suppression de la justice dont il reparle le 29 juin 1922 à la Petite Dame qui ajoute qu'« *on sent qu'il incline dans ce sens* »<sup>56</sup>. Rathenau avait soulevé cette question dans *Die Neue Gesellschaft* et cela en tenant compte de sa propre vision de la nouvelle société : « *Le but de la démocratie solidaire est la dictature du peuple sur lui-même* »<sup>57</sup>. Mais la question qui doit, au plus haut point, intéresser André Gide est bien celle de la situation de l'Allemagne après la guerre. Et Gide ne manque pas d'ailleurs de rappeler que Rathenau s'attacha à lui exposer « *longuement l'état financier* » de l'Allemagne et d'insister sur le fait que « *la richesse du pays n'était point monétaire, mais tout dans sa force de production et dans la valeur ouvrière de son peuple* »<sup>58</sup>, deux idées sur lesquelles repose d'ailleurs toute l'argumentation économique de Rathenau. Gaston Raphaël soulignait que, suivant Rathenau, « *la production excite le besoin : c'est-à-dire qu'elle est devenue sa propre fin* »<sup>59</sup>. Et Walther Rathenau ne manquait pas non plus de rappeler que « *la plus grande injustice de la société actuelle est qu'elle laisse chaque année se perdre des milliers d'intelligences et d'initiatives* »<sup>60</sup>. De toute évidence, André Gide est évidemment très attentif à toutes les remarques qui lui permettent de mieux juger de l'état de l'économie allemande. Le 17 août 1940, il citera même, nous dit la Petite Dame<sup>61</sup>, « *ce mot que Rathenau lui disait en 1920 : L'Allemagne ne se relèvera que lorsque le mark sera tombé à zéro, quand elle aura compris que sa force n'est pas dans l'argent, mais dans le travail* ».

Mais il retient aussi certaines autres remarques de Rathenau, notamment celle où ce dernier déclare que l'Amérique « *n'a point d'âme* » et n'a point mérité d'en avoir parce ce qu'elle n'a pas jusqu'à présent consenti « *à plonger dans l'abîme de la souffrance et du péché* »<sup>62</sup>. Cette idée mérite d'être soulignée, ce que fait Gide qui devait ressentir l'importance de ce discours. Car elle nous permet de mieux comprendre ce qui, pour Rathenau, est vraiment au cœur de toute sa réflexion sur l'attitude des peuples face à la Grande Guerre. Ce qui a pu

---

56. Maria Van Rysselberghe, *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. 1, p. 143.

57. Walther Rathenau, *Die Neue Gesellschaft*, *op. cit.*, p. 447.

58. André Gide, *Journal 1887-1925*, p. 1153.

59. Gaston Raphaël, *op. cit.*, p. 69.

60. Walther Rathenau, « Vom wirtschaftlichen Gleichgewicht », *Gesammelte Schriften*, t. 4, p. 293.

61. Maria Van Rysselberghe, *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. 3, 1975, p. 184.

62. André Gide, *Journal 1887-1925*, p. 1153.

apparaître à Gide comme une remarque originale sur le peuple américain est en réalité beaucoup plus complexe qu'il n'apparaît à première lecture. Retenons une chose : Rathenau éprouve une admiration certaine pour les Anglais et les Américains. Face à l'évolution du monde et de l'économie après la Grande Guerre et à la révolution russe qu'il considère comme « *une merveilleuse pièce de théâtre* »<sup>63</sup>, il est certain que les Allemands ne disposent pas des hommes « *pour construire un système aussi complexe* » et que « *peut-être les Anglais et le Américains* » disposeraient de « *personnes ayant suffisamment d'envergure* »<sup>64</sup> afin de réaliser ce grand projet économique. Et tombe une phrase terrible : « *Nous les Allemands ne pourrions seulement organiser à la Feldwebel !* »<sup>65</sup>

Mais alors pourquoi exprimer un mépris aussi évident vis-à-vis de ses visiteurs anglo-saxons ? La réponse se trouve dans la conversation que Rathenau a avec Harry Kessler le 20 février 1919. Recevant à cette époque nombre d'Anglais et d'Américains, il avoue brusquement qu'il observe dans l'attitude de ces derniers une certaine pitié à son égard. Il appartient à un peuple qu'ils considéraient avec « *un mélange d'horreur et de mépris qui n'avait encore jamais existé dans l'Histoire du monde* »<sup>66</sup> et il ajoute qu'il connaît en tant que Juif « *ces regards et ces attitudes d'une politesse méprisante* ». Mais « *il lui est particulièrement dur, après avoir supporté cela toute sa vie en tant que Juif, d'en souffrir pour la deuxième fois en tant qu'Allemand* ». Il termine cette confidence en ajoutant qu'« *on ne devrait pas utiliser son peuple comme tremplin pour s'élever au-dessus de lui* ».

La conversation avec André Gide n'est en fait compréhensible que si l'on tient compte de cette confidence. En effet, André Gide, enfermé dans une attitude plus proche des préoccupations françaises et encore sous l'emprise des ressentiments causés par la guerre, se trouve à son tour dans une situation pour le moins inconfortable. En effet, il ne peut se retenir de marquer son étonnement dans la mesure où les théories développées par Rathenau lui « *paraissaient si contraires à l'esprit de la race juive* »<sup>67</sup>.

---

63. Harry Graf Kessler, *Tagebücher 1918-1937*, Francfort / M. : Insel Verlag, 1979, p. 131.

64. *Ibid.*

65. *Ibid.*

66. *Ibid.*

67. André Gide, *Journal 1887-1925*, p. 1154. Notons que Michel Arnauld dans son article sur Walther Rathenau, p.121, parle du « *Juif que les hobereaux ont mis à l'écart* ».

La réponse de Rathenau est complexe et André Gide, qui connaît peu le personnage, a quelques difficultés à l'interpréter. Il se contentera d'essayer de résumer les propos de Rathenau qui reprend en partie ce qu'il a dit sur le « *Feldwebel* » allemand en affirmant qu'il y a des peuples qui ne parviennent pas à « *produire un individu en qui ces qualités se trouvent très particulièrement concentrées* ». Et Gide de déclarer que Rathenau « *voulait, dit-il, me donner à entendre que certaines qualités n'étaient pas moins spécifiquement juives, pour ne se trouver point éparses dans tous les représentants de sa race ; et que ces qualités précisément étaient celles que je m'étonnais à tort de rencontrer en lui* »<sup>68</sup>. En fait, la remarque de Rathenau se rattache bien à ce qu'il dit sur ces rapports avec l'Allemagne et il suffit de s'en référer par exemple à la biographie de Rathenau par Kessler et à la conversation que ces deux hommes eurent fin octobre 1906, en présence de Hofmannsthal, pour s'apercevoir que Rathenau « *se sent intellectuellement comme étant membre d'une race obscure, craintive, d'esclave* »<sup>69</sup>. Dans son essai de 1911 sur *L'État et le peuple juif (Staat und Judentum)*, Rathenau résume cette situation : « *Durant la jeunesse de chaque Juif allemand il y a un instant douloureux dont il se souviendra toute sa vie : quand il a, pour la première fois, parfaitement conscience qu'il est venu au monde comme un citoyen de seconde classe et qu'aucune capacité et qu'aucune mérite ne pourra le délivrer de cette situation* »<sup>70</sup>. Et il ne faut pas oublier que Rathenau affirmera durant la même conversation que « *les Juifs sont le sel de la terre* », qu'ils possèdent cette « *portion de pur esprit que Dieu leur donna* »<sup>71</sup>.

De cette rencontre entre Gide et Rathenau ne nous ont été conservés que des passages qui mettent en valeur ce que Kessler appellera la psychologie de Rathenau, celle du « *Juif légèrement déprimé* »<sup>72</sup>. Mais la réaction de Gide peut paraître, à première vue, étonnante. En effet, dans sa lettre à Félix Bertaux du 24 septembre 1920<sup>73</sup>, le lendemain de sa rencontre avec Rathenau, Gide exprime un sentiment plus que mitigé vis-à-vis de l'homme politique allemand. Si, d'une part, il a eu une

---

68. *Ibid.*, p. 1154.

69. Harry Graf Kessler, *Walther Rathenau, op. cit.*, p. 33.

70. Walther Rathenau, *Gesammelte Schriften*, t. 5, p. 109.

71. Harry Graf Kessler, *Walther Rathenau, op. cit.*, p. 31-2.

72. Harry Graf Kessler, *Tagebücher, op. cit.*, p. 301.

73. André Gide—Félix Bertaux, *Correspondance, op. cit.*, p. 23.

conversation qui fut « *des plus intéressantes* », surgit brusquement une autre impression qui est du domaine physique et « *déconcerte* » Gide : « *Il a une façon de vous prendre par le bras, par l'épaule, à la fois peloteuse et protectrice, où je ne sais ce que l'on sent le plus : du Juif ou de l'Allemand — qui est tout juste tolérable* ». La Petite Dame entend pratiquement le même compte rendu de cette rencontre : « *C'est familièrement que Rathenau prend Gide par les épaules, et on sent que Gide se raidit* »<sup>74</sup>. Dans le résumé de ses impressions, Gide revient sur les thèmes déjà abordés avec Félix Bertaux : « *Il est plus contraire que je ne puis dire [...]. L'Allemand se double du Juif. Il me plaît mystiquement, si je fais abstraction de sa personne, de sa familiarité surtout* ». pour finir par cette formule pour le moins curieuse : « *Je lui trouve un ventre allemand* »<sup>75</sup>. Et, en fin de compte, il sort de cette entrevue « *tout déprimé, tout en ajoutant que c'est sans doute avec lui qu'en Allemagne on pourrait le mieux s'accrocher ! Eh bien, on ne s'accroche pas du tout. Au fond, c'est l'ennemi, il y a une impossibilité intérieure* »<sup>76</sup>.

Cette dernière phrase est d'autant plus importante qu'elle résume au mieux la difficulté qui empêcha que cette rencontre soit un succès. La personnalité de Walther Rathenau est complexe et elle a de quoi surprendre tous ses interlocuteurs. Il suffit ici de rappeler l'expérience que fit une future amie d'André Gide pour mieux comprendre non seulement l'irritation ressentie par André Gide mais aussi la remarque de Kessler en février 1919 sur celui qui fut longtemps son ami : « *À la vérité, il est l'homme des fausses notes et des situations de travers* ». Et d'ajouter : « *son attitude [...] un mélange d'amertume et de vanité* »<sup>77</sup>. Lorsque, le 2 janvier 1912, Thea Sternheim » se retrouve à l'hôtel Adlon (Berlin), en présence de Rathenau, elle se doit de souligner que « *l'intelligence de Rathenau est un phénomène* », de parler de son « *charme* », et remplie d'admiration, de le citer : « *Je suis l'Allemand le plus intelligent et le plus perspicace. Il est bête, de la part de certains, de me reprocher l'étendue de mes connaissances. Tout génie est universel. Pensez à Leonardo* »<sup>78</sup>. Est-ce là le côté germanique qui agaçait tant

---

74. Maria Van Rysselberghe, *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. 1, p. 48.

75. *Ibid.*, p. 49.

76. *Ibid.*

77. Harry Graf Kessler, *Tagebücher, op.cit.*, p. 133.

78. Thea Sternheim, *Tagebücher I 1903-1935*, Göttingen : Wallstein Verlag, 2002, p. 128.

Gide ? Toujours est-il que Thea Sternheim, toujours fascinée par Rathenau et éprouvant pour lui une réelle sympathie, l'observe à nouveau lors d'une rencontre le 2 février 1914 et tire les conclusions de ce qu'elle peut percevoir de ce personnage complexe et toujours admiré : « *Walther Rathenau est à coup sûr un homme rare, net, intelligent, ayant une compréhension supérieure* ». Mais elle ajoute immédiatement qu'il « *est rongé par sa vanité* » et que là sont ses « *limites* »<sup>79</sup>. Gide n'allait pas pousser aussi loin son analyse. Pourtant cette dualité du personnage est aussi présente dans ses remarques sur Rathenau. Et le moment même de leur première rencontre n'était guère favorable à un rapprochement que l'attitude de l'homme politique allemand ne faisait que compliquer. André Gide est sur la réserve et il trouve devant lui un homme qui a tendance à jouer des rôles variés. Dans sa biographie de Rathenau, Kessler résumera, de son point de vue personnel, l'aspect curieux, c'est le moins que l'on puisse dire, de ce genre de relations avec l'homme politique allemand : « *On ne peut que tirer profit d'une rencontre avec Rathenau* »<sup>80</sup>, et le propre biographe de Kessler, Peter Grupp tente à son tour d'expliquer la complexité de ces dialogues entre Kessler et Rathenau qui tournaient le plus souvent aux monologues : « *Ils étaient de bonnes connaissances, mais ne sont jamais devenus des amis, étant donné les difficultés qu'ils avaient tous les deux à entretenir des relations humaines* »<sup>81</sup>. On pourrait presque dire la même chose du déroulement de la conversation entre Gide et Rathenau, tout au moins en ce qui concerne ce dernier.

Pourtant les liens ne se sont pas rompus. Bien au contraire ! Le 7 juin 1921, Jean Schlumberger a l'esprit occupé par le discours que vient de faire Rathenau. Nous sommes à la veille de négociations à Wiesbaden menées par le ministre français Louis Loucheur et par Walther Rathenau chargé de la « *reconstruction* » dans le gouvernement de Joseph Wirth, négociations qui aboutiront à l'accord de Wiesbaden le 6 octobre, dans lequel l'Allemagne s'engage à participer à la reconstruction des régions dévastées du Nord de la France par une aide directe destinée à ceux qui ont subi des pertes pendant la guerre. Et, le 2 juin, Walther Rathenau prononce un discours au Reichstag dans lequel il souligne que

---

79. Thea Sternheim, *Erinnerungen*, Freiburg im Breisgau : Kore Verlag, 1995, p. 196.

80. Peter Grupp, *Harry Graf Kessler 1868-1937. Eine Biographie*, Munich ; Verlag C.H., 1995, p. 236.

81. *Ibid.*, p. 236.

l'Allemagne doit trouver les moyens de se rapprocher du monde. La reconstruction du Nord de la France lui paraît être la voie la plus praticable pour sortir l'Allemagne de son isolement. Car, dit-il, « *c'est ici que le peuple allemand et le peuple français pourraient réaliser ensemble une grande œuvre* », entreprise d'autant plus nécessaire que « *cette blessure* », se trouve « *dans le corps de l'Europe* »<sup>82</sup>. C'est bien à la suite de ce discours que Jean Schlumberger « *trouve que, quand de véritables marques de sympathie nous viennent de l'Allemagne, il faut les reconnaître* »<sup>83</sup>. Gide intervient immédiatement et cite à nouveau une phrase de Rathenau datant de la rencontre de 1919 et dont, dit-il « *je ne me souvenais plus : notre rencontre est peut-être plus importante pour le rapprochement de la France et de l'Allemagne que toutes les conférences* ». Gide ajoute : « *J'irai peut-être lui rendre visite* ». De toute évidence les irritations personnelles de 1920 ont perdu de leur importance. Et, avec le temps, après la mort de Rathenau, fin mai 1928, Gide écrira dans le livre d'or de Madame Mayrisch : « *C'est ici que je rencontrai Rathenau en 1920 et eus avec lui, durant trois jours, d'inoubliables conversations* »<sup>84</sup>.

En cette année 1921, Gide ne perd pas de vue Rathenau. Le 25 janvier 1921, il envoie d'ailleurs une lettre à Rathenau qui, à ses yeux, ne conçoit pas « *le relèvement* » de son pays « *aux dépens du nôtre* »<sup>85</sup>. Et le ton est alors totalement différent de celui que nous connaissons dans les explications précédentes de Gide sur sa rencontre de Colpach : « *J'admire la grandeur de votre rôle* ». Il ajoute même qu'il apprécie « *le rare spectacle d'un "spéculatif" aux prises avec la réalité* ». Le 12 février, il déclare à Madame Mayrisch qu'il a envoyé dès décembre à Rathenau *Les Caves du Vatican, Isabelle* et les *2 Prétexes*<sup>86</sup>. Mais Gide continue à se préoccuper de la situation politique en Europe. Et l'une des raisons de cette rapide reprise de contact avec Rathenau est peut-être bien le sentiment que la situation politique évolue dans un sens qui inquiète l'écrivain. Certes, il a pu dire en 1921 à la Petite Dame : « *Je ne crois pas à l'Histoire, peut-être traversons-nous une période sombre, une période*

---

82. Harry Graf Kessler, *Walther Rathenau*, *op.cit.*, p. 27.

83. Maria Van Rysselberghe, *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. 1, p. 83.

84. *Ibid.*, t. 2, p. 112. Voir aussi André Gide, *Correspondance avec Aline Mayrisch*, p. 307.

85. Claude Foucart, *André Gide et l'Allemagne*, *op. cit.*, p. 172.

86. André Gide, *Correspondance avec Aline Mayrisch*, p. 218.

*de malheur comme il y en eut parfois* »<sup>87</sup>. Mais les dangers deviennent de plus en plus évidents et il y a un déroulement des faits qui oblige à dépasser les remarques passagères. Il déclare, dans sa lettre du 25 juin 1921 à Rathenau, accorder alors une grande importance aux efforts de Rathenau « *pour le plus grand bien de l'Allemagne, mais aussi pour celui de la France* »<sup>88</sup>. Pour sa part, Rathenau écrit à Madame Mayrisch pour lui dire que « *cette rencontre avec Gide* » reste pour lui « *digne d'être retenue et très satisfaisante* »<sup>89</sup>. Le 29 juin, Rathenau réaffirme, dans une nouvelle lettre à Gide, sa volonté de contribuer au rapprochement des deux peuples. Car « *les contacts peuvent être interrompus, mais jamais bloqués pour un long temps* ». Gide a, lui, l'occasion en 1921 de suivre les péripéties politiques du moment et notamment l'échec de Rathenau qui, après l'accord de Wiesbaden avec le ministre français de la reconstruction Louis Loucheur, fut forcé de démissionner le 22 octobre, après l'attribution par la Société des Nations d'une partie de la Silésie, la plus riche, à la Pologne.

Le 30 décembre 1921, Gide participe à une conversation avec Roger Martin du Gard et Jean Fernet, attaché naval auprès de la légation de France aux Pays-Bas, qui informe ses interlocuteurs sur son séjour sur le Rhin. Dans son *Journal*, Roger Martin du Gard note que Gide a été « *très bouleversé* » par cette rencontre : « *Il sent bien, depuis longtemps, que nous faisons fausse route, que nous sommes dupés dans toutes les conférences internationales, que nous ne sommes plus à la page sur rien* »<sup>90</sup>. Et les conclusions que tirent les deux hommes de cet entretien avec Fernet<sup>91</sup> sont des plus pessimistes. La question majeure qui se pose est simple : « *Que sera 1922, l'année inconnue ? Celle que nous venons de vivre sera-t-elle seulement un entracte entre deux catastrophes, un moment de répit ensoleillé ?* » Cette attitude correspondrait encore à l'idée que Gide se fait de l'Histoire, celle d'un court moment de malheur sans suite. Mais Jean Fernet « *désespère de la France : nous avons pris l'attitude ridicule de nous obstiner à réclamer notre dû au nom du*

---

87. Maria Van Rysselberghe, *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. 1, p. 48.

88. Claude Foucart, *André Gide et l'Allemagne, op.cit.*, p. 173.

89. Voir *Colpach*, Luxembourg : Les Amis de Colpach, éd. de 1978, p. 85.

90. Roger Martin du Gard, *Journal II*, éd. Claude Sicard, Paris : Gallimard, 1993, p. 277.

91. Gide dira de Fernet qu'il « *parle politique avec autorité et clairvoyance, et quelle ouverture d'esprit* », *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. 1, p. 124.



droit », alors que l'Angleterre demande, *chapeau bas, à l'Allemagne, l'autorisation de travailler avec à la reconstruction, à la colonisation d'un empire qui va jusqu'au Pacifique* »<sup>92</sup>. C'est dans cette atmosphère de catastrophisme que Gide reçoit une lettre de Rathenau envoyée de l'Hôtel Crillon, lettre dans laquelle Rathenau lui propose un rendez-vous. Rathenau représente alors le gouvernement allemand à la conférence de Cannes. Et, le 3 janvier 1922, arrive un pneumatique dans lequel Rathenau demande à Gide de le rencontrer. Certes Gide continue à éprouver une certaine gêne : « *sa main n'a presque pas quitté mon bras durant toute la conversation, dont "l'Europe entière court à l'abîme" était le refrain* »<sup>93</sup>. Le 4, Gide fait à Martin du Gard le récit de cette rencontre<sup>94</sup>. Et il revient naturellement sur cette familiarité qui lui est désagréable et dont il a souffert à Colpach. L'explication qu'il donne est simple : « *Familiarité [...] spéciale aux hommes politiques en général, à ceux qui se sentent classe dirigeante* ».

Mais, derrière ces difficultés personnelles, il y a une raison capitale à cette rencontre. Rathenau tient à expliquer sa vision de l'Europe en ce début de 1922, année « *inconnue* » qui est le sujet de toutes les craintes. Et la formule de Rathenau selon laquelle « *l'Europe court à l'abîme est d'autant plus inquiétante que l'homme politique n'hésite pas à dire qu'il n'est plus possible de l'arrêter* ». Il ajoute : « *Et même si on le pouvait [...] il n'est peut-être même pas souhaitable qu'on l'arrête. L'abcès est partout, il faut qu'il perce encore une fois* ». Le mot de guerre plane bien sur toute cette conversation. Mais, comme le souligne Roger Martin du Gard, Gide évite de prononcer ce mot. Dans la lettre adressée à Marcel de Coppet le 5 février 1922, Roger Martin du Gard résume les enseignements qu'il peut tirer de sa conversation avec Gide : « *Le monde avance, forme de nouveaux groupements, entreprend de colossales aventures, et nous laisse à l'écart*<sup>95</sup> », sans compter « *le bouleversement russo-asiatique* » et « *le grand facteur* » qu'est pour Rathenau, « *cet immense peuple inconscient* », l'Amérique qui « *donnera les yeux fermés sa décision au vieux monde* »<sup>96</sup>. Il existe de toute évidence un consensus chez les proches de Gide. Ainsi Jacques Rivière, dans la conférence qu'il

---

92. Roger Martin du Gard, *Journal II*, p. 278.

93. André Gide, *Journal 1887-1925*, p. 1167.

94. Roger Martin du Gard, *Journal II*, p. 280.

95. *Ibid.*, p. 289.

96. *Ibid.*, p. 280.

prononce le 7 mars 1922, insiste sur le fait qu'il « *est évident que, si prudentes, si pratiques, si peu propres à casser les vitres que soient les théories d'un Rathenau, elles impliquent un certain génie* » et « *l'Allemagne vaincue, déprimée* » possède « *un certain instinct créateur dont nous sommes dépourvus* »<sup>97</sup>. À un moment où la conférence de Gênes en avril-mai 1922 débouche, malgré les efforts de Rathenau qui représente le gouvernement allemand, sur un échec, la signature du traité de Rapallo avec l'U.R.S.S, le 16 avril, avait déjà presque provoqué la rupture de la conférence. Et, en fin de compte, ni la question des réparations, ni celle de la reconstruction de l'Europe n'avaient trouvé de solution, malgré le discours de Rathenau, lors de la dernière assemblée plénière durant laquelle il avait repris les paroles de Pétrarque « *Io vo gridando : pace, pace, pace !* »<sup>98</sup>. La « *novation* »<sup>99</sup> de l'Europe est devenue impossible. Et, le 24 juin 1922, Rathenau est assassiné à Berlin.

Gide ne manquera pas de souligner, à plusieurs reprises, son profond regret d'avoir ainsi vu disparaître un homme politique qui était capable de rapprocher la France et l'Allemagne. Dans la conversation avec un journaliste allemand qui sera publiée dans *Die Literarische Welt* le 1er février 1929, il souligne que cette mort brutale « *a été un malheur pour l'Europe* ». Car Rathenau « *était l'un des hommes peu nombreux qui sont capables de grandes actions dans tous les domaines de l'intelligence* »<sup>100</sup>. Le 12 juillet 1922, il avait d'ailleurs félicité Madame Mayrisch pour son article sur Rathenau qui était paru dans le *Luxemburger Zeitung* le 27 juin et dans lequel elle trace un portrait de celui qui fut « *artiste, savant, philosophe, en même temps qu'un homme d'action* »<sup>101</sup>.

En fait, un portrait de Walther Rathenau s'est dessiné dans ces années de l'après-guerre qui est pour le moins complexe, mais fera de l'homme politique qu'était Rathenau un personnage capable de réfléchir sur l'avenir du monde et de tenter l'impossible, c'est-à-dire d'arrêter cette fatale évolution qui va mener à l'occupation de la Ruhr. Kessler avait

---

97. Jacques Rivière, *Une conscience européenne 1916-1924*, Paris. Gallimard, 1992, p. 148.

98. Walther Rathenau, « Rede vor der Vollversammlung der Konferenz von Genua », *Gesammelte Reden*, Berlin : S. Fischer, 1924, p. 401.

99. Daniel Durosay, « La direction politique de Jacques Rivière à *La Nouvelle Revue française* », *Revue d'Histoire de la littérature française*, mars-avril 1977, p. 243.

100. Claude Foucart, *André Gide et l'Allemagne*, op.cit., p. 250.

101. André Gide, *Correspondance avec Aline Mayrisch*, p. 265.

peut-être raison, lorsqu'il affirmait que la mort de Rathenau laissait la voie libre à Poincaré<sup>102</sup> pour raviver le traité de Versailles<sup>103</sup>. Mais il est intéressant de rappeler ici une réaction qui s'éloigne un peu du débat intellectuel pour souligner qu'un choix essentiel est peut-être à la source de cet échec personnel de Rathenau.

Heinrich Mann a une vision plus critique de l'action politique menée par Rathenau, au moment où Félix Bertaux publie dans *La Grande Revue* en janvier 1923, un article sur « *Walther Rathenau et l'idée de nécessité politique* ». Lui qui avait des doutes sur l'intérêt de Gide en faveur du rapprochement franco-allemand, cela à la suite de la lecture de l'article de l'écrivain français sur « *les rapports entre la France et l'Allemagne* » dans *La Nouvelle Revue française* en novembre 1921, souligne, après la lecture de l'article de Félix Bertaux que l'erreur de Rathenau fut de s'en tenir à « *la notion d'économie, même si elle est, à ses yeux, aussi une notion sociale* ». Car « *la conception économique du monde a conduit à notre ruine* »<sup>104</sup>. Nous revoilà plongés dans une débat qui traversera le siècle.

---

102. Harry Graf Kessler, *Walther Rathenau, op.cit.*, p. 326.

103. Georges Wormser, *Le Septennat de Poincaré*, Paris : Fayard, 1977, p. 262.

104. Heinrich Mann—Félix Bertaux, *Briefwechsel 1922-1948*, Francfort / M. : S. Fischer, 2002, p. 54.

Germaine GOETZINGER

## RATHENAU ET LES MAYRISCH<sup>1</sup>

*Germaine GOETZINGER, après une carrière de professeur d'allemand, a pris la direction du Centre national de littérature de Mersch, Grand-Duché de Luxembourg, centre d'archives et de documentation pour tout ce qui concerne la littérature et la vie intellectuelle luxembourgeoises. De 1995 à 2012, elle n'a cessé d'en développer les activités et de donner à l'établissement un essor qui dépasse les frontières de son pays. Elle a écrit de nombreux ouvrages et articles dont l'orientation peut se résumer à deux grandes directions : l'histoire littéraire du Luxembourg et le conditionnement féminin au Luxembourg. Sans oublier André Gide, l'article qu'elle nous propose met cette fois l'accent sur les relations entre Walther Rathenau et les Mayrisch. La seconde partie présente un intérêt particulier. Si les relations de Gide et d'Aline Mayrisch sont bien connues, en revanche on ne sait rien, ou presque, de celles entre Gide et Émile Mayrisch, sinon qu'ils avaient eux aussi à l'occasion de fructueuses discussions. Les relations entre les compagnies sidérurgiques luxembourgeoises et allemandes, toute techniques qu'elles sont, et les retombées sur les rapports franco-allemands, pourraient être de ces discussions-là. Germaine Goetzinger est membre de l'AAAG.*

« Rathenau est un homme qu'il vaut la peine de rencontrer ». Voilà ce que le collectionneur d'art, homme politique et diplomate Harry Graf Kessler – qui deviendra plus tard le biographe de Rathenau - , note dans

---

1. Communication faite en langue allemande le 10 octobre 2011 lors de la séance académique « Walther Rathenau. Von kommenden Dingen – ein Mann seiner Zeit voraus », une manifestation placée sous le patronage des Ministères des Affaires étrangères de la République fédérale d'Allemagne et du Grand-Duché de Luxembourg. Les citations en langue allemande ont été traduites par Germaine Goetzinger.

son journal le 19 octobre 1906<sup>2</sup>. Cet avis est partagé par l'écrivain français André Gide qui, après avoir lu *Walther Rathenau, ses idées et ses projets d'organisation économique*<sup>3</sup> de Gaston Raphaël sur la recommandation de Félix Bertaux, demande le 21 août 1920 à son amie luxembourgeoise Aline Mayrisch de Saint-Hubert d'organiser une rencontre entre lui et Walther Rathenau<sup>4</sup>. Car Gide et ses amis de *La NRF* voient en lui l'une des rares personnes qui puissent jouer un rôle important, non seulement dans la réorganisation de l'Allemagne, mais aussi dans les relations franco-allemandes.

Si une telle demande peut paraître effrontée à première vue, elle devient beaucoup plus naturelle si l'on tient compte de la personne à qui elle s'adresse. Aline Mayrisch est en effet l'épouse de l'industriel luxembourgeois Émile Mayrisch, que Rathenau connaît depuis longtemps, notamment en raison d'un partenariat dans le cadre de l'entreprise Felten & Guillaume, implantée à Cologne, où Mayrisch représente les intérêts du groupe sidérurgique luxembourgeois ARBED. Mais Aline Mayrisch est tout sauf l'épouse typique d'un industriel. En tant qu'intellectuelle, amatrice d'art, féministe et écrivain, elle n'accepte pas le rôle traditionnel d'une dame oisive et fortunée et aspire à des tâches plus intéressantes. À partir de 1906, elle préside l'« Association pour les intérêts de la femme », qui vient d'être créée et qui sera à l'origine du premier lycée de jeunes filles à Luxembourg. Par ailleurs, elle assume d'autres charges dans le domaine de l'assistance aux tuberculeux et auprès de la Croix-Rouge, où elle s'occupe de la formation des assistantes sociales tout en s'engageant d'une manière plus générale pour la professionnalisation du travail social<sup>5</sup>.

---

2. Harry Kessler, *Das Tagebuch. Vierter Band 1906-1914*, herausgegeben von Jörg Schuster unter Mitarbeit von Janna Brechmacher, Christoph Hilse, Angela Rheinthal et Günter Wiederer, Stuttgart : Cotta, 2005, p. 187.

3. Gaston Raphaël, *Walther Rathenau, ses idées et ses projets d'organisation économique*, Paris : Payot, 1919.

4. « [...] évidemment cela m'intéresserait beaucoup de rencontrer Rathenau chez vous. Quant aux dates, c'est à vous et à lui de décider ; je suis et reste disponible jusqu'à la fin du mois », *Correspondance André Gide—Aline Mayrisch 1903-1946*, édition établie par Pierre Masson et Cornel Meder, Paris : Gallimard, 2003, p. 193-4.

5. Voir Germaine Goetzinger, « Der Verein für die Interessen der Frau oder Bürgerliche Frauenbewegung in Luxemburg », dans Germaine Goetzinger,

L'intérêt pour les arts et la littérature traverse la pensée d'Aline Mayrisch à la manière d'un fil rouge tout comme son ambition d'assurer une fonction de médiatrice entre les cultures allemande et française. C'est ainsi qu'elle publie à partir de 1898 dans le journal d'avant-garde *L'Art moderne* des articles sur les peintres allemands ainsi que des critiques littéraires, entre autres celle consacrée à *L'Immoraliste* d'André Gide<sup>6</sup>. Grâce à ses amis Théo et Maria van Rysselberghe, elle fait la connaissance de Gide et fréquente dorénavant le cercle de *La Nouvelle Revue française*, à laquelle elle collabore. Portant notamment sur la situation intellectuelle de l'Allemagne après la Première Guerre mondiale, ses articles attestent de façon claire son opposition à la culture wilhelminienne<sup>7</sup>. Elle se lie d'amitié avec de nombreux écrivains et intellectuels tels que Jean Schlumberger, Jacques Rivière, Marie Delcourt et Alexis Curvers, Annette Kolb, Gertrud Eysolt, Ernst Robert Curtius et Bernard Groethuysen, avec lesquels elle entretient une importante correspondance et qu'elle invite au château de Colpach, dont elle fera un lieu de rencontres intellectuelles européennes très fréquenté pendant l'entre-deux guerres<sup>8</sup>.

Rathenau et Gide se voient à Colpach du 22 au 24 septembre 1920, c'est-à-dire à peine neuf mois après l'entrée en vigueur du traité de Versailles qui contraint l'Allemagne à céder des territoires, à procéder au désarmement et à payer des dommages de guerre aux puissances

---

Antoinette Lorang, Renée Wagener (s.l.d.), « *Wenn nun wir Frauen auch das Wort ergreifen...* » 1880-1950. *Frauen in Luxemburg. Femmes au Luxembourg*, Luxembourg : Publications nationales, 1997, p. 63-79.

6. A.M. de Saint-Hubert, « Immoraliste et surhomme », *L'Art moderne*, 23 (1903) 5, p. 33-4.

7. Voir Germaine Goetzinger, « Die Münchener Moderne als Referenzhorizont der jungen Aline Mayrisch », dans *Galerie 11* (1993) 1, p. 31-45.

8. Voir Livre d'or de Colpach. Centre national de littérature, Fonds Mayrisch L-0037 ; voir Germaine Goetzinger, *Colpach-ein Ort deutsch-französischer Begegnung zur Zeit der Weimarer Republik*, Oldenburg : Bibliotheksgesellschaft, 2004, (Vorträge – Reden -Berichte 42) ; voir également Germaine Goetzinger, Gast Mannes, Frank Wilhelm, *Hôtes de Colpach. Colpacher Gäste*, Mersch : Centre national de littérature, 1997.

victorieuses<sup>9</sup>. Rathenau qui, durant la Première Guerre mondiale, était responsable de l'approvisionnement en matières premières (« *Kriegsrohstoffabteilung* »), ne détient alors aucune fonction officielle. En tant qu'expert économique du parti démocratique allemand, il siège dans la seconde Commission de socialisation. C'est à ce titre qu'il participe deux mois auparavant à la Conférence internationale de Spa, en qualité d'expert du gouvernement. Outre ses hôtes Aline et Émile Mayrisch ainsi que leur fille Andrée, Rathenau a pu rencontrer à Colpach la Petite Dame, Maria van Rysselberghe. Dans ses *Cahiers*<sup>10</sup> dédiés à Aline Mayrisch, elle livre une description très évocatrice de la première prise de contact.

Rathenau étant en retard, Gide et Maria van Rysselberghe tuent le temps en faisant une patience. Ils n'entendent pas le bruit de la voiture qui arrive et ne voient Rathenau que lorsqu'il s'avance sur la terrasse avec Aline Mayrisch. Maria van Rysselberghe croit déceler chez Gide une légère tension, « un mélange de curiosité et d'une sorte de gêne, de timidité presque »<sup>11</sup>. Après un échange de politesses, Gide engage la conversation à proprement parler en posant une question sur le livre de Gaston Raphaël. Quelques instants plus tard, les deux hommes disparaissent dans le parc pour y poursuivre leur conversation. Rathenau aurait à cette occasion mis la main sur l'épaule de Gide, un geste familier qui semble avoir été assez typique de Rathenau et qu'Alfred Kerr mentionne à plusieurs reprises dans son livre sur Rathenau<sup>12</sup>, mais qui a visiblement déplu à Gide<sup>13</sup>.

Selon la Petite Dame, à qui, le soir venu, Gide livre ses premières impressions, les discussions ne se sont guère passées de façon optimale. En tant que juif et allemand, Rathenau serait resté pour une double raison étranger à Gide. Certes, son mysticisme et son intelligence aiguisée l'auraient impressionné, mais aux yeux de Gide Rathenau manque cruellement d'élégance. « Il m'est plus contraire que je ne puis dire [...] ».

9. Voir Helmut Böttcher, *Walther Rathenau. Persönlichkeit und Werk*, Bonn : Athenäum, 1958, p. 182-99 ; voir aussi les articles de Tony Bourg et de Claude Foucart reproduits ci-dessus.

10. Maria van Rysselberghe, *Les Cahiers de la Petite Dame. Notes pour l'authentique histoire d'André Gide*, 4 vol., Paris : Gallimard, 1973-77.

11. *Ibid.*, 1, p. 48.

12. Voir Alfred Kerr, *Walther Rathenau. Erinnerungen eines Freundes*, Amsterdam : Querido, 1935.

13. *Les Cahiers de la Petite Dame*, *op. cit.*, 1, p. 49.

C'est certainement un cerveau remarquable mais quelle manque de distinction, de vraie élégance »<sup>14</sup>. Cette impression semble avoir perduré jusqu'au départ de Rathenau, car la Petite Dame remarque que Gide n'a pas caché sa déception de n'avoir pu accéder aux idées de Rathenau. « Au fond je suis déçu. Je le croyais plus extraordinaire. Je ne puis le suivre dans ce mysticisme éperdu, sorte de vague tolstoïsme »<sup>15</sup>.

Cependant l'on trouve un tout autre son de cloche dans une lettre que Gide adresse quelque neuf mois plus tard à Rathenau. Gide affirme que Rathenau, entre-temps devenu ministre de la Reconstruction et ayant opté pour une politique d'apaisement, montre une attitude positive envers la France, et il exprime l'espoir que la reconstruction de l'Allemagne se déroulera en accord et solidairement avec la France. « Il me paraît que l'on fait erreur lorsqu'on écrit que vous n'aimez pas la France [...]. Que vous préféreriez l'Allemagne, il n'est que naturel, mais ce qui doit nous importer en France, c'est que vous ne conceviez pas aux dépens du nôtre le relèvement de votre pays : c'est que vous considériez au contraire le relèvement des deux pays comme solidaire et parallèle »<sup>16</sup>. Gide salue par ailleurs la capacité de Rathenau à concilier sa pensée visionnaire avec la nécessité de résoudre des problèmes concrets. Il donnerait l'exemple rare d'un « spéculatif aux prises avec la réalité »<sup>17</sup>. Rathenau répond qu'il doit beaucoup à la culture française, et que même si la situation politique ne lui permettait pas « d'exprimer les sentiments qui étaient naturels avant la guerre », une chose lui importerait malgré tout, à savoir « de faire entendre une voix qui puisse être interprétée comme un symptôme d'une conception objective et conciliante de part et d'autre ». Les discussions ayant eu lieu à Colpach devraient être comprises comme étant « le symbole et le présage du rapprochement intellectuel de deux pays, dont les relations furent certes ébranlées, mais qu'en fin de compte, on ne pourra jamais entraver »<sup>18</sup>.

---

14. *Ibid.*, p. 49.

15. *Ibid.*

16. André Gide, « Lettre à Walther Rathenau », dans Colpach, édité par un groupe d'amis de Colpach, 1978, p. 133-4 et Walther Rathenau, *Walther Rathenau. Ein preussischer Europäer. Briefe*, Berlin : Vogt, 1955, p. 19-20.

17. Colpach, *op. cit.*, p. 134.

18. Walther Rathenau, « Lettre à Madame Mayrisch », dans Colpach, *op. cit.*, p. 135-6 et *Walther Rathenau. Ein preussischer Europäer. Briefe, op. cit.*, p. 396-7.



Gide, tout aussi optimiste, note le 21 septembre 1921 dans son *Journal*<sup>19</sup> que la conversation avec Rathenau n'a été en aucun cas compliquée ou pesante à cause des faits de guerre. La rencontre avec Rathenau aurait été d'une telle cordialité que le sentiment de revoir un ami après un long voyage se serait installé. Rathenau aurait également mis en évidence la portée de la rencontre à Colpach : elle aurait eu à ses yeux au moins la même importance que des négociations politiques bilatérales. Quant à la situation financière de l'Allemagne, il aurait été d'avis que la richesse de l'Allemagne ne se mesurait pas aux réserves monétaires, mais qu'elle résidait « dans la force de production et dans la valeur ouvrière de son peuple ». Un essor économique ne serait possible, d'après Rathenau, qu'après une dévaluation totale du Mark, de sorte que l'économie puisse redémarrer « sur des bases non conventionnelles mais réelles »<sup>20</sup>.

\*

Si l'on sait que les conversations entre Gide et Rathenau concernaient surtout des problèmes liés à la compréhension mutuelle franco-allemande, il règne en revanche une grande discrétion sur les sujets de discussion entre Aline Mayrisch et Walther Rathenau. Dans sa lettre du 29 septembre 1920<sup>21</sup>, Rathenau remercie Aline Mayrisch de lui avoir offert « la chance inespérée » de retrouver la « paix » et « le calme après toutes ces années sombres, et cela dans un environnement si parfait du point de vue humain et par rapport au paysage »<sup>22</sup>. Par ailleurs la bibliothèque de son hôtesse semble avoir retenu son attention, car il y diagnostique « une petite lacune [...] en ce qui concerne les Romantiques »<sup>23</sup>. Afin de combler ce manque, il se permet de lui envoyer les ouvrages d'Eichendorff, de Mörke et de Novalis. Il envisage même de dénicher pour Andrée Mayrisch le volumineux *Gespenserschiff*. Qu'il

---

19. *Journal 1887-1925*, éd. Éric Marty, Paris : Gallimard, 1996, p. 1152-4.

20. *Ibid.*, p. 1153.

21. Walter Rathenau, « Lettre à Madame Mayrisch », dans *Colpach, op. cit.*, p. 131-2.

22. *Ibid.*, p. 131.

23. *Ibid.*, p. 131. Pour la bibliothèque d'Aline Mayrisch, voir aussi Germaine Goetzinger, « ... un des plus exquis laboratoires qui se puissent rêver (A. Gide) », « Die Bibliotheken von Aline Mayrisch als Erinnerungschiffren », dans *récré* 13 (1997), p. 211-32.

ait en sus envoyé à Aline Mayrisch *Les Écrits et sermons de Maître Eckart*, nous l'apprenons par une note manuscrite d'Aline Mayrisch sur la deuxième page de couverture.<sup>24</sup> Rathenau assure finalement que sa rencontre avec André Gide a été « mémorable et très agréable » et qu'il espère fermement que « ces relations sympathiques perdureront en devenant de plus en plus étroites »<sup>25</sup>. Il n'est par ailleurs pas impossible que la montée de l'extrême droite en Allemagne ait été un autre sujet de discussion comme il ressort d'une lettre qu' Aline Mayrisch écrira à Jean Schlumberger en 1938 : « C'est vraiment la lie qui monte, cette migration dont parlait Rathenau »<sup>26</sup>.

Dans sa notice nécrologique, parue le 27 juin 1922 dans le *Luxemburger Zeitung*<sup>27</sup> sous les initiales de A.D., c'est-à-dire Alain Desportes, Aline Mayrisch dépeint Rathenau comme l'un des « rares esprits de culture universelle » que l'Europe ait possédés. « Artiste, savant, philosophe, en même temps qu'homme d'action », il aurait réuni en lui des traits de caractère contradictoires. À la lumière de ses écrits théoriques, on serait souvent amené à méconnaître que ce sont les exploits d'un homme versé dans les pratiques commerciales et industrielles, « d'un homme qui en a brassé plein, et puissamment, des réalités économiques, qui a été le centre moteur et responsable de grandes organisations de production et d'échange ». Il aurait considéré en outre comme relevant de son devoir la nécessité de faire avancer le rapprochement franco-allemand, en tenant compte des réserves légitimes de la France, « car il pensait avec raison qu'un apaisement entre les deux pays était la condition indispensable de l'assainissement du monde ».

\*

---

24. En 1921, après sa visite à Colpach, Walther Rathenau envoya en cadeau les deux volumes de la présente transposition, *Meister Eckeharts Schriften und Predigten*, aus dem Mittelhochdeutschen übersetzt und herausgegeben von Hermann Büttner, Jena : Eugen Diederichs, 1919. Fonds Aline Mayrisch CNL L-0037.

25. *Colpach, op.cit.*, p. 131.

26. Aline Mayrisch— Jean Schlumberger, *Correspondance 1907-1946*, édition établie, présentée et annotée par Pascal Mercier et Cornel Meder , Luxembourg : Publications nationales, 2000, p. 521.

27. A.D. [= Aline Mayrisch], « Walther Rathenau », dans *Luxemburger Zeitung* du 27 juin 1922, édition du soir.

Sur ce que Walther Rathenau et Émile Mayrisch avaient à se dire, nous n'apprenons strictement rien. Et pourtant, le contenu de cette conversation doit avoir été d'un grand intérêt historique et économique, car à la suite du traité de Versailles, nous nous trouvons en pleine transition économique, un processus qui préoccupe à la fois Rathenau et Mayrisch. Trois mois avant la rencontre de Colpach, Émile Mayrisch avait en effet conclu au nom d'ARBED-Terres Rouges un contrat avec la société Felten & Guillaume Carlswerk de Cologne concernant la livraison de produits semi-finis, c'est-à-dire de matériaux bruts préformés tels que des blocs, des gourdins, des barres de fer ou du fil laminé.<sup>28</sup> Si une telle pratique est en soi habituelle dans la branche, elle prend une tout autre dimension lorsqu'on se rend compte que le contrat était devenu nécessaire du fait que Felten & Guillaume avait dû céder à la *Société métallurgique de la Loire* l'aciérie de Steinfort achetée en 1911 aux frères Collart dans le but de fabriquer des produits semi-finis.<sup>29</sup> L'usine de Steinfort, que Walther Rathenau avait visitée le 5 décembre 1911 en compagnie de Georg Zapf<sup>30</sup> et qui en 1915 fut convertie en aciérie électrique produisant du matériel militaire en dépit de la neutralité du Luxembourg, était un atout dans la stratégie de la tréfilerie de Cologne, car elle la rendait indépendante vis-à-vis des sous-traitants étrangers. Or après la vente de l'aciérie de Steinfort, il y eut de nouveau une dépendance vis-à-vis de sous-traitants, d'où les négociations menées avec l'ARBED.

Le contrat négocié par Émile Mayrisch et Aloyse Meyer, entré en vigueur le 1er juillet 1920, stipulait que l'ARBED devait livrer annuellement à l'entreprise Felten & Guillaume entre 45000 et 90000 tonnes de produits semi-finis, et ceci pour une durée de 30 ans<sup>31</sup>,

---

28. Voir *75 Jahre Carlswerk, Felten & Guillaume Carlswerk Aktiengesellschaft Köln-Mülheim*, Köln-Mulheim : Felten & Guillaume Carlswerk Eisen und Stahl Aktien Gesellschaftn, [1949].

29. Voir Jacques Maas, « *Walther Rathenau et les hauts-fourneaux de Steinfort (1911-1919)* » ; dans *Hémecht. Zeitschrift für Luxemburger Geschichte. Revue d'Histoire luxembourgeoise*, 43 (1991) 2, p. 141-83.

30. « 5. Dezember, Dienstag. Unverhoffte Reise nach Luxemburg und Steinfort zu Collart. Verhandlungen wegen Ankaufes der Hochöfen und Gruben. », dans Walther Rathenau, *Tagebuch 1907-1922*, herausgegeben und kommentiert von Hartmut Pogge-v. Strandmann, Düsseldorf : Droste, 1967, p. 151.

31. Alexander Faridi, « Von der AEG zur ARBED. Das gescheiterte

cependant sans garantie de livraison.<sup>32</sup> Pour les responsables de l'ARBED, il s'inscrivait dans une logique de la diversification correspondant à la nécessité d'investir dans l'industrie de transformation.<sup>33</sup> La société sidérurgique luxembourgeoise n'entendait toutefois pas créer les installations requises préférant « le chemin de la communauté d'intérêt » et assurant de cette façon la « vente des produits »<sup>34</sup>. En contrepartie de la livraison de produits semi-finis, l'ARBED réclama une participation d'au moins 50% au capital de Carlswerk, qui par la suite augmenta son capital à soixante millions. Afin de consolider la propriété de Carlswerk, dont elle avait été jusqu'alors l'actionnaire majoritaire, AEG prévit de son côté une augmentation de capital de 75 millions de Reichsmarks et proposa d'échanger deux actions Carlswerk contre trois actions AEG. L'ARBED put néanmoins s'assurer la majorité du capital en actions, et le Luxembourgeois Tony Dutreux entra comme vice-président au Conseil d'administration de Felten & Guillaume.<sup>35</sup> Parallèlement, il y eut un accord consortial stipulant que dans le cas où l'ARBED livrait moins de 45000 tonnes de produits semi-finis sur une durée de trois années consécutives, l'AEG aurait le droit d'acquérir un tiers des actions de l'ARBED au prix initial. Finalement, une commission consortiale paritaire entre l'ARBED et AEG fut instaurée, dans le but d'assurer une intervention commune lors des assemblées générales. L'accord consortial ne fut pas mentionné dans le

---

Stahlwerksprojekt der Felten & Guillaume Carlswerk AG 1910-1920 », dans Paul Thomes, *Rohstoffbasis und Absatzmarkt. Die Schwerindustrie des Grossherzogtums Luxemburg und das Aachener Revier*, Aachen : Shaker, 2005, II, p. 143-78, et p. 172.

32. *Ibid.* Lors d'un fléchissement de la conjoncture et d'une baisse de l'ARBED en dessous de 30% de sa capacité de production normale, l'ARBED avait même le droit d'arrêter les livraisons pour Carlswerk.

33. « Der Augenblick ist nicht fern, wo auf dem Eisenmarkt derjenige die solideste Stellung innehat, welcher nicht allein Rohprodukte fabriziert, sondern auch die Verfeinerung bis zur äussersten Möglichkeitsgrenze vornimmt. », dans Wilhelm Jutzi, *50 Jahre Carlswerk 1874-1924*, Köln-Mülheim : Felten & Guillaume-Carlswerk [1926], p. 58-70 et p. 66.

34. *Ibid.*

35. *Ibid.*, p. 66. Du côté luxembourgeois, Émile Mayrisch, Aloyse Meyer, Jules Aubrun, Robert Collart et Henri Coqueugnot étaient également membres du Conseil d'administration.

contrat, car il aurait pu, selon Émile Mayrisch, « susciter des protestations » et « mettre en danger »<sup>36</sup> la réussite de l'accord.

Même sans connaître de manière précise les interdépendances économiques, on voit aisément que ce contrat n'était pas avantageux pour Felten & Guillaume et AEG. Walther Rathenau craignait en effet que « la majorité pratique de Carlswerk fût cédée sans que ni l'usine ni l'industrie allemande n'en eussent tiré un quelconque bénéfice »<sup>37</sup>. Et lorsque l'assemblée générale d'AEG décida de l'augmentation du capital, il regretta qu'après une « période de liquidation allemande » on vit se mettre en place une « dictature de l'industrie lourde ». Une reprise économique ne pouvait s'annoncer d'après Rathenau que si « une économie ordonnée, organisée, basée sur des fondements clairs » se substituait à « une économie de monopole et du commerce illégitime »<sup>38</sup>. Que l'invitation de Rathenau à Colpach eût lieu au moment même où le contrat entre ARBED et Felten & Guillaume entra en vigueur n'était donc certainement pas dû au hasard.

\*

Permettez-moi avant de conclure quelques réflexions personnelles sur la signification de la visite de Rathenau à Colpach, telle que j'ai pu la reconstituer d'après les sources disponibles. Le contexte historique lui confère en effet une dimension symbolique. Il s'agissait d'une tentative audacieuse pour rassembler des « représentants de la rationalité économique ainsi que des représentants de l'interprétation sociale »<sup>39</sup>, et d'initier le dialogue des élites. De tels moments de convivialité annoncent une époque moderne<sup>40</sup> qui repose entre autres sur une intelligence issue de l'ingénierie et de l'économie, ce qui peut être perçu comme une anti-idéologie correspondant au concept de « l'intelligence flottante »

---

36. Archives de l'ARBED : 050001 Felten & Guillaume I : Mayrisch à Rathenau le 21 mai 1920.

37. *Ibid.*

38. *50 Jahre Carlswerk, op.cit.*, p. 66.

39. Voir Hans-Manfred Bock, « Der Colpacher Kreis als unsichtbares Netzwerk der Eliten zwischen Luxemburg und Deutschland in der Zwischenkriegszeit », dans *Galerie* 25 (2007) 3, p. 333-88 et p. 362.

40. Voir Lothar Gall, *Walther Rathenau. Portrait einer Epoche*, Munich : Beck, 2009.

(« freischwebende Intelligenz ») telle qu'il a été employé à la même époque par le sociologue Karl Mannheim.<sup>41</sup> Ce phénomène n'est en aucun cas national mais au contraire européen, car il se manifeste dans les salons de Grunewald à Berlin, dans le cercle des intellectuels de Bloomsbury à Londres, dans les Décades de Pontigny en France et dans le cercle de Colpach.

Dans la littérature, la prétention d'assurer un fondement logique de la politique et une organisation rationnelle de l'avenir et du monde fut souvent traitée avec mépris et caricaturée. Ne citons que *L'Homme sans qualités* de Robert Musil ou *Mrs Dalloway* de Virginia Woolf. Les auteurs ont été sur ce point confirmés, étant donné qu'à la fois Rathenau et Mayrisch ont échoué dans leurs ambitions. Ni l'un ni l'autre n'a assisté à la catastrophe qu'ils n'ont pu éviter, Rathenau, en raison de l'attentat dont il fut la victime en 1922, Mayrisch, en raison de l'accident de voiture dans lequel il trouva la mort en 1928.

Après la Seconde Guerre mondiale, les réactions dépressives telles que nous les connaissons par le biais des écrits de Virginia Woolf, d'André Gide et d'Aline Mayrisch, subsistèrent certes, mais il y eut aussi la volonté ferme de prendre en main l'avenir, le désir d'assurer la paix dans une ère nouvelle. On peut citer ici à titre d'exemple l'engagement de John Maynard Keynes, membre du cercle de Bloomsbury, qui a tenté d'initier à Bretton Woods un système monétaire international, ou bien celui de Robert Schumann né à Luxembourg, Ministre des Affaires extérieures d'un gouvernement français dont dépend comme Secrétaire d'état pour la Jeunesse et le Sport Andrée Viénot-Mayrisch, qui a posé les fondements de l'Europe communautaire.

Qu'il me soit permis, à la fin de cet exposé, de citer une lettre que la fille des Mayrisch adressa à sa mère depuis l'Angleterre où elle venait d'apprendre l'attentat contre Rathenau.<sup>42</sup> Andrée Mayrisch, qui en 1929 allait épouser l'intellectuel Pierre Viénot, fondateur du Comité franco-allemand d'information et de documentation, fut consternée par cette perte et s'indigna contre la folie de ceux qui avaient tué cet extraordinaire

---

41. Voir Karl Mannheim, *Idéologie, utopie et connaissance*, Paris : Éditions du Félin, 2006 ; Dirk Hoeges, *Kontroverse am Abgrund : Ernst Robert Curtius und Karl Mannheim. Intellektuelle und « freischwebende Intelligenz » in der Weimarer Republik*, Frankfurt/Main : Fischer Taschenbuchverlag, 1994.

42. Andrée Mayrisch, « Lettre à sa mère », dans *Colpach, op. cit.*, p. 248-9.

porteur d'espoir, « le seul homme capable de maintenir la paix internationale et sociale et de résoudre tous les terribles problèmes qui se posent »<sup>43</sup>. Dans sa lettre, elle met en évidence, tout comme sa mère, la double personnalité de Rathenau, à la fois penseur et acteur, qui d'un côté était « capable de concevoir des idées géniales et originales, et cela d'une façon largement humaine », et qui de l'autre avait « la force, le sens pratique et les connaissances nécessaires pour les réaliser »<sup>44</sup>. Elle voit en Rathenau un industriel socialiste et l'oppose implicitement à son père, le *patron*, l'« homme d'action » qui ne se gêne pas de ruser avec des « visionnaires » tels que Rathenau lors de négociations sur l'acier.<sup>45</sup> Pour elle, le nom de Rathenau est lié au mot espoir. Il aurait pu devenir une sorte de mentor pour elle-même. En tant que future femme politique socialiste militant au sein de la SFIO de Guy Mollet, elle s'imagine suivre ses pas : « D'ici 1 ou 2 ans, quand j'aurai assimilé les éléments indispensables et enfantins de l'économie politique, j'aurais voulu lui parler comme au seul homme capable de me dire la solution de tous les problèmes insolubles »<sup>46</sup>.

On aimerait bien aujourd'hui partager l'enthousiasme de la jeune étudiante de vingt et un ans de la *London School of Economics* et faire confiance aux raisonnements de Rathenau capables de générer un sens en dépit des difficultés politiques et économiques. Hélas, il est difficile de parler de l'avenir en ces temps devenus incertains et agités. D'où viendrait cet ordre social juste, ouvert et flexible, répondant au multiculturalisme d'aujourd'hui ? L'espoir ni confirmé ni déçu de nombreux citoyens se focalise sur l'Union Européenne, censée être suffisamment compétente et forte pour mettre en œuvre un ordre exemplaire qui protège aussi les générations futures. En ce sens, il fallait s'attarder sur la visite de Walther Rathenau à Colpach et évoquer sa rencontre avec André Gide.

---

43. *Ibid.*, p. 248.

44. *Ibid.*

45. Voir Charles Barthel, *Bras de fer. Les maîtres de forges luxembourgeois entre les débuts difficiles de l'UEBL et le Locarno sidérurgique des cartels internationaux 1918-1929*, Luxembourg : Saint-Paul, 2006.

46. Andrée Mayrisch, 'Lettre à sa mère », dans *Colpach, op. cit.*, p. 248.

## LETTRES<sup>1</sup>

ANDRE GIDE À WALTER RATHENAU

15 février [19]21

Cher Monsieur Rathenau,

Je suis extrêmement sensible à votre gracieux envoi<sup>2</sup>. Vous savez déjà combien vos écrits m'intéressent ; mais de tenir ces livres de vous leur donne à mes yeux plus de prix encore et je vous en remercie vivement.

Vous aurez reçu, je l'espère, envoyés par Madame Mayrisch, plusieurs de mes ouvrages<sup>3</sup> ; j'ai regretté de n'y pouvoir ajouter un mot de dédicace, mais je n'étais pas à Paris, n'avais pas les livres sous la main – et ne voulais point vous les faire attendre. Je vous prie de croire à mon meilleur souvenir.

André Gide

\*

---

<sup>1</sup>. Les quatre lettres que nous reproduisons sont conservées à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet. Nous remercions notre ami Pierre Lachasse de nous les avoir transcrites. Nous exprimons notre gratitude à Madame Catherine Gide pour nous avoir autorisé à les consulter et les reproduire.

<sup>2</sup>. Ces envois concernent les œuvres complètes de Rathenau. Madame Mayrisch sert d'intermédiaire : voir André Gide—Aline Mayrisch, *Correspondance 1903-1946*, éd. Cornel Meder et Pierre Masson, Gallimard, 2003, p. 215 et 218.

<sup>3</sup>. Il s'agit des *Caves du Vatican*, d'*Isabelle* et des deux *Prétextes* : Voir *ibid.*, p.218.



## ANDRÉ GIDE À WALTER RATHENAU

Château de Colpach, G. D. du Luxembourg, 25 juin [1921]<sup>4</sup>

Monsieur Rathenau,

Vous voudrez bien m'excuser, je l'espère, si je ne vous ai pas remercié plus tôt de l'envoi de vos œuvres complètes, auquel pourtant je n'ai pas laissé d'être très sensible. J'attendais d'être à Colpach de nouveau pour vous écrire, auprès de ces amis qui précisément viennent de vous revoir, et avec qui j'ai beaucoup parlé de vous<sup>5</sup>. Je m'étais d'abord promis de pousser une pointe du Grand Duché jusqu'à Berlin, dans l'espoir de vous revoir et de vous prouver ainsi le souvenir que j'avais gardé de votre aimable invitation de l'an passé ; mais je me fais quelques scrupules de distraire trop d'instant de votre temps, qui se doit aux affaires publiques, pour le plus grand bien de l'Allemagne sans doute, mais aussi pour celui de la France, je l'espère fermement.

Pour la première fois depuis la cessation des hostilités, l'horizon, grâce à vous, s'éclaircit un peu, et l'on voit diminuer l'épaisseur des nuées qui s'accumulaient, et qu'on accumulait, entre nos deux pays. J'ai lu, sur vous, quantité d'articles ; il me paraît que l'on fait erreur lorsqu'on écrit que vous n'aimez pas la France — et si je croyais cela, je n'aurais pas accepté de vous rencontrer, vous le pensez bien. Que vous préféreriez l'Allemagne, il n'est que naturel ; mais ce qui doit nous importer en France, c'est que vous ne conceviez pas aux dépens du nôtre le relèvement de votre pays ; c'est que vous considériez au contraire le relèvement des deux pays comme solidaire et parallèle.

J'admire la grandeur de votre rôle ; combien m'intéressait votre pensée, dès avant que je n'aie pu causer avec vous, et avec quelle curiosité je la suis à travers vos livres ! Je suis heureux de les tenir de vous. J'ai gardé de nos conversations le souvenir le plus vif, et j'entends encore votre voix en me promenant dans les allées de Colpach. J'attendais impatiemment, je puis vous le dire, le moment où vous seriez

---

<sup>4</sup>. Cette lettre a été reproduite dans *Colpach*, Luxembourg, Les Amis de Colpach, éd. de 1978, p.135-6.

<sup>5</sup>. Gide séjourne à Colpach en même temps qu'Ernst Robert Curtius.

appelé au pouvoir,<sup>6</sup> ayant la ferme confiance qu'à vous était réservé un rôle insigne. Vous nous donnez le rare spectacle d'un « spéculatif » aux prises avec la réalité ; cette mise en œuvre, par vous-même, de vos propres idées, prouvera, j'en ai l'assurance, tout à la fois la valeur de ces idées et celle de votre haut caractère.

Veillez ne point trouver trop impertinente l'attention d'un littérateur, dont l'opinion ne prétend certes point représenter celle de la France, mais qui peut vous assurer du moins que nombre d'esprits, en France, suivent votre pensée avec l'intérêt le plus vif, et que, parmi ceux-ci, il n'en est point qui le fasse avec plus de cordialité que

André Gide

\*

#### WALTER RATHENAU À ANDRÉ GIDE

Berlin, [Mittwoch] 29.6.1921<sup>7</sup>

Verehrter Herr Gide !

Aufrichtig bedaure ich, daß Sie Ihre Absicht, hierher zu kommen, nicht verwirklicht haben. Wenn ich auch nur auf kurze Zeit die Freude gehabt hätte, Sie zu sehen, so wäre die Wiederholung unserer Begegnung mir wertvoll gewesen.

Sie haben die Güte gehabt, mir mit der wundervollen Ausgabe der *Paludes* einen Ersatz zu schenken, für den ich Ihnen herzlich danke. Es ist mir eine große Freude, gerade dieses Werk aus Ihrer Hand zu besitzen und noch dazu in einem so überaus schönen und würdigen Gewande.

Dankbar bin ich Ihnen für die Erinnerung, die Sie an unsere Stunden in Colpach bewahren. Wenn Sie sich unserer Unterhaltungen auf den Parkwegen entsinnen, die mir nun leider für einige Zeit verschlossen sein werden, so glaube ich, daß die Beantwortung der Frage, ob ich wirklich, wie die Zeitungen es meinen, ein Feind Frankreichs sei, sich von selbst ergeben würde. Ich habe Ihnen erzählt, wieviel ich dem lateinischen und insbesondere dem französischen Kulturkreis verdanke, wir haben von

---

<sup>6</sup>. Walther Rathenau vient d'être nommé ministre de la Reconstruction.

<sup>7</sup>. Cette lettre a été également publiée dans *Colpach, op. cit.*, p. 135-6

dem geistigen und intellektuellen Klima Ihres Landes viel gesprochen, und ich habe keine meiner Empfindungen vor Ihnen verschlossen. Die Zeit und die Dinge, die heute Länder und Menschen trennen, gestatten es mir nicht, Gefühle zum Ausdruck zu bringen, die vor dem Kriege natürlich waren, doch soviel können selbst die politischen Schranken nicht zurückdämmen, als erforderlich war, um Frankreich gegenüber eine Stimme vernehmlich zu machen, die mit Recht als ein aufrichtiges Symptom objektiver und versöhnlicher Auffassung auf beiden Seiten gedeutet wurde.

Es ist mir überaus schwer geworden, aus der zurückgezogenen Lage meiner wirtschaftlichen und literarischen Arbeit herauszutreten und mich auf das Gebiet der Politik und Staatsverhandlungen zu begeben. Niemand hätte ich den Entschluß gefaßt, wenn ich nicht den Glauben teilte, daß heute mehr denn je die Welt des guten Willens und des objektiven Verständnisses bedarf, um zu gesunden. In diesem Sinne waren unsere Unterhaltungen vom letzten Jahr ein guter Anfang ; möchten sie ihre Fortsetzung finden als Symbol und Vorbedeutung der Annäherung der Geistigkeiten zweier Länder, deren Berührung gestört, aber niemals auf die Dauer behindert werden kann.

In aufrichtiger Ergebenheit

der Ihre

[Walther] Rathenau.<sup>8</sup>

---

<sup>8</sup> Très cher Monsieur Gide !

Je regrette bien sincèrement que vous n'avez pas réalisé votre projet de venir ici. Même si je n'aurais eu le plaisir de vous voir que pendant un court laps de temps, une nouvelle rencontre m'aurait été précieuse.

Vous avez eu la bonté de m'offrir une compensation avec la merveilleuse édition de *Paludes* pour laquelle je vous remercie de tout cœur. C'est pour moi un grand plaisir de posséder de votre propre main précisément cette œuvre, et de plus dans un habillage tout à fait beau et digne/

Je vous suis reconnaissant pour le souvenir que vous gardez de nos heures passées ensemble à Colpach. Si vous vous rappelez nos entretiens dans les allées du parc, qui me seront maintenant malheureusement fermées pour quelque temps, je crois que la réponse à la question de savoir si je suis vraiment, comme le prétendent les journaux, un ennemi de la France, s'imposerait d'elle-même. Je vous ai raconté combien je dois au monde culturel latin et en particulier français ; nous avons beaucoup parlé du climat

\*

WALTER RATHENAU À ANDRÉ GIDE

[Paris,] dimanche soir 1<sup>er</sup> janvier 1922<sup>9</sup>

Cher Monsieur Gide,  
Je ne voudrais pas quitter Paris sans avoir tâché de vous serrer la main.  
Y a-t-il moyen ? Je compte partir lundi après-midi.  
Bien à vous

[Walter] Rathenau

---

spirituel et intellectuel de votre pays et je n'ai tu devant vous aucun de mes sentiments. Le temps et les choses qui aujourd'hui séparent les pays et les hommes ne me permettent pas d'exprimer des sentiments qui, avant-guerre, étaient naturels, mais les barrières politiques ne sauraient endiguer autant qu'il serait nécessaire pour rendre audible face à la France une voix qui, a juste titre, a été interprétée des deux côtés comme un symptôme sincère d'une conception objective et conciliante.

Il m'est devenu extrêmement difficile de quitter la vie en retrait consacrée à mes travaux économiques et littéraires pour entrer dans le domaine de la politique et des négociations internationales. Je n'aurais jamais pris cette décision si je n'avais pas partagé la conviction que le monde aujourd'hui, plus qu'à toute autre époque, a besoin de la bonne volonté et de l'intelligence objective pour guérir. C'est dans ce sens que nos conversations de l'année dernière étaient un bon début ; qu'elles trouvent leur suite comme symbole et présage du rapprochement des esprits de deux pays dont les relations ont été troublées mais qui, dans la durée, ne pourront jamais être entravées.

Votre sincèrement dévoué.

Rathenau

<sup>9</sup>. Papier bleu à en tête, Hôtel Crillon, Place de la Concorde, Paris.

## La femme : l'autre « problème » gidien<sup>1</sup>

En posant la question de l'homosexualité dès ses premiers ouvrages, André Gide souhaite attirer le regard du lecteur sur ce qu'il qualifie de « problème » dans le récit *L'Immoraliste*. Pour tout initié, la réflexion gidienne sur l'homosexualité, loin de représenter une réflexion marginale, s'inscrit dans un processus d'intellectualisation de la découverte de soi, et de sa sexualité. Michel, le héros de *L'Immoraliste*, serait un malade selon certains puisqu'il est homosexuel : « quelques esprits distingués n'ont consenti de voir en ce drame que l'exposé d'un cas bizarre, et en son héros qu'un malade<sup>2</sup> ». Si l'homosexualité apparaît à travers le prisme de la maladie : du corps pour les uns, de l'esprit pour les autres, ce terme de « malade » n'est pas emprunté au hasard, puisqu'en France l'homosexualité est considérée comme une maladie jusqu'en 1982. Gide joue avec cette conception de l'homosexuel malade, en ouvrant Michel au désir de liberté suite à la maladie. Maladie qui ne l'emporte pas lui, mais sera fatale à sa femme, Marceline, qui devient victime de l'aspiration aux voyages de son époux guéri. Ces premiers jeux avec le corps et l'esprit viennent bouleverser les codes du bien-être et de la normalité : le malade homosexuel survit là où la malade pieuse et hétérosexuelle succombe. Devons-nous alors croire que la question de l'intime masculin se fait en dedans ou en dehors du champ de la normale ? Et si de l'Antiquité au Moyen Âge, « l'amour normal, l'amour qui porte à s'oublier, à se surpasser dans l'exploit pour la gloire d'un ami, est homosexuel<sup>3</sup> », qu'en est-il de l'homosexualité féminine ?

---

<sup>1</sup> Communication proposée à Seattle, Janvier 2012.

<sup>2</sup> *L'Immoraliste*, A. Gide, *Romans, Récits, Œuvres lyriques et dramatiques*, t. I, Bibl. de la Pléiade, Gallimard, 2009, p. 592.

<sup>3</sup> Georges Duby, *Les Dames du XIIe siècle*, p. 167.

Dans *Geneviève*, 3<sup>e</sup> récit d'une trilogie axée essentiellement sur la femme, André Gide choisit de traiter du « féminisme », mais aussi et par extension du lesbianisme. Dans cet ouvrage, la femme tend à s'affranchir des contraintes, et du poids d'une société qui semble devoir tout décider pour elle : études, amours, fréquentations. Grâce à son personnage éponyme, Geneviève, Gide établit la frontière entre les deux types d'homosexualité ; et le « problème » se dédouble selon qu'il s'agit de l'homosexualité masculine ou de l'homosexualité féminine. Ce dédoublement constaté par l'auteur lui permet d'approfondir son interrogation sur la femme, de développer une réflexion nourrie sur le féminisme et le lesbianisme, ouvrant alors le champ à une autre étude sociopolitique : celle du genre dont les enjeux et les limites sont différents dans le cas de la femme par rapport à celui, plus connu sous la plume gidienne, de l'homme.

### **La femme : le second « problème » gidien ?**

Dès 1930, André Gide songe à rédiger un ouvrage féministe : « C'est en mars 1930 qu'il se dit impatient d'aborder « de front toute la question du féminisme » avec « un grand roman féministe » qui développerait le personnage de Geneviève de *L'Ecole des femmes*<sup>4</sup>. » L'opus en question verra le jour 6 ans plus tard.

Mais la question que le lecteur gidien peut se poser concerne avant tout les motifs de ce choix. En effet, André Gide délaisse l'homosexualité masculine pour faire la part belle au lesbianisme, en consacrant un ouvrage à la question. Cette réflexion, André Gide l'avait déjà partagée avec Roger Martin du Gard :

Je soutiens que celui qui considère la femme exclusivement comme un instrument de plaisir et ne voit en elle que l'amante possible, se soucie fort peu de l'engrosser ; et comme je risque ceci (qui n'est peut-être pas si paradoxal qu'il peut paraître d'abord) : que l'homosexuel marié trouve son compte dans l'occupation de sa femme par la grossesse... Roger, avec un grand rire, s'écrie que « il n'y en a certainement pas un sur mille qui pense jamais à cela ». (Le curieux - mais cette réflexion ne me vient qu'ensuite – c'est que pas un instant nous n'envisageons la question du lesbianisme, qui, pourtant, risque de détourner la femme de la maternité bien autrement que ne le fait l'homosexualité d'un mari)<sup>5</sup>.

---

<sup>4</sup> D. Walker, notice de *Geneviève, Romans, Récits, Œuvres lyriques et dramatiques*, t. II, Bibl. de la Pléiade, Gallimard, 2009, p. 1338.

<sup>5</sup> Gide, *Journal*, t.I, Bibl. de la Pléiade, Gallimard, 1996, p. 550.

Avec ce détournement, il semble y avoir une culpabilité partagée dans la révélation homosexuelle masculine et féminine, et à en croire les propos de Gide dans son *Journal*, l'homosexualité ne poserait problème qu'en termes de grossesse et d'enfantement : avec une responsabilité, voire une culpabilité plus grandes pour le lesbianisme qui condamnerait la femme au renoncement à la maternité, ce qui n'est pas le cas de l'homosexuel masculin qui peut, malgré son désir charnel homosexuel, « engrosser » son épouse.

Dans les ouvrages antérieurs à *Geneviève*, la figure de la femme est une figure protéiforme dont il est impossible de définir une seule et principale caractéristique : suiveuse comme Marceline (*L'Immoraliste*), libératrice comme Sarah (*Les Faux-Monnayeurs*), coupable telle Mme Profitendieu, ou encore victime comme c'est le cas de Gertrude, soumise au désir du Pasteur dans *La Symphonie Pastorale*, la femme se définit essentiellement par rapport à la multiplicité de ses rôles.

Quelques pages avant la fin du récit, l'amour hétérosexuel de Geneviève ressemble avant tout à un jeu de pouvoir : « à vrai dire, c'est à partir de cet instant seulement que je commençai d'aimer le docteur Marchant, ou, plus exactement : de me figurer que je l'aimais. Je crois que je l'aurais soudain détesté tout au contraire s'il avait abondé dans mon sens (...) car mon être physique n'approuvait nullement cette embarquée de mon esprit<sup>6</sup> ». Geneviève joue aux jeux de l'amour comme l'on joue à se déguiser. Mais ce jeu est en réalité le fruit d'une dichotomie : l'« être physique » et l'« esprit » ne vont pas de pair. Cependant, avant de suspecter toute quête lesbienne, c'est au jeune âge de l'héroïne que Gide feint d'attribuer cette division du corps et de l'esprit : « Quelle enfant je pouvais être encore ! naïvement convaincue que l'on pouvait disposer à son gré de son corps et de son cœur, je tenais en grand mépris les amoureux involontaires et prétendais n'aimer personne que je n'eusse résolu d'aimer<sup>7</sup>. »

Il y a une volonté de maîtrise de soi, maîtrise de son corps, de ses pensées et de ses désirs, et ce que Foucault soulignait à propos de la Grèce, où « la vérité et le sexe se liaient dans la forme de la pédagogie, par la transmission, corps à corps, d'un savoir précieux ; le sexe servait de support aux initiations de la connaissance »<sup>8</sup>, s'applique à la femme

---

<sup>6</sup> *Geneviève*, *op. cit.*, p. 869.

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> Michel Foucault, *La Volonté de savoir*, Gallimard, 2010, p. 82

gidienne.

Lorsque le rapport hétérosexuel n'existe pas réellement, c'est parce que Geneviève ne peut éprouver de désir physique hétérosexuel que fantasmé, voire tronqué. Le côté charnel du rapport intime fait émerger une certaine répulsion chez cette jeune femme. André Gide pose dans ce récit les bases d'un combat sociologique qui émergera bien des années plus tard, et non sans difficulté puisqu'aujourd'hui encore peu d'universités françaises ont ouvert la voie aux études de genre. Gide exprime la nécessité de penser le genre avant de penser la sexualité, et il permet aussi d'ouvrir la voie à un nouveau système de pensée où la réflexion et le côté social prennent le pas sur les apparences.

La femme telle qu'elle apparaît à travers la figure de Geneviève est une jeune femme qui refuse sa part de féminité : « Aussi vainement, aussi absurdement aurais-je résolu de ne point laisser mes seins se gonfler<sup>9</sup>. » ; cependant elle ne renonce pas à son statut de femme, et revendique son féminisme, c'est-à-dire son désir d'autonomie puisqu' « il faut n'aimer point pour disposer de soi librement<sup>10</sup>. ». Si nous parlons de « second problème » gidien à propos de la femme, c'est bel et bien parce qu'il y a pour Gide un premier problème, celui fort bien exposé dans *L'Immoraliste* :

Je crois que maints grands esprits ont beaucoup répugné à... conclure – et que bien poser un problème n'est pas le supposer d'avance résolu. C'est à contrecœur que j'emploie ici le mot « problème ». A vrai dire, en art, il n'y a pas de problèmes – dont l'œuvre d'art ne soit la suffisante solution. Si par « problème » on entend « drame », dirai-je que celui que ce livre raconte, pour se jouer en l'âme même de mon héros, n'en est pas moins trop général pour rester circonscrit dans sa singulière aventure. Je n'ai pas la prétention d'avoir inventé ce « problème » ; il existait avant mon livre ; que Michel triomphe ou succombe, le « problème » continue d'être, et l'auteur ne propose comme acquis ni le triomphe ni la défaite<sup>11</sup>.

Dans la lettre d'introduction de *Geneviève*, André Gide expose le problème féminin sous un angle fort différent que celui choisi dans *L'Immoraliste*. Nous sommes loin du héros érudit, et la femme est présentée comme peu encline à une certaine forme de culture : « N'étant

---

<sup>9</sup> *Geneviève*, *op. cit.*, p. 870.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 870.

<sup>11</sup> *L'Immoraliste*, *op. cit.*, p. 592



guère friande de littérature »<sup>12</sup>. Certes *n'être pas friande* ne signifie pas ne pas *s'intéresser à*, mais la curiosité féminine semble moins noble que la curiosité masculine. Victoria Reid remarque d'ailleurs que la curiosité liée à l'intime est paradoxale : Geneviève « exemplifies the state of being intellectually curious and yet sexually incurious about the sexual act<sup>13</sup> ». Mais pourquoi la femme témoigne-t-elle d'un désintérêt par rapport à l'acte sexuel ? N'y a-t-il pas une crainte de la part de la femme à propos de laquelle Gide se demande : « Qu'est-ce que, de nos jours, une femme est en mesure et en droit d'espérer<sup>14</sup> ? » Cette question est le fil conducteur du récit, et nous laisse comprendre que le second problème gidien, le féminin, est multiple. Une multiplicité due à un décalage entre les possibilités de la femme et son statut dans la société. Dans la question, on distingue clairement deux problématiques séparées par deux locutions : « en mesure » d'une part et « en droit » d'autre part. Gide pose la question de telle manière que nous pouvons considérer deux éléments : les possibilités liées à l'inné d'un côté ; puis d'un autre côté, les possibilités liées au rang social, à la position de la femme au sein de la société, et contre laquelle la femme peut quelque chose mais au prix d'un combat contre les mentalités.

L'apparition d'une telle interrogation sous la plume de Gide peut intriguer le lecteur qui sait que jusqu'à ce jour la principale préoccupation gidienne concernait essentiellement, pour ne pas dire exclusivement, la gent masculine. En effet, la femme apparaît le plus souvent comme un personnage secondaire, même si cette dernière sait être à la fois soumise et libérée. La soumission n'est pas absente de *Geneviève*, et ce choix s'explique notamment parce que ce livre « s'adresse à une génération passée. Du temps de la jeunesse de ma mère, une femme pouvait souhaiter sa liberté ; à présent il ne s'agit plus de la souhaiter, mais de la prendre. »

Cependant, comme nous l'avons précisé, avec la femme c'est une figure protéiforme qui évolue sous nos yeux. Rien d'étonnant donc à ce que la femme soumise côtoie des femmes libérées :

---

<sup>12</sup> *Geneviève, op. cit.*, p. 821.

<sup>13</sup> Victoria Reid, *André Gide and Curiosity*, Amsterdam – New York, Rodopi, 2009. p. 81 : Geneviève « est l'exemple parfait de l'être intellectuellement curieux, mais aussi non-curieux sexuellement de ce qu'est l'acte sexuel », traduction Justine Legrand.

<sup>14</sup> *Geneviève*, p. 819.

La situation de la femme a changé considérablement depuis la guerre. Et peut-être ne fallait-il pas moins que cette catastrophe effroyable pour permettre aux femmes de rendre manifestes des qualités qui semblaient jusqu'à ce jour exceptionnelles ; pour permettre à la valeur des femmes d'être prise en considération<sup>15</sup>.

Comprenons que cette valorisation de la femme et de ses qualités peut déborder le simple cadre de la situation sociale pour intégrer un désir de liberté sexuelle. Si l'on considère que « l'identité de genre serait établie par un refus de la perte qui s'ensevelit dans le corps et qui détermine, en effet, le corps vivant par rapport au corps mort<sup>16</sup> », c'est avant tout à ce nouveau corps vivant que Geneviève aspire. Le corps ignorant du désir sexuel commence à naître et à s'extraire de cette ignorance en même temps que la « prise en considération » des richesses du sexe féminin. Cette liberté nouvellement acquise ressemble cependant à une liberté d'apparat puisque la femme demeure contrainte à un nom d'emprunt : « Et pour bien indiquer que ce n'est là qu'un exemple entre maints autres, qu'un exemple particulier, je l'intitulerai Geneviève, nom d'emprunt sous lequel je figure déjà dans le journal de ma mère. ». La place de la femme demeure donc une place ambiguë, faite de rêve de liberté mais aussi de contraintes, ce qui ne prive toutefois pas certaines femmes, dont Geneviève, de rêver à plus d'autonomie.

### **Féminisme et lesbianisme gidiens : une question de genre**

Cette quête de liberté, si chère à Gide, prend les traits du féminisme dans le récit. En effet, dès la première évocation de l'attirance de Geneviève pour sa camarade de classe Sara, la réflexion gidienne sur le féminisme et le lesbianisme transparait. Après avoir récité merveilleusement la première scène de *Britannicus*,

Sara fit une courte révérence ironique, une sorte de pirouette, et rejoignit sa place auprès de moi. J'étais toute tremblante d'une admiration, d'un enthousiasme que j'eusse voulu pouvoir lui exprimer, mais il ne me venait à l'esprit que des phrases que je craignais qu'elle ne trouvât ridicules. La classe était près de finir. Vite, je déchirai le bas d'une feuille de mon cahier ; j'écrivis en tremblant sur ce bout de papier : « Je voudrais être votre amie »<sup>17</sup>.

---

<sup>15</sup> *Ibid.*

<sup>16</sup> Judith Butler, *Trouble dans le genre, le féminisme et la subversion de l'identité*, Editions La Découverte/Poche, 2011, p. 163

<sup>17</sup> *Geneviève*, p. 823-824.

Arrêtons-nous sur le choix de la récitation : Geneviève choisit un extrait de *Britannicus*, c'est-à-dire d'une pièce dans laquelle Racine décrit la vraie nature de Néron à travers sa passion subite pour Junie, fiancée de Britannicus, passion qui le pousse à se libérer de la domination d'Agrippine et à assassiner son frère adoptif. Ce goût pour la littérature classique n'est pas celui d'une Sara, dont on ne s'étonne guère de sa préférence pour Baudelaire, le poète décadent. Les références culturelles prêtées aux femmes ont pour fonction la performativité du langage. À travers la mise en scène de leurs lectures, Gide tente de dire, sous la forme du sous-entendu, quelles sont les caractéristiques de chaque femme. L'auteur nous met face à la binarité suivante : la femme au goût classique contre la femme qui aime le poète décadent. Et ces deux types de littératures connaissent des élans et des fonds antinomiques. Cependant, comme bien souvent, la binarité gidienne expose une dualité tronquée. Le choix de l'ouvrage représentant la littérature classique est un ouvrage où la domination féminine est critiquée par le biais de la position d'Agrippine. A travers les choix littéraires, la dualité féminine est exprimée avec ses limites, et nous remarquons que dans cette œuvre, ce qu'il y a d'original et de différent par rapport aux rapports adolescents masculins réside dans le refus du paraître : « D'ordinaire je n'avais rien de caché pour ma mère (...) Je dus tout dire en une fois : et la récitation de *Britannicus* et mon enthousiasme que je ne cherchai pas à cacher, et même cette attirance singulière que j'aurais été bien incapable de taire et qui se marquait malgré moi dans mon récit <sup>18</sup> ».

Certes, la jeune fille ne pose pas encore les vrais mots sur la relation naissante, mais cela ne la prive pas de ressentir un frisson inédit et qu'elle ne peut dissimuler. Nous sommes bien loin des *Faux-monnayeurs*, et du jeu de cache-cache pratiqué par Bernard et Olivier dans le jardin du Luxembourg :

L'assemblée ce jour-là était plus nombreuse que de coutume, sans doute à cause du beau temps. Quelques-uns s'y étaient adjoints que Bernard ne connaissait pas encore. Chacun de ces jeunes gens, sitôt qu'il était devant les autres, jouait un personnage et perdait presque tout naturel<sup>19</sup>.

Cependant, même dans la vérité de l'affection et dans la volonté de ne pas dissimuler ses émotions, le paraître ne disparaît pas totalement. Les

---

<sup>18</sup> Geneviève, p. 825.

<sup>19</sup> Gide, *Les Faux-monnayeurs, Romans, Récits, Œuvres lyriques et dramatiques*, t. II, p. 176.

conventions sont plus fortes que tout, et la religion devient un motif d'exclusion. Or Gide « se méfie particulièrement du fanatisme religieux, du danger inhérent à toute prétention à détenir la vérité »<sup>20</sup>. Dans ce cas, la femme devient sous la plume de Gide la coupable idéale, la personne qu'on ne peut pas fréquenter, et dont la faute est double. En effet, ce n'est pas seulement la manière dont la femme s'envisage au sein de la société qui la rend coupable de son existence, mais c'est également et surtout la manière dont elle agit en tant que mère qui la rend fautive. La mère, par son rang, et la place qu'elle prend dans la vie de l'enfant peut avoir tendance à phagocytter les désirs de son enfant, à en faire sa chose, sa propriété. Selon Martine Sagaert, « qu'elle n'aime pas son enfant ou qu'elle l'aime trop, la mère peut par son comportement déviant, le traumatiser<sup>21</sup>. » Cette possession est vivement critiquée tant au niveau de ses causes que de ses conséquences pour et sur l'enfant. Mais cette théorie développée notamment par Freud a ses limites lorsqu'elle est transposée dans l'œuvre de Gide. Si la place de la femme est le plus souvent une place fort peu enviable, grâce à Geneviève, Gide propose une alternative. En n'étant plus considérée comme un simple « instrument de plaisir » et de reproduction, la femme semble tendre à une revalorisation de son statut.

Le détachement auquel la femme aspire, et la liberté dont la femme de l'après guerre est en quête, se traduisent non seulement par une libération de son rôle de mère-épouse, mais aussi dans son rapport intime aux autres. La découverte amoureuse se fait sous la forme d'une révélation pour l'intéressée elle-même. Une révélation où le flot de sentiments dépasse l'entendement de celle qui les ressent :

Cette autre c'était Gisèle Parmentier, que je m'étais si longtemps désolée de ne pouvoir approcher. J'ai dit qu'elle n'avait pas d'autre amie que Sara. Et je n'aurais su dire de laquelle des deux j'étais jalouse, également éprise de l'une et de l'autre, quoique d'une façon très différente. Il n'était point question avec Gisèle d'un attrait physique comme celui de Sara ; mais de quelque chose de profond, d'indéfinissable. Non, ce que je jalousais, c'était leur amitié<sup>22</sup>.

---

<sup>20</sup> Alain Goulet, *Dictionnaire Gide*, sous la direction de P. Masson et J.-M. Wittmann, Garnier, 2011, p. 345.

<sup>21</sup> Martine Sagaert, *Histoire littéraire des mères de 1890 aux années 1920*, Paris, L'Harmattan, coll. « Espaces Littéraires », 1999, p. 52.

<sup>22</sup> *Geneviève*, p. 835.

Il y a un au-delà du physique : on désire l'autre aussi par et pour ce qu'il est. On ne le regarde pas uniquement parce qu'il appartient au sexe opposé, mais parce que ce qui l'entoure, tout ce qui fait de lui ou d'elle ce qu'il/elle est, constitue un ensemble désirable.

Cependant, très vite cette liberté d'être et de désirer se retrouve soumise à d'autres impératifs, ceux de l'origine de l'homosexualité féminine. À travers la description que Geneviève fait de son entourage familial, nous relevons différents éléments nous faisant penser que l'homosexualité féminine trouverait son origine dans la relation au père : Combien de lecteurs vont s'indigner de m'entendre m'exprimer aussi librement sur mon père ! (...) Mon récit n'a raison d'être que parfaitement franc ; si cette franchise prend parfois couleur de cynisme, je crois que cela vient surtout de l'habitude invétérée qu'on a de regarder de travers et de n'aborder point, ou qu'avec un tas de circonlocutions rassurantes, certains sujets que je me propose de regarder en face, comme ils méritent de l'être<sup>23</sup>.

Puis, « mon père savait fort bien qu'il n'avait aucune prise sur moi<sup>24</sup>. » La prison que représente le père est énoncée très clairement par Geneviève. Mais Gide ne nous propose-t-il pas un cliché du lesbianisme, où le rejet du père s'inscrit dès la petite enfance, et viendrait expliquer le choix lesbien de la fille devenue femme ? Car dans *Geneviève*, la fille continue jusque dans sa vie d'adulte à rejeter la figure paternelle et, par extension, tous les hommes. Mon père « avait toujours désapprouvé le lycée. À l'entendre, les femmes n'avaient pas tant besoin d'instruction que de bonnes manières ; et il ajouta que, du reste, c'était ce que pensaient, avec Molière, tous les gens sensés. » Un clin d'œil à Molière développé dans un autre ouvrage de cette trilogie : *L'école des femmes*.

Gide saisit l'occasion de revenir sur un point déjà abordé : la remise en question d'une lecture se bornant à tout réduire à la morale : « Les considérations de pudeur et de morale n'ont que faire ici ; elles ne tendent qu'à fausser tous les problèmes<sup>25</sup>. « Fausser tous les problèmes » condamne à toujours tout reporter sur la question morale. Certes, Geneviève se dit indignée par « l'insigne importance accordée, dans ce livre, à la chasteté<sup>26</sup>. » Mais ne faut-il pas dépasser cette approche

---

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 829-830.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 842.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 830.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 859.

psychanalytique de tout rapport à l'intime ? La figure paternelle n'est peut-être pas la seule cause du « problème » lesbien. La critique ouverte de la psychanalyse où « le docteur avait bien raison : la théorie ne prévaut pas contre le naturel<sup>27</sup> », représente même une option salutaire pour la femme aspirant à plus de reconnaissance et de liberté. Car, si « le mal est encore plus grand lorsque c'est la pensée de la femme qui s'émancipe », cela ne veut pas dire pour autant qu'il faille restreindre « le rôle de la femme (à un rôle) éminemment conservateur », mais qu'au contraire il faut oser conduire la femme vers la libération, vers une liberté d'être développée en filigrane par Gide et reprise par le mouvement des études de genre. L'essentiel pour le lecteur est de comprendre tout ce qui se cache derrière cette révélation homosexuelle. Le regard gidien est un témoignage qui nous permet de mesurer le poids des traditions, mais aussi le fait que l'homosexualité n'est pas un quelconque apprentissage : « Oui, mon regard, malgré moi, la dévêtait et je l'imaginai en "Indolente" ». Une angoisse inconnue me décomposait, que je ne savais pas être du désir parce que je ne pensais pas que l'on pût éprouver du désir sinon pour un être de l'autre sexe<sup>28</sup>. » La femme prend ici conscience de son désir, de son attirance lesbienne, non sans une certaine douleur. Et derrière cette douleur mêlée d'angoisse, Gide propose le recours à la dissimulation. Pourquoi ? Peut-être car comme le remarque Emily Apter : « Dissimulation « protects » from the truth<sup>29</sup> ». Mais en dissimulant, la femme peut également échapper à la vérité. Et la révélation que la femme fait d'elle-même existe alors au détriment de sa propre volonté : « Si je me suis attardée à cette première passion de ma jeunesse, c'est en raison du confus éveil de mes sens<sup>30</sup>. »

Une seconde dualité émerge au sein de cette nécessité, dans ce naturel pourtant confus, mais que Gide tente d'expliquer un peu plus en affirmant : « nous nous développons dans la sympathie, mais c'est en nous opposant que nous apprenons à nous connaître<sup>31</sup>. » À travers cette dualité, Gide anticipe la théorie du genre qui établit comme une nécessité

---

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 891.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 849.

<sup>29</sup> Emily Apter, *André Gide and the Codes of Homotextuality*, Saratoga, CA, ANMA Libri, coll. « Stanford French and Italian Studies », 1987, p. 116.

« La dissimulation protégée de la vérité », traduction Justine Legrand.

<sup>30</sup> *Geneviève*, p. 852.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 854.

de réfléchir la sexualité en prenant en compte l'entourage social. En effet, la condition des femmes semble être tout entière déterminée par des contraintes que les femmes ne maîtrisent pas :

Les questions d'ordre sexuel, sur lesquelles certains peuvent s'étonner ou se scandaliser de me voir m'attarder dans ce récit, étaient bien aussi celles qui m'intéressaient particulièrement dans les livres que je lisais. À ma curiosité ne se mêlait du reste aucune sensualité<sup>32</sup>.

Les propos de Geneviève témoignent d'une certaine ambiguïté. Il y a une distance entre ce qui est énoncé et le ressenti. La femme se voit elle-même comme un cas d'étude, et va jusqu'à évoquer sa sexualité à travers les livres. Ce qui est frappant, c'est que la femme apparaît sous les traits que l'on prête normalement à l'homme, et le déni de sensualité montre que le détachement de la femme par rapport à son propre cas est possible. Quelques pages plus loin, Gide approfondit cette analyse et développe l'idée selon laquelle il faut dissocier la pratique sexuelle charnelle de tout jugement :

Toutes trois nous admettions que l'accouplement pût se passer d'autorisation légale ; toutes trois nous nous déclarions volontiers résolues à la maternité en dehors du mariage ; mais si, moi du moins, je parlais aussi aisément et légèrement de l'amour, c'est que je ne songeais qu'à ses suites ; c'est que j'ignorais la volupté et n'avais même aucune appréhension du plaisir, de sorte que je pensais pouvoir disposer toujours librement de moi-même<sup>33</sup>. »

Grâce à cette distanciation, Gide montre bien qu'il faut distinguer le sexe de la sexualité, et que cette distinction appelle à ne pas confondre ce que la morale nous impose et ce que l'humanité rend possible. Le rapport hétérosexuel n'existe pas réellement pour Geneviève, il n'est que fantasmé et d'une manière tronquée, puisqu'elle n'est pas attirée physiquement par le sexe opposé. Le côté charnel de tout rapport intime fait émerger une certaine forme de répulsion chez cette femme. En permettant de penser le genre avant de penser la sexualité, et de reconsidérer la place de chacun dans la société, Gide ouvre la voie à un nouveau système de pensée où la dualité de la femme, être de désir qui ignore l'objet de son désir, se trouve renforcée par le rôle féministe qui naît en elle. Ajoutons que comme le souligne Apter : « On one level these subtexts allow Gide, as homosexual narrator, to be acknowledged as the courageous forerunner of a lesbian feminist « je », he who successfully

---

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 857.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 859.

translates a dualistic set of values from one gender-code into the other<sup>34</sup> ».

A travers le personnage de Geneviève, André Gide appelle donc à une reconsidération de la femme, de ses qualités et de ses désirs. Dans la troisième partie du récit, suite abandonnée, un nouvel éclairage est apporté et met en lumière les difficultés inhérentes au statut de femme. Lorsque l'homme se trouve réintégré au cœur du tourbillon féminin, c'est alors une femme quasi résignée qui confesse : « Je n'ai pas le désir de pousser plus loin mon récit. Ma vie, du reste, avait cessé d'être aventureuse, depuis mon accord avec Sylvain<sup>35</sup>. » Faut-il cependant y lire un échec du féminisme ? Si nous devons répondre à la question posée en début de récit : à quoi la femme est-elle en mesure et en droit d'espérer ? La difficulté serait pour nous de savoir ce que l'espoir peut créer. En effet, s'il n'y a pas de vrai échec du féminisme, l'espoir féminin, source de liberté dans un premier temps, se retrouve vite déchu ; et la femme semble malheureusement de nouveau enfermée dans un rôle de femme-épouse, et non de femme libre et libérée. Ainsi, lié aux contraintes d'enfantement et de maternité, le féminisme gidien garde avant tout les traits d'une liberté onirique plus que d'une révolution spirituelle et sexuelle.

---

<sup>34</sup> Apter, *op. cit.* « De ce point de vue, ces sous-entendus permettent à Gide, comme narrateur homosexuel, d'être reconnu comme le courageux précurseur d'un « je » à caractère féministe lesbien, et de traduire avec succès la dualité des valeurs allant d'un genre à l'autre », traduction Justine Legrand.

<sup>35</sup> *Geneviève*, p. 907.



## Gide et l'affaire *Swann*

S'il fallait un signe de l'importance qui est encore aujourd'hui accordée à la figure de Gide, on pourrait la chercher du côté des diverses agressions que certains critiques se sentent obligés de lui faire subir, comme si, pour valoriser tel autre écrivain, ils n'avaient pas de meilleur argument que de l'opposer à l'ancien « contemporain capital ». On a vu ainsi, au cours de l'année 2013, féliciter Arthur Cravan pour sa prétendue mystification de Gide, et présenter Pierre Louÿs comme un inévitable détracteur, par un curieux principe de vases communicants :

On ne se dissimule pas que la revalorisation de l'œuvre et de la personne de Pierre Louÿs [...] entraîne ipso facto une certaine réduction de la figure de Gide<sup>1</sup>.

S'agissant de Proust et du centenaire de la publication de *Du côté de chez Swann*, on aurait pu penser que cette œuvre, non seulement consacrée mais désormais sacralisée, s'imposait d'elle-même. Il a fallu cependant, par une illusion rétrospective assez courante, s'étonner qu'une telle œuvre ait pu ne pas obtenir dès son apparition le statut qu'elle possède aujourd'hui, oubliant ce que Proust lui-même avait dit à propos du temps qu'une création originale mettait à créer son propre public. En 1929, Reynaldo Hahn lui-même déclarait à propos de son ami :

Aucun de nous n'imaginait qu'il deviendrait célèbre... Lorsqu'ils lurent, ou parcoururent, *Swann* en copie, Marcel Prévost, Schlumberger et le lecteur de Fasquelle pouffèrent de rire<sup>2</sup>.

Au lecteur de Fasquelle et à ceux de *La NRF*, il faut encore ajouter celui d'Ollendorf, le livre de Proust n'étant arrivé chez Grasset qu'après trois refus consécutifs. Mais là encore, Gide servit de repoussoir idéal, au point que l'événement le plus médiatisé de cet anniversaire semble avoir

---

<sup>1</sup> Luc Dellisse, *Le tombeau d'une amitié*, Les Impressions nouvelles, 2013, p. 11.

<sup>2</sup> R. de Saint Jean, *Journal d'un journaliste*, Grasset, 1974, p.44.

été la vente du brouillon de la lettre d'excuses qu'il adressa à Proust en janvier 1914. Certains journalistes en vinrent même à parler « du centenaire du refus » de Proust par Gide, oubliant que ce refus était antérieur d'un an à la parution de *Swann* chez Grasset. On reparla donc de « la bourde de Gide », avec une évidente satisfaction qui dispensait de s'informer davantage.

Pour connaître les responsabilités engagées dans cette affaire, il convient d'en reprendre les étapes. Et de rappeler qu'en novembre 1912, deux entités distinctes répondent aux initiales de *La Nouvelle Revue Française*. Il y a d'abord la revue, dirigée par un comité de six membres (Copeau, Drouin, Ghéon, Gide, Ruyters, Schlumberger), et ensuite le comptoir d'édition, créé un an après la revue, et qui, sous le nom d'Éditions de La NRF, dirigé par Gaston Gallimard, avec Gide et Schlumberger comme co-actionnaires, disposait déjà d'une certaine autonomie. Il ne semble pas que Proust fût informé de cette dyarchie quand, vers le 20 octobre 1912, en quête d'un éditeur, il écrit à son ami Antoine Bibesco :

Il me semble que la *Revue française* serait un milieu plus propre à la maturation, à la dissémination des idées contenues dans mon livre. [...] Bref, j'aimerais [...] faire paraître, à mes frais, mon livre à la *Revue Française*. Peux-tu le leur demander ?<sup>3</sup>.

Le prince Antoine Bibesco était, depuis le Lycée Condorcet, un ami de Copeau qui lui avait fait connaître l'équipe de *La NRF*, dont il était devenu un des premiers abonnés. Quant à l'intérêt de Proust pour cette revue, il se constitua par paliers. Le 21 février 1911, il écrivait à Georges de Lauris : « Antoine Bibesco m'a abonné à une Revue de Gide. Il y a une nouvelle de Gide. Ça n'est pas mal ; mais ce n'est pas renversant. Oh ! non ! C'est bien peu de chose<sup>4</sup>. » La présence, dans les sommaires suivants, de Larbaud, Saint-John Perse, Claudel et la comtesse de Noailles purent le convaincre que *La NRF* savait mêler innovation et tradition. En outre, il pouvait supposer que la question centrale de son œuvre, à savoir l'homosexualité – il allait en avertir Gallimard – trouverait là un accueil plus compréhensif. Le 17 août 1912, il écrivait à Reynaldo Hahn :

---

<sup>3</sup> *Correspondance de Marcel Proust*, édit. Philippe Kolb, t. XI, Plon, 1984, p. 234.

<sup>4</sup> Proust, *Lettres*, Plon, p. 526.

J'ai appris à Paris avant mon départ — via Bibesco, mais Tombeau — que Gide et Ghéon, séparément, ne se contentaient pas d'un vague platonisme. Et la précision des choses que j'ai apprises m'a rendue plus révoltante l'hypocrisie de Ghéon dans ses articles sur Saint Sébastien etc<sup>5</sup>.

Il en vint ainsi à considérer *La NRF* comme une possible terre d'accueil. Il commença par donner à lire à Copeau, par l'intermédiaire de Bibesco, des articles parus dans *Le Figaro* en mars et juin 1912 (« Épinés blanches, épines roses » et « Rayons de soleil sur le balcon »). Mais c'est un peu plus tard, semble-t-il, alors que son livre est déjà soumis à Fasquelle, que lui vient l'idée de le proposer aux éditions de La NRF :

Ils seront persuadés que si je leur ai fait envoyer mes articles, c'était pour "préparer" cela. Mais après tout, y a-t-il tant de mal à ce qu'ils le croient ? [...] Je voulais seulement que ces articles passassent sous des yeux [...] qui sont parmi les moins aveugles d'aujourd'hui. Je ne trouve pas leur revue sans défaut. Le dernier n° contient bien des absurdités. Mai enfin c'est tout de même la seule revue. [...] S'ils acceptent, je souhaite qu'ils me laissent quelques jours de réflexion avant de conclure définitivement. Car il faut que je puisse me dégager vis à vis de Calmette, ce que je ne fais pas avant de savoir si La NRF veut de moi.<sup>6</sup>

Le prince Bibesco dut donc écrire à Copeau qui renvoya alors Proust à Gallimard, comme le révèle cette réponse de Proust à Copeau du 24 octobre :

Paraître à La NRF est encore beaucoup plus tentant pour moi depuis que vous m'avez dit que mon lecteur et mon éditeur serait Monsieur Gallimard. Je l'ai rencontré une fois et garde de lui un si bon souvenir [...]. [puis il évoque ses obligations envers Fasquelle] Convenons ceci : 1° ne répondez pas à cette lettre. 2° Si je ne puis pas reprendre ma liberté je ne vous réécrirai pas. 3° Si je puis reprendre ma liberté le vous réécrirai aussitôt ou à M. Gallimard. [...] Il est possible que je tâche de causer en attendant avec M. Gallimard afin de me rendre compte du temps que demanderait la publication du livre à la Nouvelle Revue française pour le cas où il me serait possible de m'affranchir de mes engagements antérieurs<sup>7</sup>.

Mais le 28, il semble hésiter encore, comme il l'écrit à Louis de Robert :

Croyez vous que je ferais mieux de renoncer à l'idée de Fasquelle et qu'un éditeur purement littéraire (comme la Nouvelle Revue Française qui consentirait

---

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 569.

<sup>6</sup> Kolb, p. 234, 5 et 6.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 246-7.

peut-être à m'éditer en 3 volumes [...] aurait plus de chances de faire accepter des lecteurs un livre qui à vrai dire ne ressemble pas du tout au classique roman<sup>8</sup>.

Enfin le 2 novembre, il écrit à Gaston Gallimard :

Monsieur Jacques Copeau m'avait dit de vous écrire si je désirais donner suite à un projet de publication à La Nouvelle Revue Française. Je suppose qu'il vous en a parlé. Je lui ai expliqué très franchement la cause de mes hésitations, de mes scrupules. Mais il serait plus simple et plus efficace que je puisse causer dix minutes avec vous<sup>9</sup>.

Et de signaler en même temps ses hésitations à présenter cette demande, dans la mesure où il a déjà proposé son livre à Fasquelle, par l'entremise de ses amis Gaston Calmette et Louis de Robert. Quelques jours plus tard, vers le 6 novembre, il précise qu'il s'agit d'un gros volume de 550 pages, ce qui, d'après ce qui ressort des lettres suivantes, ne semble pas effrayer Gallimard. Proust annonce alors, vers le 9, l'envoi de la dactylo de son livre, avec cette précision un peu inquiétante : « Elle n'est pas conforme au texte véritable, mais enfin elle vous donnera une idée exacte. C'est seulement un peu amélioré depuis<sup>10</sup>. »

C'est à peu près à la même date que lui vient alors l'idée de proposer à la Revue des extraits de son livre. Le 5 novembre, il écrit à Gaston Gallimard :

Comme mes messages ni mes coups de téléphone, ni ceux de Bibesco, ne peuvent jamais vous atteindre, je me résigne à vous demander par lettre les quelques renseignements que vous m'auriez donné de vive voix. [...] J'ai l'intention de donner, plutôt qu'à *La Revue de Paris*, quelques fragments, en revue, à votre Revue. Mais de cela je ne vous parle pas, car je suppose que cela concerne plutôt M. Copeau, et c'est donc à lui que j'écrirai pour cela<sup>11</sup>.

Gallimard répond, et le 6 Proust lui écrit qu'il lui fait porter la dactylo « un peu améliorée », écrivant d'autre part à Copeau pour lui annoncer l'envoi

de pages inédites, extraites de mon prochain livre, et que je souhaiterais beaucoup voir paraître dans votre Revue. [...] Ne vous effrayez pas trop du nombre de pages, car il y a beaucoup de parties rayées. D'ailleurs à partir de la page 40 ou même avant, le texte est rempli de fautes, parce que M. Gallimard a le seul texte exact sur lequel j'aurais pu corriger celui-ci. [...] Si ces extraits paraissent, comme ils sont pris çà et là dans le volume, reproduisant des parties

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 252.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 276.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 285

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 278-9- 281

qui n'y figurent plus, en omettant d'autres qui y figurent, ils pourraient en donner une idée très fautive, il serait bon que votre Revue les fît précéder de 2 lignes d'explications que nous arrêterions en commun accord<sup>12</sup>.

On peut, ici, imaginer deux types de recul : celui de Gallimard, d'abord, qui pouvait s'agacer de ce qui semblait une sorte de chantage, Proust lui demandant de se prononcer favorablement pour son livre, arguant que Fasquelle était prêt à l'accepter, et donc qu'il ne pouvait se dédire vis-à-vis de celui-ci sans avoir d'abord l'assurance d'être accepté par Gallimard. À quoi s'ajoutaient l'offre par Proust de prendre les frais d'édition à sa charge, et son désir que le livre soit tout de même dédicacé à Calmette.

Ensuite, celui du comité de la Revue, plus encore, à qui Proust proposait de déroger à ses habitudes en publiant les extraits d'un roman à paraître, alors que jusque là les Gide, Larbaud, Bachelin ou Ghéon en donnaient l'intégralité. Et surtout, d'avoir à prendre en charge un texte « rempli de fautes », décousu, et nécessitant donc un long travail de mise en forme. Et pour ne rien simplifier, Proust ajoutait des exigences de parution rapide, demandant que ces extraits figurent dans le numéro de février au plus tard, afin qu'ils ne risquent pas de paraître après le volume dont il voulait croire la parution imminente...

Avant même de savoir qui lut le texte de Proust, on peut donc affirmer au moins qu'il y avait en fait deux textes distincts, et qu'aucun ne correspondait à celui que nous connaissons aujourd'hui. Celui qui fut transmis à Gallimard allait être par la suite l'objet de modifications considérables. Le 12 avril 1913, Proust écrira à Jean-Louis Vaudoayer :

Il ne reste pas une ligne sur vingt du texte primitif (remplacé d'ailleurs par un autre). Il est rayé, corrigé dans toutes les parties blanches que je peux trouver, et je colle des papiers en haut, en bas, à droite, à gauche, etc.<sup>13</sup>

Quant à celui que les directeurs de la revue eurent entre les mains, on peut dire qu'il était encore plus éloigné du texte définitif. Le 6 septembre 1916, parlant à Gaston Gallimard de la préparation des tomes suivants, et évoquant les corrections et amendements qu'il y apportait, Proust s'en amusait :

Il y en avait tellement pour le premier volume que je me rappelle que Copeau en voyant mes épreuves (pas celles de *La NRF*, celles de Grasset) m'avait dit : Mais c'est un autre livre<sup>14</sup> !

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 289-90

<sup>13</sup> Proust, *Lettres*, Plon, 2004, p. 611.

Cette première question en appelle donc aussitôt une deuxième : qui fut le lecteur des extraits de *Du côté de chez Swann* ? La lettre de Proust met en cause directement Jacques Copeau, qui exerçait alors les fonctions de directeur en titre de la revue ; à un auteur qui n'est malheureusement pas désigné, Jean Schlumberger le chargeait de répondre , le 22 novembre 1912, « que je ne suis plus directeur et qu'en vous passant les pouvoirs j'ai dû vous laisser toute liberté. » (lettre inédite).

À cette date, nous sommes précisément à la fin de la période cruciale où les extraits de *Swann* furent examinés, puis refusés. Les repères nous sont fournis par le *Journal* de Jean Schlumberger, qui semble du coup le désigner comme principal responsable :

14 novembre [1912]. Commencé lecture d'un manuscrit de Proust. » [...] « 21 novembre. Passé Villa Montmorency. [...] Décidément on refuse le Proust<sup>15</sup>.

Si la Villa Montmorency implique Gide, dont le domicile servait souvent de lieu de réunion à l'équipe de direction de « sa » revue, le « on » reste assez vague pour faire supposer une décision collective. Malheureusement, dans les échanges et les journaux de ses membres, Proust brille par son absence. Gide travaille aux *Caves du Vatican*, dont il donne lecture à Ghéon ; Copeau travaille à *La Maison natale*, et Gide va passer la journée du 15 chez lui pour l'écouter. Gide travaille beaucoup l'anglais (leçons particulières, lectures de Milton et de Keats) ; avec Eugène Rouart, il parle de placements financiers. Quelques jours avant la réunion du 21, Schlumberger, qui a lui aussi une pièce en cours, fait un saut à Lausanne pour une opération de son fils ; dans le train, où il lit peut-être Proust, il n'écrit à Copeau qu'à propos de la rémunération des contributeurs de la revue. Le samedi 16, presque tout le monde s'est croisé aux bureaux de *La NRF* : Gide y retrouve Copeau et Rivière, puis Schlumberger avec qui il parle de Conrad qu'il est question d'éditer ; Ghéon les rejoint ; Gide va à la Sorbonne avec Schlumberger pour se renseigner sur des cours d'anglais ; plus tard, Marcel Drouin les retrouve à la Revue. Le 21, jours du refus, Gide ne consigne que des réflexions sur Rouart, et qu'après « un travail assez bon », il est allé chez Paul

---

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 781.

<sup>15</sup> Jean Schlumberger, *Notes sur la vie littéraire*, Gallimard, 1999, p. 43 et 45.

Desjardins, avant d'aller dîner chez André Ruyters, revenu de la banque où il travaille, et avec qui il cause d'affaires toute la soirée.

Proust est ainsi remarquablement absent de toutes leurs préoccupations, et l'on mesure le peu d'importance qu'on lui accordait au sein de *La NRF* à l'inexistence de débats accompagnant son refus. « Décidément », écrit Schlumberger, ce qui sous-entend que la chose était courue d'avance. Il semble aussi qu'« on » fut plusieurs à le lui faire savoir, quand Proust parle, un an plus tard, des « refus répétés de *La NRF* ». Mais il faut aussi comprendre qu'ici il continue de confondre les deux entités déjà désignées, la revue et le comptoir d'édition, et que, quand il parle de ses « absurdes démarches auprès de M. Gallimard » et des « coups de téléphone auxquels on ne répondait pas », il pense au refus relatif à son livre. Or, de ce second refus, qui est en fait pour Proust le plus important, Gaston Gallimard avait seul la maîtrise, et la responsabilité.

La chronologie des refus reste difficile à établir. À la mi décembre (le 16 ou le 23, la datation des lettres de Proust est incertaine), Proust en est encore à demander des nouvelles à Gallimard, et à s'étonner de son silence. On ne peut guère croire que le refus de la revue, décidé un mois plus tôt, ne lui ait pas déjà été communiqué. Dans ses lettres, il semble lier ce refus aux problèmes de calendrier découlant du silence de Gallimard. Il écrit à Louis de Robert, entre le 17 et le 24 décembre : Des revues m'avaient demandé de publier des extraits de mon livre. Il m'a été impossible de leur dire s'il allait paraître, s'il paraîtrait jamais.<sup>16</sup>

Quant au refus de l'éditeur, il ne l'évoque à Madame Straus, vers le 26 décembre, qu'en le présentant comme un retrait volontaire de sa part, ce qui est peut-être une façon de ne pas perdre la face, mais pose tout de même question :

J'ai renoncé à l'autre éditeur dont je vous avais parlé parce que j'ai senti que la dédicace à Calmette qui est d'un autre bord intellectuel lui déplaisait et qu'avant tout je tiens à ne pas être un ingrat. Par le fait même que je rompais de l'autre côté, je me résignais aux retouches que me demanderait Fasquelle<sup>17</sup>.

En admettant tout de même que Gallimard ait bien fini par répondre négativement, une autre question se pose encore : Gaston Gallimard prit-il cette décision seul, ou sous l'influence du jugement du comité de la

---

<sup>16</sup> Kolb, p. 324.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 331.

revue, ou encore de conserve avec ses deux associés qu'étaient Gide et Schlumberger ? En l'absence de la correspondance de Gide avec Gallimard, toujours maintenue au secret, on doit suspendre la réponse ; au moins voit-on, au terme de cette rétrospective, que dans cette malheureuse aventure, bien des responsabilités furent engagées, y compris celle de l'auteur lui-même.

Pourtant, si Gide est devenu, aux yeux de la postérité, comme le principal responsable de cette erreur d'appréciation, c'est d'abord parce qu'il s'est présenté comme tel devant Proust. Le 11 janvier, il lui écrit :

Le refus de ce livre restera la plus grave erreur de La NRF, (car j'ai cette honte d'en être beaucoup responsable) l'un des regrets, des remords les plus cuisants de ma vie.

Gide avait d'abord écrit « en grande partie » ; on peut penser que « beaucoup » est un peu moins catégorique. Mais de toute façon, au lieu de s'abriter derrière le comité de lecture, il se présente ici comme le principal fautif. En 1949, dans ses entretiens avec Jean Amrouche, il sera plus nuancé, déclarant : « Le manuscrit avait été refusé par La NRF, beaucoup par ma faute et par celle de Jean Schlumberger<sup>18</sup>. »

Dans l'acte de contrition de 1914, on peut, comme Auguste Anglès, trouver une nouvelle manifestation de son goût pour l'auto-accusation (« J'écris pour que l'on m'accuse », écrit Gide dans ses Mémoires). Cependant, il pouvait entrer là une part de stratégie qu'on peut tenter d'éclaircir.

D'abord, tactiquement, il s'agissait de donner à sa démarche le maximum d'efficacité. Si Gide avait déjà en tête la proposition qu'il allait faire deux mois plus tard à Proust, de le faire venir à *La NRF*, à la fois pour le publier dans la Revue, et pour éditer la suite de *La Recherche*, il valait mieux traiter de puissance à puissance. De tous ses amis, il était le seul auteur véritablement reconnu, non pas célèbre, mais considéré, depuis *La Porte étroite*, comme l'une des valeurs sûres de la nouvelle génération d'écrivains.

D'autre part, il entraînait certainement, à l'origine de cette démarche, la conviction que Proust était l'écrivain que *La NRF* se devait d'attirer, tout comme, dans la décennie précédente, elle avait attiré Claudel et Saint-John Perse. L'année 1913 était celle d'un renouveau manifesté par la parution d'œuvres comme *Le Grand Meaulnes* et *Barnabooth*. Surtout,

---

<sup>18</sup> Éric Marty, *André Gide, qui êtes-vous ?*, La Manufacture, p. 285.



en janvier 1914 commençait la parution des *Caves du Vatican*, œuvre résolument moderniste, à l'ironie agressive ; Gide, depuis la création de *La NRF*, pratiquait une savante politique d'équilibre, écrivant par exemple en 1909 à Ghéon qu'en donnant *La Porte étroite*, « ce roman ultra-moral, calant la Revue pour l'avenir », il lui permettait de donner plus tard son *Adolescent* qui s'annonçait beaucoup moins « correct ». En sens inverse, aux audaces modernistes des *Caves*, le classicisme apparent de *Swann* ferait également un contrepoids rassurant. Par surcroît, il n'est pas impossible qu'il ait senti, dans *Combray*, la première partie de *Swann*, un texte l'« autorisant » à son tour à faire le récit audacieux de son enfance, tel qu'il allait le commencer deux ans plus tard dans *Si le grain ne meurt*.

Enfin, il y avait eu, au moment de la parution de *Swann*, en novembre 1913, une certaine fébrilité à laquelle Cocteau n'avait pas été étranger. Au cours du mois, après une rencontre avec Gide, il lui écrit : « Que de choses à dire à propos du « goût » et du volume de M.P. Mais j'étais ému de votre présence et sans facilité verbale<sup>19</sup>. »

De son côté, le 1<sup>er</sup> janvier était paru sous la plume de Ghéon un compte rendu injuste et dédaigneux, auquel Proust avait répondu longuement dès le lendemain, Ghéon répondant en battant en retraite, s'attirant le 6 une nouvelle lettre de Proust. Ce remue-ménage eut sans doute des répercussions au sein de l'équipe. On voit ainsi Rivière, en train, lire le roman de Proust dans la nuit du 4 au 5, et le 8, Gide écrit à Bernard Grasset pour lui demander s'il en reste quelques exemplaires sur Hollande. Après l'agression de Ghéon, il s'agissait de faire vite s'il voulait attirer un jour Proust à *La NRF*. En mars, il lui en ferait la proposition officielle, et le 9 avril, Rivière écrira à Gallimard que « plus tard, ce sera un honneur d'avoir publié Proust »<sup>20</sup>.

Il suffit donc d'une lecture très partielle de *Swann* pour que Gide se décide. A-t-il attendu l'exemplaire sur Hollande, ou s'en était-il procuré un autre ? Toujours est-il que le 11 janvier, il passe à l'action. Il avoue à Proust qu'il lui écrit sans avoir achevé la lecture du livre ; toutefois, l'allusion au « côté de chez Verdurin » prouve qu'il avait au moins abordé la deuxième partie. Ce qui fait question, c'est la partie supprimée

---

<sup>19</sup> *Correspondance Gide-Cocteau*, La Table ronde, p. 36.

<sup>20</sup> *Correspondance Rivière –Gallimard*, Gallimard, 1994, p. 31.

de sa justification. Il invoque la lecture au hasard d'« un seul des cahiers » du livre, où ses yeux étaient tombés sur « la tasse de camomille de la p. 62 » et p. 64 sur le « front où des vertèbres transparaissent ». Il est un peu étonnant que Gide ait à la fois si bonne et si mauvaise mémoire : d'un côté, il écrit camomille à la place du tilleul évoqué dans un texte qu'il vient tout juste de lire ; d'un autre côté il est capable, à plus d'un an de distance, de se souvenir du détail qui l'avait choqué – on ne sait pas trop en quoi – et de le retrouver dans l'édition imprimée. Quant aux fameuses vertèbres, on sait que, quelle que soit la cause cette bizarrerie, Gide avait raison de s'en offusquer. Mais on peut globalement se demander si Gide ne rassemble pas là, après coup, deux arguments improvisés. La facilité avec laquelle il y renonce en est peut-être l'aveu.

Il faut dire qu'au moment où l'on se déclare amoureux d'un livre, il serait mesquin d'invoquer ces brouilles. Plutôt avouer un préjugé, en partie fondé, puisqu'aussi bien, s'il est un qualificatif que Proust ne saurait renier, c'est celui de « mondain », dont Ghéon avait jadis tiré argument pour récuser son roman. Et c'est ce terme qu'au micro de Jean Amrouche, Gide reprendra, sans plus invoquer ni camomille, ni vertèbres :

Ayant eu entre les mains le manuscrit, je ne fis que l'entrouvrir, j'en lus quelques phrases, je revis encore le personnage mondain que j'avais rencontré dans les salons de Mme Baignères, je crois, et je pensais que c'était entre toutes choses ce qu'il fallait repousser de *La NRF*, c'est-à-dire je voyais dans Proust l'ami de Madeleine Lemaire, l'admirateur d'Anatole France — je voyais l'ennemi. Je me trompais du tout au tout, et je fis amende honorable très peu de temps ensuite<sup>21</sup>.

S'il manque encore des pièces à ce dossier, il permet de poser au moins deux certitudes : la première, que l'erreur de Gide relève de la méprise et du préjugé social, beaucoup plus que d'un manque de clairvoyance intellectuelle, comme ce fut le cas, par exemple, pour Sainte-Beuve à l'égard de Stendhal. La seconde, que la fortune littéraire de Proust n'aurait peut-être pas été aussi rapidement éclatante si, plaçant l'amour de l'art au-dessus de l'amour propre, Gide n'était pas intervenu pour le ramener dans la maison dont il avait su faire un instrument de promotion inégalé.

---

<sup>21</sup> *André Gide, qui êtes vous*, p. 285.

## Annexe : brouillon de la lettre de Gide à Proust

[10 ou 11 janvier 1914]

Mon cher Proust

Depuis quelques jours je ne quitte plus votre livre ; je m'en sursature avec délices je m'y vautre. Hélas ! pourquoi faut-il qu'il me soit si douloureux de tant l'aimer ?.. Le refus de ce [texte] biffé livre restera la plus grave erreur de la N.R.F.- et, (car j'ai [gardé] biffé cette honte d'en être [en grande partie] biffé beaucoup responsable) l'un des regrets, des remords les plus cuisants de ma vie.

Sans doute je crois qu'il faut voir là un[e] biffé fatum implacable, car c'est bien insuffisamment expliquer mon erreur que de dire que je [ne] biffé m'étais fait de vous une image d'après quelques rencontres dans « le monde » qui remontent à près de vingt ans. Pour moi vous étiez resté celui qui fréquente chez Mme X et Z – celui qui écrit dans le Figaro. [Je m'étais fait de vous une idole assez charmante mais entre tous / assez ??able pour une Je m'étais fait de vous une idole] biffé Je vous croyais [honte !] biffé vous l'avouerai-je ? « du côté de chez Verdurin ».

Un snob, un mondain amateur – quelque chose d'on ne peut plus fâcheux pour notre revue. Et le geste que je m'explique si bien aujourd'hui, de nous aider pour la publication de ce livre, et que j'aurais trouvé charmant si je me l'étais bien expliqué n'a fait hélas ! que [mot biffé] m'enfoncer dans cette erreur. Je n'avais pour m'en tirer qu'un seul des cahiers de votre livre ; que j'ouvris d'une main distraite et la malechance voulut que, [d'un coup, mon œil] biffé attention sans bienveillance [tombât] biffé plongeât aussitôt dans la tasse de camomille de la p. 62 – [et] biffé puis trébuchât p. 64 sur la phrase (la seule [encore] biffé du livre que je ne m'explique pas bien – jusqu'à présent, car je n'attends pas pour vous écrire, d'en avoir achever la lecture) – où il est parlé d'un front où des vertèbres transparaissent. -

[Mais que] biffé

Et maintenant il ne me suffit pas d'aimer ce livre, je sens que je m'éprends pour lui et pour vous d'une sorte d'affection, d'admiration, de prédilection [particulières] biffé singulières.

[...] Quelle exactitude dans l'invention ! Quelle invention dans le

souvenir ! Quel art. Rien jamais] biffé

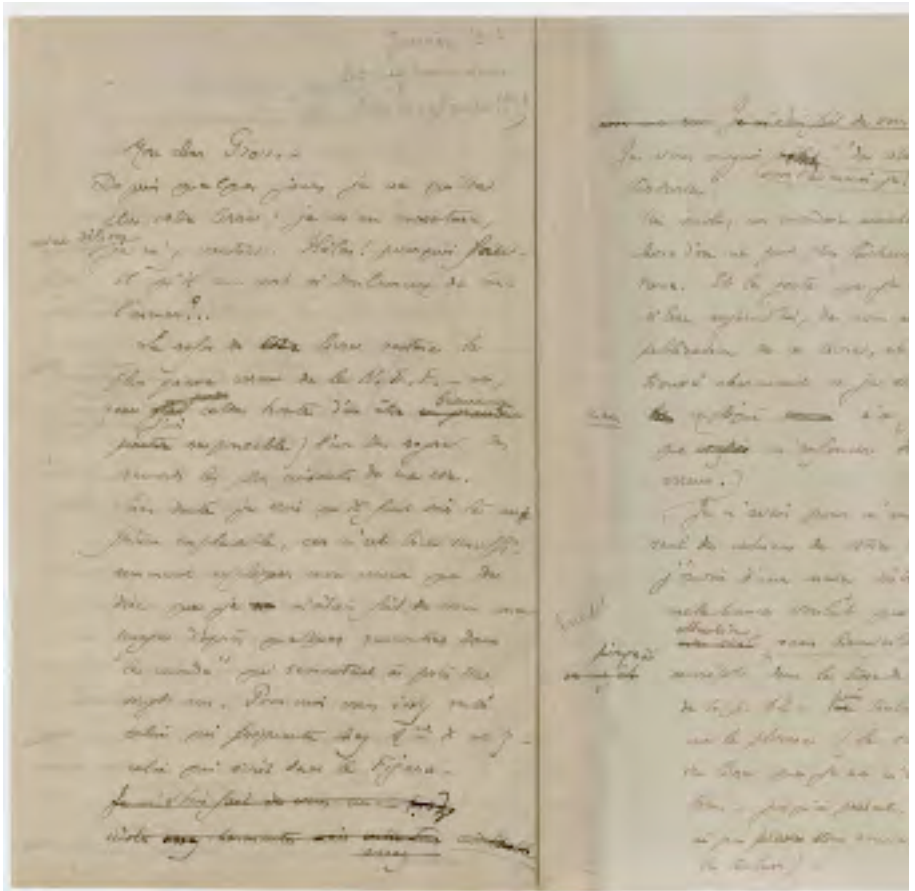
[Ah !] biffé Je ne puis continuer ... j'ai trop de regrets, trop de peines – et [surtout] biffé à penser que peut-être il vous est revenu quelque chose de mon absurde déni, [et qu'à présent je vais être pour vous je ne sais quel ennemi vulgaire] biffé – qu'il vous aura peiné – [on vous aura soufflé quelque mépris / appris à me mépriser] biffé et que je mérite à présent d'être jugé par vous, injustement, comme je vous avais jugé [moi-même] biffé

Je ne me le pardonnerai pas – et c'est seulement pour alléger un peu ma peine que je me confesse à vous ce matin – vous suppliant d'être plus indulgent pour moi que je ne suis moi-même.

Le brouillon figure sur 4 pages, la cinquième porte quelques notes : "bandes – revue des revues- notes" puis

1. Mad[eleine]
2. Tagore
3. Saint Leger
4. Strongways [ ?]

Ainsi que Rainer Maria Rilke 17 rue Campagne Première



*JEF LAST*

**Mon ami André Gide**

(suite)

traduit du néerlandais  
et annoté par  
BASIL D. KINGSTONE

## VI

**La période de la « drôle de guerre »**

Pas plus que Harry Domela, je n'eus le bonheur de revoir Gide pendant le court séjour à Paris qui interrompit mon voyage d'Espagne en Scandinavie <sup>1</sup>. En revanche, cette année-là, notre correspondance fut particulièrement volumineuse. C'était une époque confuse. Déjà pendant le temps de ma permission, on m'avait défendu de prendre la parole dans mon propre pays, car je n'étais plus considéré comme Néerlandais <sup>2</sup>. Je n'osais plus me rendre à Amsterdam, je ne pus parler à ma femme que pendant quelques heures à Anvers, avant le départ de mon bateau pour Oslo.

Discours, jusque dans les plus petites villes scandinaves, pour la cause espagnole. Grand succès. Sabotage camouflé de la part du Parti communiste <sup>3</sup>, qui en public chantait toujours la louange de son membre loyal. À Paris, Tilly Visser fait des efforts pour empêcher la publication

<sup>1</sup> En fait, Last fut à Paris le 5 novembre 1937 et dîna chez Gide le 9, « croyant avoir réussi à déjouer la vigilance de ses amis » (*Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 47). Le 26 du même mois, Gide alla le voir à Anvers, accompagné de Pierre Herbart (*ibid.*, p. 53).

<sup>2</sup> Last avait perdu sa citoyenneté dès que les autorités néerlandaises avaient su qu'il combattait en Espagne. Voir plus loin la note 23.

<sup>3</sup> Voir la lettre de Last à Gide du 21 mars 1938 (non incluse dans la *Correspondance*). Les communistes faisaient effraction dans des bureaux de rédaction et volaient les manuscrits de Last pour l'empêcher de gagner sa vie. En plus, ils publiaient sur lui des articles diffamants. Cette campagne durait toujours en 1940, témoin cet entrefilet que Gide découvrit dans un journal nommé *L'Éclairer* et communiqua à Dorothy Bussy (*Correspondance Gide-Bussy*, t. III, p. 172, 15 juillet 1940) :

« Frontière allemande 30 juin.

« M. Jef Last Veg, célèbre écrivain hollandais, a fait des déclarations auxquelles tous les journaux de Hollande donnent un très grand relief. Après avoir déclaré que le collapsus des démocraties est définitif, Jef Last ajoute que, en Hollande aussi, le régime démocratique est irrévocablement du domaine du passé et devra céder la place à une forme de régime totalitaire en étroite et loyale collaboration avec les puissances de l'Axe. »

Ce nom ou surnom de Veg ne nous dit rien.

de mes *Lettres d'Espagne*<sup>4</sup>. À Stockholm, le Parti essaie de faire cesser mes discours sous prétexte que les ouvriers ne savent pas l'allemand. J'apprends donc le suédois, et le succès de mes conférences est encore plus grand. Au Danemark, je dois apprendre le danois en une semaine, et l'*Extra Bladet* remarque dans son compte rendu que « pour un étranger c'était du danois d'une qualité remarquable ». C'est l'heure où j'apprends que l'ivresse du triomphe n'a pas toujours bon goût. À Copenhague, je dois m'échapper de la salle de concert par un couloir souterrain pour éviter une foule de dames qui veulent m'arracher l'une à l'autre. Mais mon cœur est ailleurs : en Espagne, où on massacre mes camarades et où les fascistes ont fait une percée sur l'Èbre. Où nous avons reperdu Teruel.

En Espagne, j'étais resté au front, et quand j'étais en permission à Madrid j'allais de moins en moins à l'Alianza : je restais presque tout le temps avec mes camarades à Puente de Vallecas. Ce qui s'était passé lors de la révolte du POUM à Barcelone, je ne l'ai appris que des journaux communistes, strictement censurés. Je n'appris les faits qu'à Stockholm. Quand Teruel tomba<sup>5</sup>, je vis qu'il n'y avait plus aucune possibilité de victoire. Je savais aussi que Teruel était tombé parce que les Russes ne livraient pas d'armes au gouvernement catalan tant qu'il comprenait des anarchistes. Mon expérience avec les recrues catalanes à Madrigueros<sup>6</sup> m'avait laissé voir à quel point le front uni, où j'avais mis tout mon espoir, avait été détruit par la terreur communiste. Beaucoup d'anarchistes disaient déjà franchement que ça ne les intéressait pas d'échanger Franco contre Staline. J'eus à Valence, peu avant mon départ

<sup>4</sup> On lit dans la *Correspondance* de Gide et Last que Tilly Visser « refuse de livrer sa traduction (de la 1<sup>re</sup> série des *Lettres d'Espagne*). J'ai dit que l'on fixe une date limite – passé laquelle, si elle n'a pas donné son texte, la NRF passera outre et confiera les *Lettres d'E*. (1<sup>re</sup> et 2<sup>ème</sup> séries à la fois) à un autre traducteur » (Gide à Last, 10 mars 1938, p. 47). Le 17 janvier 1939 (p. 80), Gide parle « du volontaire sabotage et embouteillage de Mme Visser, qui alléguait les droits de traduction qu'elle détenait pour empêcher qu'un autre traducteur fasse la besogne ». La deuxième traduction fut « exécration » et Gide passa longtemps à essayer de l'améliorer. Il regretta « le préjudice que cela cause à la vente et au succès possible du livre. C'est bien là ce que Tilly Visser espérait. »

<sup>5</sup> Les républicains prirent Teruel à Noël 1937, les franquistes le reprirent le 20 février 1938.

<sup>6</sup> Bourgade près d'Albacete, où Last avait été envoyé former des recrues pour la Brigade internationale.



d'Espagne, une conversation merveilleusement tragique avec Malraux, au cours de laquelle je lui reprochai d'avoir dit dans son *Temps du mépris* des choses malhonnêtes<sup>7</sup>. Son cœur était très évidemment avec les anarchistes, dis-je, mais son esprit donnait raison aux communistes. Non seulement il l'avoua, mais il alla beaucoup plus loin que je n'osais moi-même. « Ce sont des crapules », dit-il des chefs communistes de la Brigade internationale. « C'est la nouvelle Inquisition, il ne faut plus que la soutane. » Mais il ajouta : « L'histoire est de leur côté, il faut la suivre. » C'était le même défaitisme intellectuel devant « la fatalité de l'histoire » qui m'avait souvent tant irrité chez Jan Romein.<sup>8</sup> Mon attitude était tout autre. Je n'avais jamais souffert du complexe d'infériorité de l'intellectuel devant le prolétaire et l'homme d'action, que je croyais déceler constamment chez Malraux, ni devant le « mâle », sentiment qui m'avait terriblement irrité chez Hemingway quand je l'avais rencontré dans l'hôtel Granvia à Madrid.

Après la défaite de Getafé<sup>9</sup>, sincèrement je ne croyais plus à une victoire de la République espagnole, mais je ne l'avouai à personne. Je combattais parce que j'étais convaincu d'être du bon côté. Le mot de Guillaume le Taciturne<sup>10</sup> m'avait toujours enthousiasmé : « Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer. » Mais maintenant ma conviction d'être du bon côté était ébranlée jusqu'à sa base. À Copenhague, après la chute de Teruel, je donnai ma

<sup>7</sup> En effet, les communistes dans *Le Temps du mépris* (1938) luttent contre les nazis en organisant les ouvriers et en tenant des réunions publiques où ils dévoilent les méfaits du régime ; ils ne font jamais de violence. En plus, ils sont tous parfaitement solidaires de la cause.

<sup>8</sup> Jan Romein (1893-1962), journaliste et historien social hollandais, auteur de livres d'histoire destinés au grand public. Bien que marxiste, il critiqua les procès de Moscou en 1936. Interné par les nazis en 1943, il se cacha par la suite. Après la guerre il introduisit aux Pays-Bas les sciences politiques comme matière d'étude et fit abolir l'ancienne distinction universitaire entre histoire nationale et histoire générale.

<sup>9</sup> Donc dès novembre 1936 (voir la note 9 du chapitre V).

<sup>10</sup> Guillaume d'Orange-Nassau (1533-1584) mena jusqu'à sa mort (aux mains d'un assassin) la lutte pour l'indépendance néerlandaise vis-à-vis de l'Espagne. Son surnom (« le Taciturne ») vient de ce qu'il n'aurait rien dit quand Philippe II lui révéla son intention de tuer tous les protestants des Pays-Bas, remarque qui répugna à cet homme qui était la tolérance même.

démission du Parti <sup>11</sup>.

Brecht <sup>12</sup> me fit venir le voir à Odense, « pour lutter encore une fois pour mon âme ». C'était la nuit où Hitler envahit l'Autriche<sup>13</sup>. Trois fois je sortis de chez lui au milieu de la nuit, et trois fois il me retint par mon veston. Nous écoutâmes les informations à la radio et fûmes convaincus que la guerre était imminente. Nous ne pouvions pas être plus unis dans notre haine du fascisme, mais pas plus désunis dans nos jugements sur la Russie. Mais la question demeurait : comment renier la Russie sans servir Hitler, Mussolini et Franco ? Je décidai de refuser de m'exprimer sur le Parti et de faire une propagande d'autant plus intense pour la République espagnole. Naïve sottise, évidemment. Dès mon arrivée à Anvers, j'avais été informé qu'une tournée en Belgique venait d'être annulée. On téléphona aussi de Tchécoslovaquie pour annuler ma visite dans ce pays-là.

Gide me félicita d'avoir enfin pris une position claire. Il fut le seul à le faire. Des lettres d'injures, des menaces, des diffamations se mirent à pleuvoir. Nico Rost, qui avait quelques semaines auparavant publié un article élogieux pour moi, reçut du Parti la mission de me liquider moralement dans le pamphlet le plus répugnant qu'on ait jamais écrit contre moi <sup>14</sup>. Comme il avait été un de mes amis de jeunesse, on supposa qu'il

<sup>11</sup> Le dossier de presse de Last au Musée littéraire de La Haye contient une coupure de presse en date du 2 mars 1938 où Last donne les raisons de sa démission, les communistes le qualifient de trotskyste et de traître à la République espagnole, et Last réfute leurs accusations point par point. Nous remercions l'excelente « Biographie de Jef Last » de « R. G. » (voir mon Introduction), note 128, d'avoir signalé l'existence de ce document.

<sup>12</sup> Bertolt Brecht (1898-1956), dramaturge allemand très important, inspiré par le marxisme mais aussi par des sources orientales. Il préconisa un théâtre qui politiserait les spectateurs.

<sup>13</sup> Hitler envahit l'Autriche le 11 mars 1938 ; le 15, il en proclama l'Anschluss (l'annexion) à l'Allemagne.

<sup>14</sup> Le pamphlet de Nico Rost s'appelle *Het geval Jef Last. Over fascisme en trotskisme* (Amsterdam, 1938). Last y riposta par un pamphlet intitulé *Het geval Jef Last. Een antwoord (Le cas Jef Last, une réponse)* (également Amsterdam, 1938). Last appela Rost « mon ancien ami [...] journaliste assez connu et qui est à présent, en secret, membre du comité exécutif du parti communiste belge. [...] Il sait sur moi bien des choses dont la publication est assez désagréable pour ma femme et pour les enfants » (lettre à Gide du 5 mai 1938, *Correspondance*, p. 52). L'allégeance communiste de Rost était gardée secrète pour que sa propagande soit prise comme des vérités.

disposait des données les plus compromettantes.

J'écrivis à Prieto <sup>15</sup> pour lui demander la permission de servir de nouveau au front, mais pas dans une unité communiste, ni dans la Brigade internationale qui était complètement sous l'influence communiste. Je reçus une réponse du ministère de la Guerre, service des combattants étrangers, où l'on me faisait savoir que cela était malheureusement impossible, mais en me demandant de « continuer l'aide que vous donnez à l'Espagne anti-fasciste, car le fascisme lutte dans tous les pays comme l'ennemi déclaré de tous les peuples qui veulent vivre en démocratie. Voilà ce que je suis chargé de vous communiquer, tout en regrettant que, pour des raisons qui ne dépendent pas de nous, le ministère ne puisse plus profiter de vos services militaires en Espagne ». Ainsi s'exprima un sous-secrétaire à la signature illisible.

Mais le Parti était contre moi et je ne pouvais donc plus faire publiquement de propagande pour la République, surtout qu'il m'était interdit de prendre la parole aux Pays-Bas.

Mon avenir semblait donc désespéré, mais Gide voulut bien venir à Bruxelles pour discuter avec moi de ce que je pouvais faire.

Nous logeâmes chez un ami bruxellois de Gide, le docteur Boucher<sup>16</sup>, dont nous admirâmes la magnifique collection d'œuvres de Braque ; elle fut l'occasion de plusieurs conversations sur la peinture.

Les seules toiles que je me rappelle avoir vues chez Gide étaient de Théo van Rysselberghe, et son grand amour était sans aucun doute les impressionnistes. À Paris, il m'avait parfois emmené au musée du Luxembourg où leurs œuvres étaient exposées, avant leur transfert au Jeu de paume. Mais je voyais maintenant qu'il était aussi ouvert aux modernes.

Pour ce qui est des peintres français plus anciens<sup>17</sup>, j'ai toujours été

<sup>15</sup> Voir la note 37 du chapitre V. Si le politicien le plus puissant du gouvernement espagnol ne pouvait rien pour Last, cela en dit long sur la situation.

<sup>16</sup> La Petite Dame mentionne une fois le docteur Boucher (t. II, p. 465, le 26 juin 1935) ; la conversation qu'elle résume alors tourne autour de l'art. C'est très possiblement le même médecin que Last aurait voulu consulter en avril 1938, mais il était trop pauvre pour le faire (lettre de Last à Gide du 22 avril 1938, non incluse dans la *Correspondance*), et qui aida Domela plus d'une fois alors qu'il était en prison à Anvers (lettre du 29 janvier 1940, partie que la *Correspondance* omet ; voir la note 55 du chapitre V).

<sup>17</sup> Nicolas Poussin (1594-1665), peut-être le plus grand peintre classique français, chercha toute sa vie une vision idéale et poétique où l'atmosphère et le sujet

étonné par la peine qu'il se donnait pour me faire apprécier Poussin, que je ne supporte pas plus que Delacroix. Le seul peintre que nous admirions tous les deux était Le Nain. À Bruxelles, nous cherchâmes en vain un La Tour qui intéressait Gide parce que Malraux l'admirait fort. Pendant ces quelques jours heureux, nous fîmes aussi le voyage d'Anvers, d'abord parce que Gide voulait voir le musée Plantin<sup>18</sup>, mais aussi parce qu'il était un grand amateur de tout Rubens, goût que je n'ai jamais compris non plus.

Après ces discussions, nous errions le soir dans le quartier des marins, où Gide admirait non seulement les beaux marins mais aussi le français savoureux et en même temps étonnant dans lequel on lui répondait parfois.

Je me souviens d'une dame qui nous indiqua le nom d'un des innombrables cafés où l'on pouvait toujours, à cette époque, trouver de beaux garçons, et qui ajouta, avec un claquement de langue : « Ah, là vous trouverez de la dentelle ! » Gide goûta énormément cette expression qu'il ne connaissait pas encore, et qui l'entraîna dans toute une dissertation sur les rôles respectifs du peuple et des écrivains dans la création de la langue.

« Le peuple crée la langue », dit-il, « mais les écrivains donnent aux mots leur vraie fonction et décident quels mots restent courants et lesquels tombent hors de l'usage. »

Mais nous faisons ces promenades dans les bas quartiers comme touristes plutôt qu'à la recherche du plaisir, et nos conversations revenaient toujours sur la crise de notre époque.

Ainsi, je me rappelle encore clairement la chambre d'hôtel où Gide me raconta combien son voyage en Égypte l'avait déçu<sup>19</sup>. Il avait cru,

s'accorderaient parfaitement. Eugène Delacroix, peut-être le plus grand peintre romantique français, fit des ouvrages dynamiques et monumentaux. Ses scènes marocaines lancèrent la mode de l'exotisme oriental. Les trois frères Le Nain, actifs au XVII<sup>e</sup> siècle, sont connus notamment pour leurs scènes où figurent des paysans. La Tour est le nom de deux peintres français : Georges Dumesnil de La Tour (1593-1652) et Maurice Quentin de La Tour (1704-88) ; nous ne savons pas duquel des deux il s'agit.

<sup>18</sup> Musée consacré au grand imprimeur anversois Christophe Plantin (1520-1589) et situé dans sa maison même, qui est un patrimoine mondial de l'UNESCO. La maison de Rubens à Anvers est également un musée important.

<sup>19</sup> En fait Gide voyagea en Égypte et en Grèce du 26 janvier au 17 avril 1939. Leur conversation à ce sujet doit donc dater de plus tard.

me dit-il, que l'indépendance de ce pays annonçait une aube nouvelle, qu'il secouerait l'injustice sociale en même temps que le protectorat britannique. Au contraire, il n'avait jamais vu un contraste plus criant entre l'atroce misère et le luxe exagéré. Encore ce contraste était-il moins révoltant que l'indifférence complète envers le sort de son prochain. Les grands mots comme justice, démocratie, socialisme servaient uniquement de slogans à usage externe, pour cacher aux yeux des étrangers la corruption et les intrigues effrénées pour saisir le pouvoir. Les Égyptiens avaient adopté toutes les mœurs occidentales sauf le commandement de base du christianisme : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Ils avaient chassé les exploités étrangers pour exploiter autrui d'une manière encore plus éhontée. Les millionnaires américains étaient des ascètes, comparés au Pacha<sup>20</sup> égyptien. Les jeunes étaient révolutionnaires jusqu'au moment de supplanter leurs pères. Leur culture était toute de surface. Ils jouaient au poker avec les Britanniques, dont ils ne pouvaient pourtant se passer dans aucun domaine. Ils sciaient donc la branche sur laquelle ils étaient assis, dont ils auraient dû au contraire se servir comme point d'appui pour s'élever. Gide avait attendu la parole de ceux qui n'avaient pas encore parlé ; il n'avait entendu que des perroquets qui répétaient les fanfaronnades irresponsables d'agitateurs politiques. Il ne trouva pas en Égypte un seul Tagore<sup>21</sup> à traduire. Serait-il possible que nous, qui nous faisons les champions de la libération de ces peuples, nous devenions leurs victimes, des marionnettes, et que c'était pour cela que cette liberté ne donnerait rien ?

Maintenant je dois avouer que je transcris ces paroles de mémoire et non d'après des notes. Ce qui m'inquiète.

Klaus Mann écrit dans son *André Gide, die Geschichte eines Europäers* :

Conscientieux jusqu'à l'extrême, il remarque et blâme le travail bâclé chez les autres. Les attaques, même les plus odieuses, le laissent parfaitement froid. En revanche, être cité de manière inexacte, que ce soit par des amis ou des ennemis, il ne le supporte pas ! Le silence lui semble la réponse appropriée face aux calomnies ; des citations fausses au contraire le forcent à protester. Tout mensonge est une abomination pour son esprit puritain, mais la déformation insolente,

<sup>20</sup> Nahhas Pacha était le premier ministre. Les Anglais, qui détenaient le pouvoir véritable, le soutenaient parfois contre le roi Farouk, et parfois ils faisaient le contraire, pour affaiblir les deux.

<sup>21</sup> Rabindranath Tagore (1861-1941), auteur indien célèbre dans le monde anglophone, dont Gide traduisit, en 1913-14, *Post Office* et des poèmes.

le mésusage blasphématoire du mot imprimé, solennellement pesé et facile à vérifier, lui paraît particulièrement abominable. (p. 53).

Certes, je n'ai jamais été coupable de tels « mensonges », d'une telle « déformation insolente ». Mais au temps de notre amitié je ne tenais pas de journal, je ne prenais pas de notes ; je ne saurais donc trop souligner que, quand je laisse parler Gide, ses paroles résonnent dans ma mémoire et ne proviennent pas de textes écrits. Et la mémoire est facilement troublée.

Je ne suis parfois plus sûr si certaines choses, je les ai entendues ou lues, et il m'arrive de confondre des remarques de lui avec celles d'autres à son sujet. Parfois, quand je n'étais avec lui que par l'esprit, c'est un Gide imaginaire que je consultais sur des questions qui me tenaient à cœur. Et puis, parfois, on ne comprend de ce qu'on vous dit que ce qu'on veut entendre<sup>22</sup>.

Les conversations avec Gide portaient beaucoup plus souvent sur les problèmes de l'époque et les questions sociales qu'on ne le supposerait en lisant sa correspondance et son journal. Il revenait très rarement dans une lettre sur ce dont nous avions déjà discuté ensemble.

Le *Journal des Faux-Monnayeurs* traite uniquement des progrès de cette œuvre, et il faut voir dans son *Journal* lui-même le livre de bord d'un artiste qui rend compte de ses problèmes littéraires.

Je m'irritais parfois moi-même quand, dans ses lettres de cette époque, il donnait une importance qui me paraissait exagérée aux menues corrections qu'il avait apportées à la traduction française de mes *Lettres d'Espagne*. Bien sûr, son travail minutieux là-dessus témoigne de son amitié, mais d'autres aspects de ma vie d'alors n'étaient-ils pas plus intéressants ?

De semblables expériences conduisent Klaus Mann à se demander si Gide était pédant. Il conclut :

Il faut comprendre sa précision rigoureuse, même lorsqu'il s'agit de bagatelles, comme l'expression et la conséquence d'une attitude spirituelle et morale. Du point de vue d'une absolue honnêteté intellectuelle, une citation erronée peut être aussi condamnable qu'un crime. Gide ne cite presque jamais avant d'avoir vérifié encore une fois dans l'original ; et quand, à titre exceptionnel, il se fie à sa mémoire qui est par ailleurs phénoménale, il le fait en manifestant la plus grande réserve et il insiste sur l'inconvenance d'une telle audace. (*Op. cit.*,

<sup>22</sup> Nous avons déplacé le paragraphe suivant à deux pages plus loin, où il s'insère mieux dans le récit.

p. 52).

Mais il ne faut pas en conclure que Gide restât indifférent devant les faits et événements de tous les jours. Un exemple qui prouve le contraire : à l'époque dont nous parlons, il envoya un chèque de 10 000 francs au gouvernement espagnol pour aider les réfugiés. Mais Gide voyait plus clairement que moi l'importance toute relative et la nature transitoire de ces événements mondiaux. Un véritable chef-d'œuvre comme *Don Quichotte* durerait plus longtemps et était plus important pour l'humanité que n'importe quelle guerre civile.

La seule réalité qu'il reconnaissait comme telle, la seule sphère dans laquelle il se sentait chez lui, la seule dimension qu'il connût et aimât vraiment, c'était l'art, l'art comme but se suffisant à lui-même, *l'art pour l'art*, consolation et sens d'une vie qui sinon serait sans consolation ni sens. « L'œuvre d'art, dit Gide dans l'un de ses premiers essais, *Littérature et morale*, a un équilibre en dehors du temps, une santé artificielle. » (Klaus Mann, *op. cit.*, p. 85).

D'autre part, Gide n'était pas tourmenté par « notre responsabilité personnelle pour tout ce qui arrive ». Les événements mondiaux arrivent comme ils veulent, et notre responsabilité au milieu de ces événements se limite à faire notre devoir aussi bien que possible. Son devoir à lui était celui de l'écrivain. Celui-ci ne peut s'exagérer l'importance de la précision : chaque lettre est lourde de conséquences. Les événements n'importent que dans la mesure où ils approfondissent notre connaissance de l'homme. On pourrait appliquer à Gide le mot de Klaus Mann sur Proust : « Le grand observateur reste en dehors de la tragédie qu'il décrit. [...] Depuis Proust, grâce à sa sensibilité à fleur de peau, nous en savons davantage sur l'homme qu'avant. » (*Op. cit.*, p. 24).

\*

Un ami de Gide devait me ramener aux Pays-Bas dans sa voiture de sport. Mais à Zundert on nous arrêta, et on m'informa que j'avais perdu la citoyenneté néerlandaise pour avoir « servi dans une armée étrangère sans la permission du roi<sup>23</sup> ». Comme les gendarmes paraissaient assez

<sup>23</sup> Raison d'autant plus cocasse que depuis 1890, les Pays-Bas n'ont eu que des reines... D'ailleurs il avait été à Amsterdam en mars sans que les autorités le découvrent. Après sa libération on le laissa vivre aux Pays-Bas jusqu'au mois de

agressifs, mon compagnon de voyage insista pour m’emmener lui-même à la caserne, où un commandant bienveillant l’assura qu’on ne toucherait pas à un cheveu de ma tête. Mais dès Breda mon compagnon téléphona à Gide, qui mobilisa la presse française et étrangère ; c’est ainsi en grande partie grâce à lui que je fus libéré au bout de quelques semaines seulement.

Edo Fimmen<sup>24</sup> me sauva de mes difficultés immédiates en me trouvant de nouveau du travail en Norvège. Tout en écrivant, comme camouflage, des reportages pour *Het Volk* (parus plus tard dans un recueil intitulé *Kinderen van de Middernachtzon* <sup>25</sup> [*Les Enfants du soleil de minuit*]), j’essayai de prendre contact avec les marins de vaisseaux allemands qui étaient restés fidèles à leurs vieux idéaux socialistes, pour les remettre en relation avec l’I.T.F. Ce n’est qu’après la guerre qu’on apprit qu’un contre-espion allemand dénonçait ces démarches. Si, pour d’inexplicables raisons, son rapport n’avait pas été oublié dans un tiroir à Emden jusqu’après la guerre, il m’aurait certainement coûté la vie dès les premiers jours de l’occupation ! Entre temps, les nuages massés au-dessus de l’Europe étaient déjà de plus en plus sombres, et les accords de Munich ne semblèrent les écarter qu’un court instant.

La perte de la première lettre où Gide me parlait de ces accords est à mes yeux un vrai désastre. Mais cette fois je suis si sûr de bien me rappeler ce qu’il y disait que j’ose la « citer ». Il écrivait : « Que dis-tu de cette victoire ? – car c’en est une ! Enfin nous pouvons revoir l’azur du ciel <sup>26</sup> ! »

Je ne lui cachai pas ce que j’en pensais, et je tiens pour remarquable

juillet, mais comme apatride, sans droits civils et sans papiers, et puis il partit pour Anvers et la Scandinavie. On peut lire cette histoire dans la *Correspondance Gide-Last*, pp. 52-4 et les *Cahiers de la Petite Dame*, t. III, pp. 86 et 88. Sa femme et ses filles perdirent leur citoyenneté du même coup, et elle dut se divorcer de lui pour la ravoir. On ne la rendit à Last qu’après la guerre de 1940.

<sup>24</sup> Secrétaire de l’International Transport Workers’ Federation, dont nous avons parlé au chapitre V, note 27.

<sup>25</sup> Publié à Amsterdam par la Wereldbibliotheek en 1940.

<sup>26</sup> En effet, cette lettre de Gide manque à la *Correspondance*. La longue réponse de Last (1<sup>er</sup> octobre 1938, p. 59) commence en enchaînant sur la phrase de Gide citée ici : « Ah ! Comme j’aimerais voir l’azur dont tu parles, mais au contraire, depuis hier je me sens entouré d’une brume froide et dégoûtante... »



sa réaction à mon avis si franc<sup>27</sup>. Dans la première partie de sa lettre suivante, il défend sa position avec des arguments que Dabit<sup>28</sup> aurait lui aussi utilisés :

2 octobre 1938.

*Oh non ! je ne lis pas comme de la « rhétorique » tes pages émouvantes, et ne voudrais pas que tu puisses croire que ma pensée s'oppose à la tienne. Mais pourtant je me dis ceci : il était impossible de maintenir longtemps certaines clauses absurdes du déplorable traité de Versailles. Ce que Hitler a obtenu ne pouvait lui être refusé (c'est là, je crois, ce que tu contestes). Nous risquions ce même résultat, plus la guerre. La guerre a été évitée.*

*Tout eût sombré, dans la guerre, aussi bien les valeurs morales que le reste. Je crois que l'Italie épuisée lui a fait comprendre (à Hitler) qu'elle se souciait peu de se lancer, à sa suite, dans un nouveau conflit. Je crois que, au dernier moment, il a été surpris de voir l'Angleterre et la France prêtes au combat et non pas désorganisées et flanchardes comme il le supposait.*

*Je cède peut-être à un optimisme excessif en croyant que, devant de nouvelles exigences, elles ne lui céderont pas ; et qu'il le sent. En tout cas il a compris, en mettant tout au pire, qu'on pouvait obtenir par la persuasion ce qu'il croyait ne pouvoir obtenir que par l'intimidation et la force. Et, en ne mettant pas tout au pire, compris qu'il ne pourrait obtenir l'illégitime et le « passe-droit ». La question des minorités, une fois soulevée, va se poser certainement pour d'autres peuples et risque de se retourner, sinon contre Hitler, du moins contre Mussolini avec les Grecs du Dodécanèse (as-tu lu leur admirable protestation ?) et avec le Tyrol autrichien. Ces conversations créent un précédent. Qu'elles aient couvert et favorisé d'affreuses injustices, il se peut. La guerre en eût*

<sup>27</sup> Sur Gide, Last et Munich, voir l'article de Claude Martin : « 'Ce fou de Jef' ..., André Gide et Munich », *Revue des sciences humaines*, janvier-mai 1970, pp. 119-25. La *Correspondance Gide-Last*, pp. 59-63, reflète cette querelle. La Petite Dame remarque que Gide « est comme éperdu, on sent qu'il est incapable de rassembler ses idées, il a... un besoin de croire malgré tout à un progrès, du fait que l'esprit de conciliation a fait reculer la violence. Et pourtant, ce premier profond soulagement, comme il aura été vite étouffé, contrarié par le sentiment de piteuse compromission, nécessaire sans doute, mais dangereuse aussi » (*Cahiers de la Petite Dame*, 2 octobre 1938, t. III, pp. 103-4).

<sup>28</sup> Nous avons vu les opinions pacifistes de Dabit, et la dispute avec Last qu'elles ont provoquée, pendant le voyage en URSS (chapitre IV).

*amené de pires et je tiens déjà pour énorme que la guerre ait été évitée. Je crois, au contraire de ce que tu dis, que les tractations du 30 septembre ont redonné de la valeur à la raison et... disons à l'esprit, tandis que la guerre aurait réduit à néant tout ce qui nous est cher et pourquoi nous vivons. C'est devant le recul de cette menace effroyable que je me suis réjoui. C'est alors que nous eussions été forcés de nous taire. Je crois que c'est à présent surtout que l'on peut parler ; qu'il importe de parler.*

*Je serais beaucoup plus sombre si je savais que, dans ces pourparlers de Munich, l'Espagne républicaine a servi d'enjeu et a été sacrifiée. Je ne puis le croire, ni que cette admirable résistance ait été vaine.*

Mais apparemment il hésita à envoyer cette lettre, et le 5 octobre il y ajouta un post-scriptum qui détruit tout son raisonnement :

*Cette lettre traîne sur ma table depuis deux jours<sup>29</sup>. J'hésite à te l'envoyer. Les arguments avec lesquels je tâche de maintenir ma confiance me paraissent à moi-même bien faibles et je crains que, devant eux, tu n'aies qu'un haussement d'épaules. Tous ceux qui sont autour de moi pensent comme toi, avec toi...*

Cette volte-face remarquable me semble confirmer une certaine conception de l'intellectualité de Gide. À mon avis, Gide n'était pas un penseur original ou révolutionnaire. Claude Mauriac et Klaus Mann, également, signalent son manque de fantaisie. Il n'avait pas la vue étonnante, tout à fait nouvelle des choses qu'on trouve chez les autodidactes, ni le besoin qu'avait un Oscar Wilde de briller avec des paradoxes, pas plus qu'il n'avait jugé nécessaire, dans sa jeunesse, de jouer les bohémiens. Il n'aurait pas trouvé amusant, comme cela amusait des plus jeunes comme Aragon et Crevel<sup>30</sup>, de jeter ses mégots dans le large bord

<sup>29</sup> Le corps de la lettre de Gide (*Correspondance Gide-Last*, pp. 62-3) porte la date du 2 octobre, le post-scriptum est daté le 5. Mais il répond à une lettre de Last datée du 1<sup>er</sup>, et la Petite Dame parle le 4 de « la longue lettre qu'il vient de recevoir de Jef Last » (*Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 104). Peut-être la réponse ne traîna pas aussi longtemps que Gide ne le dit. Ou bien il aura mis la mauvaise date par mégarde.

<sup>30</sup> Louis Aragon (1897-1982) débuta comme dadaïste puis surréaliste avant de se tourner vers le communisme ; René Crevel (1890-1935) resta surréaliste. L'in-

du chapeau d'un pasteur, ou de provoquer un scandale à l'Opéra. C'était bon pour le prolétariat artistique, qui devait attirer l'attention sur lui pour avancer.

Ce n'est pas par hasard que, de toute l'œuvre de Goethe, Gide admirait surtout *Hermann et Dorothee*<sup>31</sup>. Il était de naissance un bourgeois aisé, et sa pensée suivait naturellement des chemins dignement bourgeois. Mais c'était un penseur singulièrement fin et cohérent. Le comptable bourgeois honnête, quand il commence ses vérifications, se sent obligé de dresser un bilan sincère, et aucune exigence, aucune pression de son patron ne peut l'amener à fausser les chiffres, même s'ils ne sont pas favorables.

Gide se voyait donc obligé de refaire constamment ses calculs, chaque fois qu'il avait connaissance de nouveaux chiffres, de nouveaux faits ou qu'il lui paraissait que les anciens avaient été faussés. Il publiait alors ses nouveaux résultats, non *pour épater le bourgeois*, mais parce qu'il obéissait à sa logique, qui n'admettait pas d'autre conclusion. Mais un comptable bourgeois ne dresse que son bilan à lui ; cela ne l'intéresse pas de fourrer le nez dans les affaires d'autrui. Il suppose *a priori* que les autres mènent leurs affaires de façon honnête.

Gide résolvait donc tout seul ses problèmes, qui naturellement étaient ceux de sa propre vie. Au début, ils étaient sur les seuls terrains de l'art, de la morale et de la religion. Il ne tentait nullement de briller en novateur sur tous les sujets, et acceptait volontiers l'opinion commune sur ce qui n'était pas de sa compétence, comme sa mère qui, lorsqu'elle visitait une exposition, emportait le compte rendu du *Temps* pour savoir ce qu'elle devait y trouver beau<sup>32</sup>. Tout au plus, dans de tels cas, Gide savait-il trouver une expression toute nouvelle, bien tournée, pour les formules usées.

La politique était le domaine où il se sentait le moins à l'aise. C'est une des raisons pour lesquelles il resta si longtemps admiratif de Pétain.

conduite rapportée ici reflète sans doute le sentiment des surréalistes que l'Église réprimait les profondeurs inconscientes qui, justement, les intéressaient. L'anticléricalisme était répandu en France à cette époque.

<sup>31</sup> *Herrmann und Dorothea*, épopée en vers (1798) où, en effet, Goethe loue les valeurs permanentes de la culture bourgeoise. Gide loua ce poème : « une des réussites de Goethe les plus accomplies [...]. Livre exemplaire [...] de bel enseignement, de bel exemple, de bon conseil, après lequel on n'ose plus se gausser de la littérature édifiante » (*Journal 1939-1949*, p. 108, 30 janvier 1942).

<sup>32</sup> Voir *Si le grain ne meurt*, *ibid.* p. 464.

Mais si des faits nouveaux le forçaient à réviser son opinion, il était aussi conséquent sur ce terrain que sur un autre, ne craignant pas un instant de se rendre ridicule en reconnaissant son erreur.

Si la clairvoyance en politique n'était pas très développée chez Gide, son intuition lui permettait généralement de faire les bons choix. Dans sa jeunesse, il n'avait pas fallu à Léon Blum<sup>33</sup> beaucoup d'efforts pour le convaincre de s'opposer à son entourage immédiat et, malgré une antipathie pour les Juifs que seule sa raison avait pu vaincre, choisir le parti de Dreyfus<sup>34</sup>. Il avait vite percé à jour le chauvinisme de Barrès, malgré son admiration pour le style de celui-ci, et il put maîtriser à temps sa tentation de faire un pas, en 1916, en direction de l'Action française de Maurras.

Je ne peux pas non plus lui reprocher d'avoir pris parti pour la Russie, car il faut se rappeler combien de personnages, parmi les plus généreux et les plus importants en France et partout en Europe, ont nourri les mêmes sympathies. Il était d'ailleurs moins inspiré par l'attrait du léninisme que par l'intuition que, si le monde adorait exclusivement le « succès » du commis-voyageur et laissait à « l'initiative privée » le soin de remettre de l'ordre dans un chaos qui jetait la moitié des travailleurs dans le chômage, une nouvelle crise était inévitable. Sa sympathie pour la révolution allait en réalité à la rénovation révolutionnaire de l'humanité par laquelle, en face des intérêts commerciaux, la camaraderie, l'amour et l'acte désintéressé auraient de nouveau une chance. Gide fit preuve de clairvoyance quand, dès 1936, il se rendit compte que le chemin de Staline s'écartait de plus en plus de ce but.

Mais parfois l'intuition lui faisait défaut. Le 30 novembre 1938, il m'écrivit :

*La grève générale a échoué. Je ne sais s'il faut s'en attrister. Je crois que nous crevons de liberté et qu'un faux pas de plus nous mettrait à terre, à la merci de l'Allemagne. Je crois que seule une dictature (ou*

<sup>33</sup> Léon Blum, ami de Gide depuis leurs débuts littéraires, fut le premier ministre français (on disait alors : président du Conseil) en 1936-37, en 1938 et en 1946-47. Il était juif. Voir la note 51 du chapitre IV.

<sup>34</sup> En 1894 le capitaine Alfred Dreyfus fut condamné à tort comme espion allemand et envoyé à la colonie pénale de l'île du Diable en Guyane. En 1899 on redécouvrit cette affaire et la France fut plongée en une crise politique grave. Gide fut pour Dreyfus, comme maints auteurs (Zola notamment), mais Barrès (nationaliste) et Maurras (monarchiste, antiparlementaire, antisémite) étaient contre lui.

*l'équivalent) peut nous tirer du pétrin, et que tout ce que nous pouvons souhaiter c'est que cette dictature soit de gauche et ne fasse ni le jeu de Hitler ni celui de Staline – ni non plus n'imité l'un ou l'autre. Mais ceci prête à des discussions infinies.*<sup>35</sup>

Son analyse de l'abus de la liberté était juste, mais sa solution de « l'homme fort » était celle que prônait la petite bourgeoisie. Elle était d'ailleurs particulièrement dangereuse à l'époque de Doriot<sup>36</sup> et à la veille du régime de Vichy. Cette attitude explique peut-être la remarque de Gide dans son journal du 10 octobre 1942 :

[...] aujourd'hui, les événements ont fait en sorte que les éléments « gaullistes » l'emportent de beaucoup, en France, en nombre et plus encore en qualité. Cela n'entraîne, chez moi du moins, aucune déconsidération du Maréchal ; au contraire ; il me paraît mener du mieux qu'il peut un jeu difficile et l'avenir prouvera peut-être que, même au moment de l'armistice, il s'en est tiré pour le moindre dam de la France. » (*Journal 1939-1949*, p. 138).

Mais il serait malhonnête de voir dans ce cri de détresse, cet appel à la dictature, une embarquée vers le fascisme. Au Père X..., qui maintient qu'« il vaut mieux se soumettre à Dieu qu'à un homme », il répond :

« Pour échapper à un péril très évident, nous nous précipitons vers un autre, plus subtil, non encore apparent, mais qui, demain, n'en sera que plus redoutable. Et c'est ainsi que viennent à sombrer, d'une manière qui cesse vite d'être compréhensible, les civilisations qui paraissent les mieux établies. (*Ibid.*, p. 125).

Et, en complément de ce qu'il m'avait écrit sur la liberté, il note dans son *Journal* :

Je ne crois pas à la *Liberté* (nous mourons de son culte idolâtre), suis prêt à accepter bien des contraintes ; mais ne puis m'incliner devant certaines décisions iniques, donner mon consentement, fût-il tacite, à certaines abominations. (*Ibid.* p. 124).

Après la guerre, à cause de ces pages de journal, les communistes,

<sup>35</sup> *Correspondance Gide-Last*, p. 72. Last, bien entendu, exprima son désaccord avec cette idée (*ibid.*).

<sup>36</sup> Jacques Doriot (1898-1945), politicien français qui évolua du communisme au fascisme et collabora avec l'occupant nazi au point d'aller combattre pour lui en Russie. À la Libération il se réfugia en Allemagne et y mourut peu après.

Aragon en tête, ont attaqué Gide de la façon la plus infâme et l'ont accusé de trahison. Si cette clameur des internationalistes devenus super-patriotes est depuis longtemps oubliée, je trouve que diverses remarques de son *Journal* de l'époque sont appelées à durer ; elles offrent l'exemple d'un homme qui, au milieu de l'hystérie de masse en temps de guerre, sait garder l'esprit lucide et juste.

Gide souffrit profondément de la défaite et de l'humiliation de la France ; je ne saurais mieux le prouver qu'en citant une phrase émouvante qu'il dédie à la mémoire de sa femme : « Ah ! mieux vaut que tu ne sois plus là !... (c'est ce que je me redis sans cesse). Tu aurais eu par trop à souffrir de l'avilissement de la France. » (*Journal 1942-49*, p. 24).

Mais cet amour de la France ne le dispense pas de la vigilance critique. Dès la première Guerre mondiale, en effet, il avait reçu un avertissement qu'il ne devait plus oublier. En août 1914, une amie, Mme Edwards, lui raconte que les Allemands ont coupé les mains à des enfants français, qu'elle les a vus (*Journal*, p. 477). Richepin parle dans un article de plus de 4000 enfants ainsi mutilés. Un Américain offre alors au Foyer Franco-Belge, où Gide et ses amis secourent des réfugiés de Belgique, une somme importante pour qu'on le mette en rapport direct avec une des petites victimes. Or, malgré toutes sortes de rumeurs et d'enquêtes, on n'en retrouve pas une seule (*Journal*, pp. 500-1).

Est-ce pour avoir si tôt découvert ce mensonge que Gide s'abstint pendant le reste de la guerre de toute propagande anti-allemande et se cantonna dans son travail philanthropique au Foyer Franco-Belge ? En tout cas, l'incident le rendit très prudent devant toute histoire d'atrocités répandue par les nationalistes.

De même, pendant la guerre de 1940, Gide veut rester critique, humain et juste, même envers l'ennemi. Parlant d'un des personnages principaux du *Silence de la mer* de Vercors<sup>37</sup>, il me dit : « Je l'aurais giflé, moi. Je sympathise entièrement avec l'officier allemand. »

Que Gide lise Kleist, Goethe et Jünger en pleine guerre, voilà qui semble déjà un crime aux yeux de ceux qui, comme Aragon, veulent bannir l'allemand des écoles françaises et prétendent qu'il n'est jamais

<sup>37</sup> Vercors, pseudonyme de Jean Bruller (1902-91), co-fondateur dans la clandestinité des Éditions de Minuit. Son roman (1943) prétend qu'on ne peut pas fraterniser avec l'ennemi même s'il partage votre culture. Il aura pris son nom de plume du Vercors, massif calcaire dans le sud de la France, qui fut le théâtre d'un combat sanglant entre les Résistants et l'occupant nazi en juin-juillet 1944.

rien sorti d'utile ou de bon de l'Allemagne.

Ces gens-là auraient également trouvé criminelle sa remarque du 3 mars 1943<sup>38</sup> : il jugerait absurde de sa part de ne pas parler à un jeune officier allemand ami d'E. R. Curtius<sup>39</sup>, avec qui il eut en effet une longue conversation au sujet de *Lotte à Weimar* de Thomas Mann (*Journal 1939-49*, p. 212-3). Et que, dans maintes pages du *Journal*, il loue le courage et la discipline des troupes allemandes et critique vivement les Américains et les Français, cela, alors, passe les bornes !

François Derays prétend que Gide aurait apporté des retouches à son journal des années de guerre avant de le publier. Mais il le publia quand même, contre les conseils de ses meilleurs amis, et y laissa exprès les pages qui, il le savait bien, allaient lui faire du mal. Car il n'était pas assez naïf en politique pour ne pas prévoir l'effet d'observations comme celle-ci :

La dépréciation du camp adverse ne me plaît guère et j'aurais souhaité pouvoir trouver meilleur l'article de Drieu et le « Dialogue » de Chardonne.<sup>40</sup> J'y ai fait effort (mais en vain), car il est absurde et malséant de ne voir l'intelligence, la probité, le courage et la noblesse, que d'un côté, le sien propre, et de l'autre, que lâcheté, sottise ou félonie. Aussi cette entreprise d'avilissement de l'adversaire, à quoi s'emploie trop souvent la propagande, m'est-elle extrêmement pénible. Je l'ai maintes fois exprimé ; mais sans, je crois, persuader personne. Et j'en viens à présent à me demander si, pour obtenir certaines réactions de la foule, il n'est pas nécessaire d'abord de discréditer l'ennemi. Peut-être ; mais, personnellement, je ne puis entrer dans ce jeu. C'est bien aussi pourquoi je suis si mal fait pour la politique et me laisse si difficilement et si mal convaincre du rôle que je pourrais assumer dans la « guerre psychologique ». (*Journal 1939-49*, p. 243).

Et ailleurs il écrit : « Je ne vois pas quelle sorte de “déclaration” je pourrais faire qui ne décevrait pas, si je reste sincère, tous les partis à la fois. »

<sup>38</sup>. Erreur de Last : le passage apparaît sous la date du 16 mars.

<sup>39</sup> E. R. Curtius (1886-1956), né en Alsace donc allemand, professeur de littérature romane, auteur notamment de *La Littérature européenne et le Moyen Âge latin* (1948) qui démontre le fonds commun de toutes les littératures européennes. Dans ses *Pionniers littéraires dans la France nouvelle* (1919) il loue Gide, qu'il connaissait bien.

<sup>40</sup> Drieu la Rochelle (1893-1945), auteur qui se déclara socialiste fasciste. Il dirigea *La NRF* pendant la guerre et préconisa la collaboration avec l'occupant. À la fin de la guerre il se suicida. Jacques Chardonne, pseudonyme de Jacques Bouteilleau (1884-1968), collabora avec l'occupant, dont il semblait espérer un renouvellement moral.

Au risque de me répéter, je dois insister sur ce point, justement parce que j'en ai très souvent parlé avec Gide.

En pleine guerre, ayant pris le maquis pour rédiger le journal clandestin *De Vonk (L'Étincelle)*, j'écrivis dans ma *Socialistische Renaissance* :

Je n'ai pas voulu dénigrer le fascisme ici, et peu m'importe si on me soupçonne d'être fascisant ou si on me qualifie d'intellectuel fasciste. Représenter l'ennemi comme un idiot, comme le fait le mouvement *Vrijheid, Arbeid, Brood*, ne peut que nous abaisser à nos propres yeux, car c'est dire qu'un idiot nous a vaincus. Celui qui fait une caricature de son adversaire, et qui y croit, ne connaîtra jamais la force de l'autre.

Mais la méthode du fascisme lui-même, qui consiste à dénier à son adversaire toute intelligence, tout courage, toute pensée noble, nous paraît encore plus vile. Un Richard Cœur-de-Lion<sup>41</sup> a pu se permettre de combattre Saladin et pourtant être son ami. Charles-Quint, après avoir vaincu François II à Padoue<sup>42</sup>, défendit toute réjouissance dans son pays.

En effet, la lutte et la victoire ne sont satisfaisantes que quand, à certains égards, on peut estimer son adversaire, comme nous admirons les sacrifices consentis par le peuple allemand, sa discipline et sa loyauté, sa capacité d'organisation et son courage. La lutte fait certes partie intégrante de la vie, mais elle ne peut porter ses fruits que quand elle est menée contre des principes et non contre des personnes. Voilà le secret de la parole du Christ : Aimez vos ennemis. Cette conviction ne l'empêcha pas de combattre les pharisiens et les sadducéens. (pp. 52-3).

Et au moment même où je rédigeais ces pensées en Hollande, Gide écrivait à Tunis :

Eh quoi ! pensez-vous vraiment que toute l'intelligence, la noblesse de cœur et la bonne foi soient seulement de votre côté ? [...] La reconnaissance des qualités et des vertus de l'ennemi a, de tout temps, été mon faible, et qui risque de me faire passer pour traître par les partisans de l'un et de l'autre bord.

Les Allemands se conduisent ici, force est de le reconnaître, avec une dignité remarquable et qui rend d'autant plus scandaleuse l'outrecuidance indisciplinée des soldats italiens.

Mais, surtout, que ce que j'écris ici ne soit pas pour diminuer la valeur des

<sup>41</sup> Richard I<sup>er</sup> d'Angleterre, un des chefs de la troisième croisade, assiégea Jérusalem en 1191-1192, mais ne put le prendre ; il négocia donc secrètement avec le sultan Saladin pour obtenir une trêve.

<sup>42</sup> Last évoque sans doute la victoire de Charles-Quint sur François I<sup>er</sup> à Pavie (1525). François fut fait prisonnier ; deux ans plus tard, ses troupes sont revenues piller cette ville. Ce fut une guerre sans vainqueur.



troupes allemandes. Elles se sont montrées, jusqu'à ces derniers temps, d'une endurance, d'une discipline et d'un courage extraordinaires ; n'ont cédé qu'à l'armement supérieur et au surnombre. (*Journal 1939-1949*, p.149).

On trouvera peut-être que, même s'il admirait les soldats allemands, Gide aurait dû dénoncer la persécution des Juifs. Mais les troupes allemandes ne persécutaient pas les Juifs à Tunis, et les rapports sur ce qui se passait à ce moment-là dans les camps allemands n'y parvenaient pas. Il faut dire aussi que, avant l'arrivée d'Hitler au pouvoir, la bourgeoisie française, comme la bourgeoisie hollandaise, n'était que trop encline à considérer les témoignages sur la persécution des Juifs comme des histoires d'horreur exagérées. Et les communistes français, après le pacte germano-soviétique, avaient plus ou moins cessé de critiquer l'Allemagne.

Il n'est personne qui, ayant connu Gide, puisse douter qu'il rejetait absolument le fascisme et était indigné par les crimes de ce régime.

Mais il était très loin de conclure de ces atrocités à la culpabilité du peuple allemand, et il ne croyait certainement pas que les soldats de l'armée régulière eussent attaqué les Juifs plus sévèrement que les autres citoyens allemands ne l'avaient fait.

Le problème juif avait d'ailleurs peu d'existence dans la pensée de Gide. Il admirait le peuple de l'Écriture sainte, le peuple des prophètes, d'où le Christ était sorti. Mais c'était de l'histoire ancienne.

Les Juifs qu'il connaissait personnellement, en nombre assez restreint, étaient pour lui d'abord des Français. Il me parlait souvent de sa grande admiration et amitié pour Léon Blum. Je ne me rappelle pas avoir jamais entendu de sa bouche un propos antisémite, ni avoir lu une phrase antisémite dans ses écrits.

La persécution des Juifs par les Nazis ne lui semblait pas différente dans son principe de celle des bohémiens et des homosexuels. C'était le fruit d'une doctrine répugnante, que toute sa vie il avait combattue.

Même après la guerre, l'ampleur de ces atrocités ne pénétra que lentement son esprit. Assez souvent, quand je commençais à en parler, il disait que « cela avait dû être en grande partie de la propagande de guerre ». Il revenait alors constamment, avec une obstination de vieillard, à l'histoire des enfants mutilés pendant la guerre de 1914. Même quand je lui prouvais, faits et chiffres à l'appui, que cela avait été beaucoup plus grave qu'il n'avait pu s'en douter là-bas à Tunis, il restait d'avis que notre tâche, maintenant que la guerre était finie, n'était pas de

rouvrir de vieilles blessures, bien que ces faits fussent horribles, mais de réconcilier les peuples, qui de toute façon devaient réapprendre à vivre ensemble en paix.

Une jeunesse vivant selon les principes gidiens prendrait l'Amour et non la Haine comme idéal ; il nous fallait donc gagner la confiance de cette jeunesse, d'abord en Allemagne, et non commencer par leur reprocher les crimes commis par leurs aînés.

Allemands, Français, Russes, Asiatiques, tous devraient repartir à zéro, construire un monde nouveau, où les différences de race et de nationalité joueraient un rôle de moins en moins important parce que les tabous et les préjugés auraient disparu, ceux des chrétiens sur les Juifs ainsi que ceux des Israéliens sur les Arabes, et inversement.

C'est pour propager ces principes que nous fîmes encore ensemble un grand voyage, dans une Allemagne vaincue et vivant dans les ruines.



# Chronique bibliographique

## Ventes, publications, conférences

### 1. Autographes

Vente du 25/11/2013, Doyle New York :

Lettre autographe signée à Eugène Rouart, 4/2/1902. Inédite, elle prend le n°433 dans la Correspondance Gide-Rouart, t. II, p. 101.

Décidément il ne part pas : *“Oh parbleu, je peux bien supporter, moi, la solitude – La faire supporter, voila le difficile.. Dès qu’on est marié, il faut se mettre à deux pour être seul. J’ai renoncé. /Et d’ailleurs je m’en trouve bien. J’étais très joyeux de partir ; je le suis plus encore de rester. Je travaille admirablement, et de façon très différente. Je vais bien ; Madeleine aussi ; j’ai l’esprit libre.- Je sors souvent, mais pour faire plaisir non pas à d’autres qu’à moi même. Je me mène plus souvent aux Musées qu’en visite – et plus souvent encore nulle part. Je porte un carnet dans ma poche et, quand le cœur m’en dit, m’assieds sur un banc pour écrire ; j’ai repris l’habitude de lire tout en cheminant.- L’immoraliste s’imprime, mais seulement depuis hier. Peut-être me souhaiterais-je aux devantures, si ce n’était à côté d’autres. Jamais je n’ai si peu souhaité de “paraître”, et cela repose l’esprit”. [Il n’est pas content qu’il l’ait nommé administrateur.] “(...) Enfin, s’il faut plus tard goûter de la prison, j’aime mieux que ce soit pour autre chose et que ça tire plus à conséquence. (...)”.*

Exemplaire enrichi d'une lettre autographe à Richard Heyd, avec enveloppe, datée du 25 juin 1948, dans laquelle l'auteur parle de plusieurs de ses ouvrages : *"Mes trois derniers 'Giros' sont épuisés ; je n'ai plus à ma disposition qu'un stylo à plume acariâtre qui diminue de son mieux le plaisir que je prendrais à vous écrire (...)"*. Il mentionne notamment *Robert, Les Feuilles d'Automne, L'Art Bitraître* et le présent

ouvrage. Monté sur onglet en tête de volume, le brouillon dactylographié d'une lettre avec corrections autographes d'une lettre datée du 19 mai 1934, au sujet d'une éventuelle adaptation des *Caves du Vatican* en URSS.

Exemplaire enrichi de 2 lettres autographes signées d'Yvonne Davet et d'une lettre de réponse tapuscrite de Gide, au sujet d'une dispute et de la séparation qui s'en suivit :

- Yvonne Davet à André Gide (un feuillet in-4, encre noire sur papier bleu, écritures recto/verso, daté "Mardi - minuit - 25 nov."). « *Je ne me demande plus si vous avez de l'affection pour moi. Je ne sais plus qu'une chose c'est que vous m'êtes plus cher que tout et que rien ne m'importe plus que votre vie, votre santé, votre travail. Oh ! non, vous ne me verrez plus triste ni nerveuse, Maître cher -- (...) je n'aspire plus à vous faire sentir ma tendresse autrement que par un constant dévouement efficace.* »

- Gide à Yvonne Davet (un feuillet in-4 tapuscrit, daté du 2 décembre 1947) :

« *Croyez-vous que je supporterais ces protestations, ces effervescences, ces sanglots...? La consigne sera sévère, de ne pas vous laisser approcher. Vous m'écrivez que vous êtes changée, que vous avez (enfin !) compris combien tout ce pathos m'était insupportable, ainsi que je vous l'ai maintes fois répété ; (...) j'ai cru devoir prendre le ton le plus sévère pour vous parler et jeter sur vos transports un peu d'eau froide.* » -

Yvonne Davet à l'éditeur suisse de Gide, Richard Heyd et son épouse Jacqueline (un feuillet in-4, encre noire sur papier bleu, écritures au recto ; lettre sans doute incomplète). Yvonne Davet y exprime à nouveau ses remords et sa désolation après le rejet de Gide : « *je l'ai mal servi en le contrariant par mes sauts d'humeur et par mes accès de désespoir -- j'ai gêné son travail en l'attristant ou l'exaspérant -- j'ai empêché sa paix -- s'il a le cœur fatigué en ce moment c'est beaucoup ma faute. Je comprends maintenant votre silence à mon égard -- vous êtes ses amis et vous m'en avez voulu d'avoir été ainsi.* »

Lettre autographe signée de Gide à Richard Heyd (2 feuillets petit in-4

avec enveloppe, écriture recto verso et datée du *13 avril 49*) dans laquelle il émet quelques réserves sur la publication de sa correspondance, notamment avec Sachs ou de la "*correspondance secrète autour des Caves et de la question 'Mœurs'*." Il évoque également d'autres écrits destinés à Gallimard, avouant être fatigué et improductif. - Copie dactylographiée d'une de ses lettres à Claudel, *8 mars 1914*, complétée par deux lignes autographes, à propos d'un problème de conscience : "*car en vérité je vous dis que je ne vois pas comment résoudre ce problème que Dieu a inscrit dans ma chair*".

### **Autour de la *Bibliographie de l'œuvre d'André Gide* de Raoul Simonson :**

Enrichi de 5 lettres, un manuscrit et une enveloppe (sur onglets) :

**1.1** Lettre dactylographiée de Gide avec adresse, corrections et signature autographes (1 p. in-4, Cuverville, *5/12/1922*). Raoul Simonson lui demande des renseignements pour sa bibliographie. Etant à la campagne, Gide n'est pas outillé et renvoie au travail qu'il croit bien fait de J. Rivière dans *Etudes* et de R. Curtius. Il répond pour le cas d'*Isabelle* : "*Il est vrai qu'un premier tirage d'Isabelle a été complètement supprimé (à l'exception de quinze volumes que j'ai cru pouvoir intéresser quelques amateurs). Par suite d'une incroyable inadvertance de l'imprimeur, le nombre des lignes de chaque page était inégal. On a dû, pour l'édition suivante, non réimprimer complètement le texte, du moins le réimposer par endroits afin de rétablir une justification égale* [ce sont quasiment les mêmes mots utilisés par Simonson p. 47, sauf la précision des 15 ex. sauvés, mention qui est restée inconnue jusqu'à présent (6 ex. prétendait Gallimard). Ce ne sont d'ailleurs pas 3 p. qui seront réimposées, dixit Naville, mais 10 p. selon notre relevé de 2004, voir cat. R. Moureau op.cit. n° 807 p. 177]./ *Quant à cet autre livre dont vous me parlez – non, il n'y a pas lieu de le mentionner*" (*Corydon* ou *Numquid et Tu..?*). Qu'il lui envoie son manuscrit ou des épreuves, il fera les "rectifications nécessaires".

**1.2** "Remarques au sujet de la *Bibliographie de mes œuvres*" 29[12/1922 ?]. Manuscrit autographe (3 ff. lignés in-4) ; avec une enveloppe aux cachets normands illisibles sauf le 29 qui ne peut être attribuée à la lettre du 5/12. Il s'agirait de l'envoi de ces ff. le 29[12/1922]. "*Je voudrais que*

le départ soit fait entre les livres dont j'ai ordonné et dirigé la fabrication moi-même, et qui répondent assez exactement à ce que je souhaitais qu'ils fussent - et ceux qui ne reflètent que le goût d'un artiste ou d'un éditeur [appel de note : "Toutes les éditions 'de luxe' de mes livres, faites après la guerre."], et que je n'ai fait qu'approuver - parfois parce que je n'ai pu faire autrement, encore que parfois ils choquassent grandement [mot raturé] mon goût personnel. (La dernière phrase de votre premier alinea est donc à modifier). De même pour le choix de certains illustrateurs (...)" Il explique qu'il était dans l'ignorance totale de Louis Jou et La Fresnaye.

Suivent 2 pages d'utiles indications bibliographiques dont Simonson fera sa pâture au point de reprendre telles quelles des formulations gidiennes. Citons un exemple : "*André Walter – (Perrin) Je ne connaissais personne, en ce temps, dans le monde des lettres. Les ex. de ce livre qui subsistent (60 à 70) portent à peu près tous des dédicaces absurdes dont j'ai fort à rougir aujourd'hui [dont l'auteur est mécontent aujourd'hui, Simonson p. 22]*". La phrase en italique est reprise mot à mot par Simonson avec cet adjectif absurde qui peut pour le lecteur paraître fort éloigné de la neutralité d'un jeune bibliographe. Mais c'était en fait du Gide... Comme pour la petite collection bleue, les volumes "*ont été composés d'après la 2de édition du Faust de Gérard de Nerval - que j'avais donnée comme modèle, et dont on a reproduit les fers*" phrase reprise telle quelle, à la 3e personne, par Simonson dans son Avant-propos qu'il signe (p. 17).

**1.3** Lettre autographe signée et datée d'Edouard Champion, 8/1/23 (papier à en-tête avec photo du vieux Champion, 1 f. in-12) : "(...) *J'attends maintenant votre Bibliographie de Gide. Je crois que ça ferait un exquis Ami d'Edouard. (...) Ce petit mot, comme une oasis dans mon désert où les papiers poussent comme les grains de sable*".

**1.4** Lettre autographe signée d'Edouard Champion, 23/3/23 (papier identique, 1 f. in-12). "*J'ai trouvé tout un nid de Gide dont quelques-uns inavouables et inavoués. Ceux-là on les laisse tomber. Pour les autres, je me permets de compléter chiffres de pages, pages blanches etc. et vous n'aurez pas à vous plaindre, je l'espère, d'avoir un peu attendu. Aussi je compte demander à Gide une lettre préface, ça s'appellerait, non pas Bibliogr. qui est vide, mais : 'Les Livres d'André Gide'. (...)*".

**1.5** Lettre autographe signée et datée d'Edouard Champion, 31/5/1923 (2 pp. sur 1 f. in-4 vélin léger à en-tête imprimé de la librairie). "(...) *Depuis 6 jours exactement, c'est terminé. Mais vous ne reconnaîtrez plus votre ms. Vs le verrez ! R. Doré a tout vu et revu chez J. Doucet [Simonson le confirme dans sa préface] et ailleurs. Je crois que vous pourrez l'admettre comme collaborateur et que vs tiendrez vs même à ce que son nom soit à côté du vôtre. Il ne le demande pas. Moi non plus. Mais c'est une question de conscience. Ici même j'avais André Gide dans mon bureau. Il m'avait demandé de convoquer Doré. Et tous les petits renseignements 'confidentiels' (couvertures et autres) qu'il avait à lui indiquer – déjà Doré en avait tenu compte !! Quel charmeur, André Gide. Je ne l'avais pas revu depuis 15 ans. Il a retrouvé chez moi Rouveyre (...) Ça a été exquis. Tout à coup il m'a sorti de sa poche quelques pages d'un livre qui ne paraîtra peut-être jamais et où précisément il parle de ses éditions/ Avec un chapeau qu'il rajoute sous forme de lettre à Edouard adressée, ce sera notre préface. Voici le titre qu'il demande/ Les Livres d'André Gide/ Avec un fragment inédit des Mémoires de l'auteur/ par...[en note :] syp votre prénom Simonson (et R. Doré) [en note :] si vs le voulez bien // Il reverra, comme vs même et Doré, les épreuves. Doré envoie le ms demain à Paillart. (...) Comme vs le savez aucun ex. n'est mis dans le commerce. Sur un tirage de 200 je garde 100 pr moi. 100 sont pr Gide, vs même et Doré. Quant aux ex. sur japon je pense faire tirer 6, 3 pr moi 1 pr Gide, 2 [surcharge 1] pr vs (Doré [surcharge " , 1 pr" ] ça lui est égal) (...)*". Champion partageait d'abord 2 exemplaires entre Simonson et Doré.

**1.6** Lettre autographe signée et datée de Robert Doré, 10/7/23 (2 pp. in-12 sur 1 double f.) Il lui remet le manuscrit et un jeu d'épreuves. Il attend ses corrections pour les joindre aux siennes et établir une mise en pages définitive. Il lui demande de vérifier s'il a donné tous les renseignements sur les 1ères publications dans les revues importantes. "*La préface de Gide, telle que vous la trouverez, sera complétée par lui sur les épreuves*". Aura-t-il revu le texte/ préface de *Si le grain ne meurt* ? Il le remercie d'avoir pu collaborer : "(...) *je tiendrai le plus grand compte de vos corrections au cours de la besogne toute matérielle qui m'a été confiée du fait que, me trouvant à Paris, je pouvais à la fois voir l'auteur, l'éditeur et l'imprimeur. Le mérite du travail ne vous en revient pas moins (...)*".



2) **Raoul Simonson.** Bibliographie de l'œuvre de André Gide. Maestricht, Boosten & Stols, (15/10) 1924. In-8.

Edition revue, corrigée et augmentée. Tirage limité à 250 exemplaires. Un des 50 sur vergé Van Gelder, seul grand papier. C'est un des 17 h.c. réservés aux amis de l'auteur et des éditeurs, n° II imprimé au nom de Raoul Simonson. Deux corrections p. 12 et 19.

Enrichi de 4 lettres, une carte postale et deux enveloppes :

**2.1** Lettre autographe de Gide, signée et datée *Cuverville, 27/6/24* (1 p. in-4) ; enveloppe avec suscription. N'ayant l'originale de *Corydon* sous les yeux, il décrit avec précision la nouvelle de 1920 à 21 exemplaires. Il lui donne l'autorisation de reproduire son portrait.

**2.2** [Classée après la carte suivante] Lettre autographe signée de Gide, *Cuverville, Vendredi [oct. 1924]* (1 p. in-4). Il a reçu la belle plaquette qu'il n'a pas encore analysée "*et n'ai pu m'assurer encore si vous avez tenu compte des assez nombreux errata signalés dans la 1ère Edition. Oui, n'est-ce pas ? - Un mot me gêne un peu, que vous employez, à propos de Corydon. J'ai longtemps 'hésité', dites-vous. Ce qui prête à croire que j'ai le caractère irrésolu. Rien n'est plus faux. Simplement j'attendais le moment o[p]portun - comme je fais encore pour décager 'Si le grain ne meurt'.*"

**2.3** Carte postale autographe de Gide, (*Hyères*), 2/3/25. A propos de deux petits livres que Simonson lui a prêtés. Il demande un exemplaire de la bibliographie de 1924.

**2.4** Lettre autographe signée de J. Brimeur "libraire rue de Seine, 54", datée 19/3/25 (1 p. 1/2 in-8 quadrillé à en-tête). Il relève une erreur et une correction appropriée.

**2.5** Billet autographe signé de Gide, daté 28/2/[27] (1 p. sur 1 double f. in-16 vélin orangé, enveloppe avec suscription ; c.p. timbré de même couleur). Remerciement pour le catalogue.

- montée en tête : lettre autographe signée, sans doute à Eugène Rouart (voir Corr., II, p. 428, n°759), *mercredi [avril 1914]*, 4 pp. in-12 sur double f. Il annonce son voyage en Turquie, départ le 25, escale Andrinople. Il lui a réservé un exemplaire "*sur les tirés à part de la grande édition de mes Souvenirs de Cour d'Assises*". (Intéressante mention, car ils ne sont pas connus, à moins qu'il ne s'agisse du réimposé.) Cependant Gide souligne qu'il ne tiendrait pas dans l'enveloppe habituelle pour l'expédition de ses livres, or le format de

l'Arches n'est pas grand. Réapparition inopinée de son "*ennemi le plus intime*", selon son expression de jadis : "*Rencontré Louis [Pierre Louÿs] hier ; pas moyen de l'éviter ; nous nous cognions l'un [raturé] précipités l'un contre l'autre à un tournant de rue. Il m'a redit qu'il avait horreur de mon esprit, mais beaucoup de sympathie pour ma personne – etc...*".

- **Vente Sotheby's du 26 novembre 2013**

Outre la vente du brouillon de la lettre d'explication-confession de Gide à Proust sur le refus de son manuscrit par la NRF, d'autres lots méritaient d'être signalés :

**ensemble de 3 ouvrages avec envois.**

*Les Cahiers d'André Walter*. Œuvre posthume. Paris, Librairie de l'Art indépendant, 1891.

Edition de luxe, la première mise dans le commerce. Petit in-12 (157 x 16 mm). Un des 125 exemplaires sur vélin, n° 187, paraphé A.W. (pour André Walter). Envoi autographe signé à Charles-Louis Philippe : "son ami certainement. André Gide. Février 99".

-

*Prétextes. Réflexions critiques sur quelques points de Littérature et de Morale*. Paris, Mercure de France, 1903. Edition en grande partie originale, du tirage courant. In-12 (176 x 114 mm). Envoi autographe signé : "à Jean de [sic] Schlumberger en amical souvenir".

-

*Nouveaux prétextes. Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*. Paris, Mercure de France, 1911. Edition originale sauf pour Deux Conférences. In-12 (176 x 114 mm). Envoi autographe signé à Jean Schlumberger, "son ami André Gide".

-

**ensemble de 4 ouvrages, en édition originale, avec envois à Charles Maurras.**

*Le Traité du Narcisse* (Théorie du Symbole). Paris, L'Art indépendant, 1892. Première édition mise dans le commerce. In-8 (190 x 150 mm). Edition limitée à 81 exemplaires, un des 70 sur vélin teinté. Avec un envoi autographe signé : "A Charles Maurras / en toute sympathie / André Gide". Reliure signée Maylander.

*Les Poésies d'André Walter*. Paris, L'Art indépendant, 1892. Edition originale. In-8 (190 x 150 mm). Edition limitée à 190 exemplaires, un des 180 sur vélin teinté. "A Charles Maurras / bien cordialement / André Gide". Même reliure.

-  
*L'Immoraliste*. Paris, Mercure de France, 1902. Edition originale. In-12 (165 x 105 mm). Edition limitée à 300 exemplaires sur vergé d'Arches. "A Charles Maurras / cordialement / André Gide". Même reliure.

-  
*La Porte étroite*. Paris, Mercure de France, 1909. Edition originale. In-12 (165 x 105 mm). Edition limitée à 300 exemplaires sur vergé d'Arches. Envoi autographe signé : "A Charles Maurras / bien cordialement / André Gide". Même reliure.

**deux poèmes autographes signés, dont un sous forme de lettre à Francis Jammes.**

3 pages 1/2 et 3 pages in-8 sur papier fin ligné (205 x 130 mm), montées en 2 volumes in-8. Bradel cartonnage papier dominoté, pièces de titre maroquin noir. Au verso du dernier feuillet du poème, lettre d'envoi de Gide, datée de Venise, 15 avril 1898, adressée au directeur de la revue *La Coupe*.

Revue mensuelle d'art et d'éthique, *La Coupe*, domiciliée à Montpellier, parut de 1895 à 1898. Dirigée par un trio, Joseph Loubet à Paris, Albert Liénard [Louis Payen] à Lyon et Richard Wémau à Montpellier, elle accueillit ce poème de Gide dans son dernier numéro de juin 1898.

Sur une tombe au bord de la mer (imité de l'anthologie). Epigramme de 64 vers dans lequel la mort s'adresse aux humains, les exhortant à consommer les plaisirs terrestres :

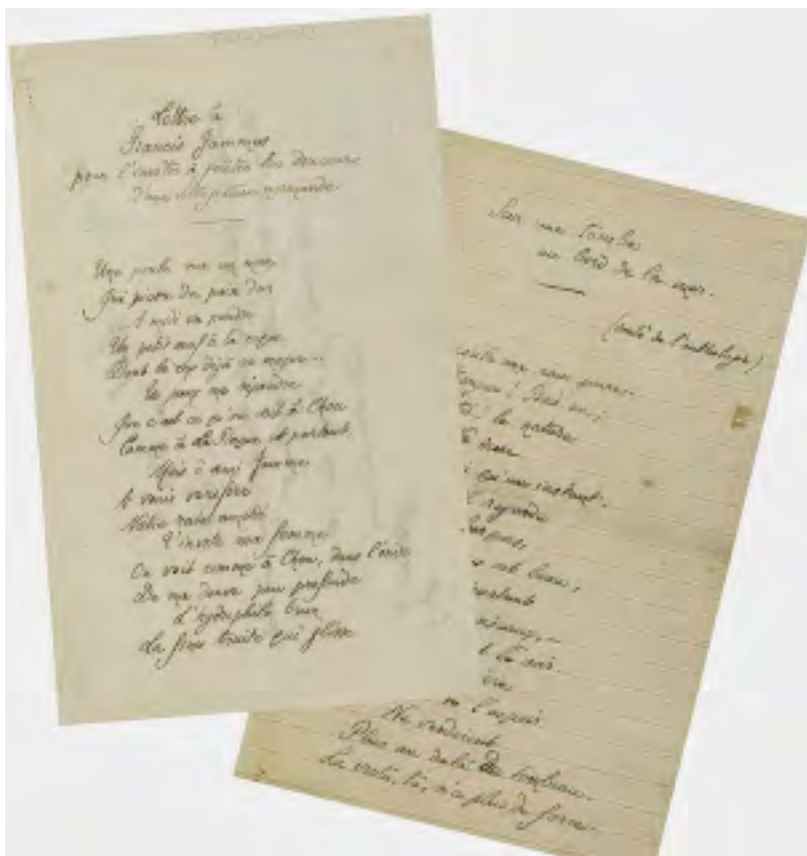
"Ici coule une eau pure.

Etranger ! Bois-en ;

Hâte-toi ! La nature

Ne dure

Pour toi qu'un instant"...



Lettre à Francis Jammes pour l'inviter à goûter les douceurs d'une villégiature normande. [Été 1898]. Alors que sa femme Madeleine est en cure à Lorstorf, près d'Alten en Suisse, Gide propose à son ami Jammes de venir à La Roque et le fait sous la forme d'un amusant poème d'une trentaine de vers, débutant sur les mots de la célèbre comptine

"Une poule sur un mur  
Qui picore du pain dur

A midi va pondre  
Un petit œuf à la coque  
Dont le coq déjà se moque...  
Tu peux me répondre  
Que c'est ce qu'on voit à Chou  
Comme à La Roque et partout,  
Mais ô ami Jamme [sic]  
A venir vérifier  
Notre rare amitié  
T'invite ma femme  
On voit comme à Chou, dans l'onde  
De ma douve peu profonde  
L'hydrophile brun  
La fine truite qui glisse  
[...]  
Je t'attends dans ma maison ;  
A mon invitation  
Si tu veux répondre  
Tu piperas à La Roque  
Un petit œuf à la coque..."

**Lot 117**

*Si le grain ne meurt*. Paris, 1920.

édition originale. [Impr. Sainte-catherine, Bruges]. 2 volumes in-8 (221 x 138 mm). Exemplaire nominatif hors commerce sur chandelle d'Arches, numérotés à la presse 9/12 pour le tome I et 9/13 pour le tome II. Exemplaire justifié par Gide qui a signé et inscrit le nom du dédicataire aux deux volumes.

Avec une mention autographe signée de Roger Martin du Gard : "Donné par moi à Roger Froment / R Martin du Gard 1958".

L'exemplaire est enrichi, au tome I de la copie par Roger Martin du Gard des 11 premiers vers d'*Épigraphe pour un livre condamné* de Baudelaire, sur le premier feuillet blanc, suivie d'une annotation de la main de Roger Froment, et au tome II, de trois notes ou lettres signées par Martin du Gard.

Note autographe signée, intitulée "p.68 bis" et datée de 1926 (1 p.1/2 in-

8, reliée entre les pages 68 et 69). Martin du Gard commente les propos de Gide en regard et rapporte ce qu'il lui a dit au sujet de l'écriture de cet ouvrage, précisant qu'il était hostile à une telle publication du vivant de son auteur : "Tout cela est coulant et d'un grand charme, mais vous ne faites qu'effleurer les choses, et d'une façon un peu anecdotique. L'analyse que vous faites de vous-même durant ces années de jeunesse pourrait être plus détaillée, approfondie davantage. Vos personnages sont finement indiqués, mais ils glissent devant nous comme des fantômes, et vous pourriez les dessiner d'un trait plus accusé. Ne dites pas que c'est impossible : lorsque vous me contez votre enfance, ce que vous en dites est autrement savoureux [mot souligné] que ce que vous en avez écrit là !".

Tapuscrit d'une lettre de Martin du Gard à Gide, 7 octobre 1920 (2 pages in-4 repliées in fine), l'exhortant à dévoiler davantage l'inoubliable vérité : "Il est temps d'ouvrir carrément la porte secrète, d'y entrer, et de nous y conduire avec vous". Avec une note autographe de l'auteur de cette lettre, expliquant la provenance de la lettre originale.

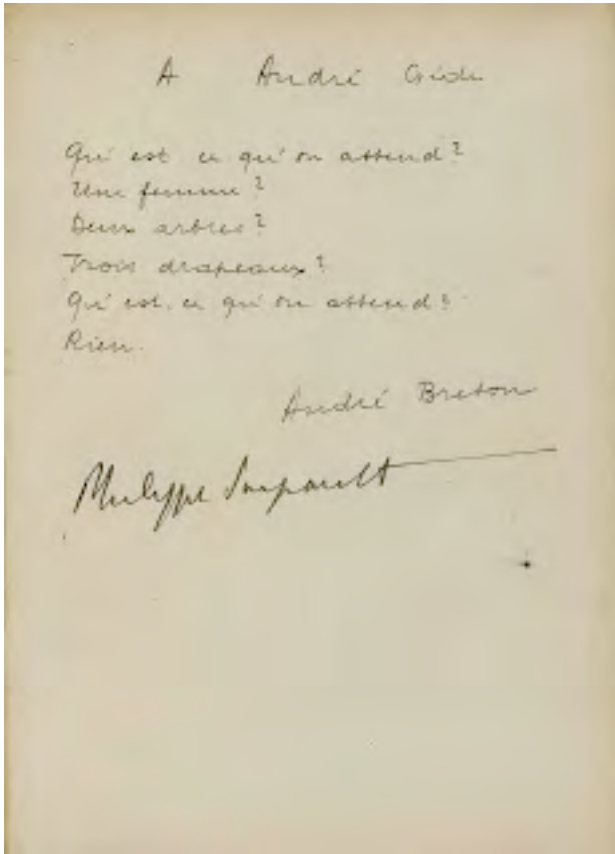
Lettre autographe signée, 31 juillet 1958, adressée au professeur Froment à qui Martin du Gard offre cet exemplaire de *Si le grain ne meurt*, lui donnant des nouvelles de la publication de la Correspondance Gide-RMG.

à André Gide,

en témoignage de gratitude  
spirituelle pour tout ce que  
vous m'avez donné malgré vous,  
pour tout ce que votre lucide  
génie nous dispense de cette  
âme que vous réservez, et que  
Dieu seul est capable de  
forcer,

Bernanos

Au lot 80, de Georges Bernanos, *Sous le soleil de Satan* (Plon-Nourrit et Cie, 1926) avec envoi autographe signé : "à André Gide / en témoignage de gratitude spirituelle pour tout ce que vous m'avez donné malgré vous, pour tout ce que votre lucide génie nous dispense de cette âme que vous réservez, et que Dieu seul est capable de forcer".



Au lot 90, de André Breton et Philippe Soupault, *Les champs magnétiques* (Au Sans Pareil, 1920), avec envoi autographe signé deux fois de la main de Breton : "A André Gide. / Qu'est-ce qu'on attend ? / Une femme ? / Deux arbres ? / Trois drapeaux ? / Qu'est-ce qu'on attend ? / Rien. / André Breton / Philippe Soupault" sur la première garde blanche à l'encre noire.



Vente Sotheby's du 18/122013 :

Lettre a.s. de Jacques Copeau à André Gide :

Pernand, 1.III.48

Cher André

Depuis qu'Agès a reçu votre dernière lettre et me l'a fait lire, je suis obsédé par le besoin de vous revoir.

Dites-moi si c'est possible, c'est-à-dire si vous pouvez me recevoir. Dans le courant du mois de mars ?

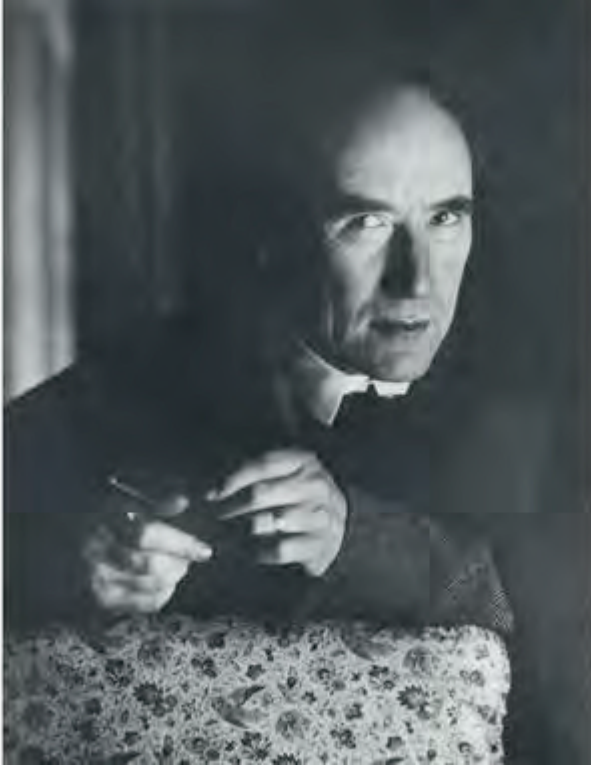
Ce serait si bon !

Seulement je désire, et au besoin j'exige que vous ne fassiez pas la moindre imprudence. C'est-à-dire que vous ne vous laissiez pas entraîner par une trop amicale pensée, que vous ne cédiez pas à un trouble, un vertige, un sentiment trop empressé.

Répondez-moi bien simplement et honnêtement.

Je vous embrasse.

Jacques Copeau



ABBOTT, BERENICE (1898-1991)

[André Gide, rue de Bac, 1928]. Gelatin silver print, 13 3/8 x 10 3/8 inches (345 x 265 mm), flush-mounted to card, signed recto on mount (l.r.), verso with Abbott's Belfast, Maine stamp.

Vente du 25/11/2013, Doyle New York

## 2. ÉTUDES ET CONFÉRENCES :

### articles :

- Dans la revue *En-Je lacanien* n°21 :

Luis Izcovich, « Gide, de la mystique à la lettre »

Albert Nguyen, « Un devoir de sincérité : Gide à la question »

- Dans la revue *Études rebatiennes* n°1 :

Pascal Ifri, « *Les Faux-Monnayeurs* et *Les deux Étendards* »

### livres :

aux éditions Orizons, Pierre Masson et Jen-Pierre Prévost, *L'Esprit de Pontigny*. 30 euros.

### comptes rendus :

- sur le site nonfiction.fr : Nicolas Aude, « André Gide, l'homme-palimpseste » (compte-rendu de *André Gide et la réécriture*).

- dans le *Times Literary Supplement* n°5785 du 14/02/2014, p. 14-15, sur l'édition anglaise du *Grincheux*, traduit et présenté par David Walker : « *The Curmudgeon, a lost story by André Gide* ».

### conférences :

- le 10 mars, à la Faculté de Théologie protestante, conférence-débat par Frank Lestringant et Laurent Gagnebin sur « André Gide, hier et aujourd'hui ».

- dans le cadre du colloque « L'écrivain catholique en France au XXe siècle », le 6 février à l'Université de Lorraine, nous signalons 3 interventions :

. Clara Debard, « Jacques Copeau, dramaturge catholique »

. Denis Pernot, « *Le Dialogue avec André Gide* de Charles Du Bos, une conversion à l'œuvre.

. Jean-Michel Wittmann, « Gide et l'impossible écrivain catholique »

- Du 1<sup>er</sup> au 25 mars, l'Université de Sarasota (Floride) et divers organismes de cette ville organisent le « Gide Project » qui donnera lieu à toute une série de manifestations culturelles et même culinaires :

. 1<sup>er</sup> mars : « Gide et Proust » (in French)

Mireille Naturel, Ph.D., Université de Paris III

Martine Benjamin, Ph.D., Princeton University

. 4 mars : Mad Scientists and Conspiracy Theories: « André Gide and Dan Brown », par Jocelyn Van Tuyl, Ph.D., New College of Florida

. 8 mars : Screening and discussion of the film *Angels & Demons*

Élyane Dezon-Jones, Ph.D., Washington University,

Barbara Frey, Alliance Française de Sarasota

. 11 mars : « Gide et la Liberté » (in French) par Pierre Masson, Ph.D., Université de Nantes

. 12 mars : « Cirque d'Book book club discussion of Lafcadio's Adventures » (*Les Caves du Vatican*) (in English), par Charlotte Thompson, Librarian, Selby Public Library.

. 13 mars : « A Life in Music: Gide, Bach, Stravinsky, Chopin », par Avis Romm, B.M., M.S., Steinway Artist, Maribeth Clark, Ph.D., New College of Florida, Jocelyn Van Tuyl, Ph.D., New College of Florida.

. 14 mars : « Book club discussion of *Les Caves du Vatican* » (in French) par Émile Langlois, Ph.D., Sweet Briar College

. 18 mars : « Translation and Performance of *Les Caves du Vatican* » par Christine Latrouitte Armstrong, Ph.D., and Jeremy Kleven, Denison University

. 24 mars : au *C'EST LA VIE RESTAURANT*, 1553 MAIN ST., SARASOTA, « *Les Nourritures Terrestres: A Gide Feast* »

. 25 mars : « Culinary Peregrination in André Gide's *Caves du Vatican* » par Christine Latrouitte Armstrong, Ph.D., Denison University

## Dossier de presse

### *Retouches à mon Retour de l'URSS*

480-VIII-18

Émile Vandervelde  
Journal non identifié, 25 juillet 1937  
« Les Retouches d'André Gide »

André Gide est allé en URSS l'an dernier, pendant quelques semaines. Il y est allé avec la foi candide du pèlerin musulman qui part pour La Mecque, ou du Juif qui va « cette année à Jérusalem ». Il en est revenu plein de désillusions, gonflé d'amertume, convaincu que, tant au point de vue culturel que social, la « construction du socialisme dans un seul pays » était une faillite ; et il ne s'est pas fait faute de le dire dans un petit livre qui a fait grand tapage : *Retour de l'URSS*.

Ceux qui connaissent les procédés de polémique et de discussions usités par les bolchevistes, ne s'étonneront pas que cette publication ait valu à Gide les pires injures. On a mis, avec une injustice criante, son désintéressement en doute. On lui a lourdement reproché, parce qu'il avait été magnifiquement reçu, à Moscou et ailleurs (on sait combien les Russes sont hospitaliers) de n'avoir pas la reconnaissance de l'estomac. On s'est indigné – et ceci, peut-être, tenait un peu plus – de ce que, sur la foi d'impressions nécessairement hâtives et de surface, il ait, à pleines mains, donné des armes aux conservateurs et aux réactionnaires de tout poil.

C'est pour répondre à ces reproches que Gide, sous ce titre : *Retouches à mon Retour de l'URSS*, vient de publier un nouveau petit livre, qui

apporte à son premier réquisitoire non pas des atténuations, mais des aggravations. Oh, combien ! La vérité avant tout, nous dit-il ; et cette vérité, après avoir consciencieusement « potassé », après coup, la littérature anti-stalinienne, il croit l'avoir trouvée dans une série de citations et de témoignages empruntés, soit à l'autocritique de la presse communiste, soit aux rapports de personnalités diverses qui ont vécu ou qui, comme lui, ont passé par l'URSS.

Que Gide me pardonne de le lui avouer, si j'ai médiocrement goûté le *Retour de l'URSS* – à la différence de ce chef-d'œuvre qu'est le *Voyage au Congo* – les *Retouches* m'ont, décidément, laissé une impression plutôt pénible.

Non point que je ne sois d'accord avec lui sur nombre de ses constatations, si désolantes soient-elles ; que je ne sois pas troublé, comme tant d'autres socialistes, par la hantise des tragédies sanglantes qui ont liquidé presque tout l'ancien personnel de la Révolution ; que je ne sois pas inquiet des lendemains, ou que je me refuse à voir ce qu'il peut y avoir d'incomplet, de défectueux, de « manqué » ou de totalement inacceptable dans les réalisations industrielles et sociales du planisme stalinien.

Mais, si André Gide est un grand écrivain, l'un des plus grands écrivains de la France d'aujourd'hui, ce n'est ni un politique, ni un économiste ou un sociologue, et l'on peut, à parler franc, se demander si ses notes de voyage, prises sur le vif, avec toute la fraîcheur d'impressions vécues, ont gagné quelque chose à être complétées par ses retouches ?

Nous n'avons jamais eu, comme lui, pour le régime stalinien, un parti pris « de foi et d'amour ». Nous n'avons jamais accepté que « cum grano salis » les apologues enthousiastes et sans critique de la propagande communiste. Nous sommes prêts à concéder à Gide que son nouveau petit livre résume, assez fidèlement, tout ce que l'on a dit et continué à dire de mal, sur la révolution russe, dans son présent stade.

Mais n'y a-t-il pour les socialistes que du mal à en dire, ou à peu près, et, au vrai, les procédés de Gide, qui consistent à collectionner des petits papiers pour confirmer des impressions antérieures, ne ressemblent-ils pas trop à cette méthode délibérément *unilatérale* de Taine, accumulant une multitude de petits faits, plus ou moins exacts, pour aboutir – ce qui est la plus manifeste des absurdités – à la condamnation du bloc de la Révolution française ?

Gide nous dit, et je crains fort qu'il ait raison, que sous un régime de dictature sur les idées, qui a l'intolérance de tous les fanatismes, l'atmosphère qui règne dans les cercles intellectuels soviétiques est simplement irrespirable pour des occidentaux. Il croit pouvoir dire que l'absence de liberté, hors les limites du conformisme gouvernemental, exerce une action déprimante sur toute la vie littéraire et scientifique.

Soit, mais tout de même, cela a-t-il empêché un Ilya Ehrenburg d'écrire cette merveilleuse épopée qui s'appelle le *Deuxième jour de la création*, ou un Pavlov d'être au tout premier rang parmi les grands découvreurs de la biologie moderne ?

Gide nous dit encore, dans ses *Retouches*, sa déception cruelle à voir que la fameuse « liquidation de l'analphabétisme », tant annoncée, tarde à s'accomplir, qu'elle semble même subir un temps d'arrêt. Il semble bien que ce soit vrai. Et, d'ailleurs, cela ne date pas d'hier : je me souviens qu'en 1922, au procès des S.R. (pendant que sévissait la grande famine de la Volga) Lunatcharsky, alors commissaire à l'instruction publique, nous disait : « Vous nous envoyez du pain. Il faudrait aussi nous envoyer des plumes et des touches d'ardoises. Nous en sommes presque totalement dépourvus. »

Qu'on dise cela. Qu'il faille dire cela, pour jeter de l'eau froide sur d'excessifs enthousiasmes, peut-être. Mais est-ce une raison pour méconnaître et sous-évaluer l'immense effort qui, dans des circonstances adverses, a été accompli pour lutter contre la puissance des ténèbres, et Gide lui-même n'applaudit-il pas à l'ordonnance du gouvernement des soviets qui, en février 1936, prévoyait « la liquidation complète de l'analphabétisme au cours de l'année, pour les quatre millions de travailleurs ne sachant ni lire ni écrire et les deux millions le sachant insuffisamment. » Il y a du retard ; possible ; mais il y a des siècles à rattraper !...

Notre auteur constate, aussi, d'après des témoignages tirés de la presse soviétique elle-même, que tout ne va pas pour le mieux dans toutes les branches de l'économie planiste ; que la qualité des produits laisse fréquemment à désirer ; qu'il y a beaucoup à dire sur les inégalités dans la rémunération du travail auxquelles on a recours pour obtenir une productivité maximum ; que dans bien des localités, à l'ombre même des usines géantes qui, du point de vue technique, sont des merveilles, les habitations des travailleurs – aux environs de Bakou par exemple – ne sont que des taudis sordides qui ont mis hors de lui Sir Walter Citrine ; que, d'une manière générale, les travailleurs des pays capitalistes

avancés, tels que l'Angleterre, la France ou la Belgique, ne s'accommoderaient pas du *standard of life* dont se contentent les ouvriers soviétiques.

On savait cela. On a souvent dit cela. On pourra longtemps encore répéter cela. Le monde ne s'est pas créé en un jour. Mais André Gide contestera-t-il qu'un observateur parcourant la France, en plein cours de sa grande révolution, eût été amené à faire des constatations bien autrement pessimistes ? Et d'autre part, lui-même, dans son *Retour de l'URSS*, n'a-t-il pas reconnu, je cite ses propres paroles, que, pour la disparition du capitalisme, le passage dans le domaine collectif des moyens essentiels de la production et de l'échange ? Ce fait du moins est acquis et restera acquis, à moins d'une catastrophe du régime : « Il n'y a plus en URSS l'exploitation du grand nombre pour le profit de quelques uns. Et c'est énorme ! »

Nous entendons bien que, dans ses *Retouches*, Gide s'attache à réduire la portée de cette constatation, qu'il s'en prend, et il n'a que l'embarras du choix entre les citations, au fonctionnarisme soviétique ; qu'il soutient que « l'exploitation capitaliste » a été remplacée par l'exploitation bureaucratique », par la domination abusive d'une caste de fonctionnaires, non moins dures que les anciens maîtres, très souvent en surnombre et qui touchent des traitements plantureux, exorbitants parfois, prélevés, comme tous les faux frais du régime, sur la plus-value produite par la masse des travailleurs insuffisamment payés.

Qu'il y ait là un grand mal, Lénine l'avait dit avant Gide. Mais, à mettre les choses au pis, il reste que cette exploitation bureaucratique, en tout cas, ne peut être que viagère et que, d'autre part, le régime de l'appropriation collective oppose un infranchissable obstacle au rétablissement des classes héréditaires et à des retours offensifs, de quelque importance, du capitalisme privé.

Après cela, que l'on tombe sur les bureaucrates, que l'on dénonce les conséquences funestes de l'hypertrophie du fonctionnarisme, que l'on s'inquiète de la surabondance et de l'influence croissante des « ronds de cuir » dans toutes les branches de l'administration et du gouvernement des soviets, que de communistes ont été les premiers à ne pas s'en faire faute.

Seulement, à Gide qui prétend juger l'arbre d'après ses fruits, il nous plaît de rappeler cette autre constatation de son premier livre, dont il fait aujourd'hui des efforts assez vains pour diminuer la portée :



Ceci reste pourtant : le peuple russe paraît heureux. Je m'accorde entièrement ici avec les témoignages de Vildrac, de Jean Pons, et je n'ai pu lire leurs récits de voyage sans une sorte de nostalgie. Car je l'ai dit aussi : nulle part, autant qu'en URSS, le peuple même, les gens que l'on croise dans la rue (du moins les jeunes), les ouvriers des usines que l'on visite, les foules qui se pressent dans les lieux de repos, de culture ou de plaisir, n'offrent un dehors si riant.

Qu'est-ce à dire, sinon que tout est relatif, et que nous aurions grand tort de mettre nos lunettes d'occidentaux pour voir les hommes ou les choses de l'Eurasie. Grand tort aussi de nous figurer qu'un peuple, plongé encore jusqu'au ventre dans un passé de despotisme, est mûr pour passer sans transition à un régime de démocratie et de libertés telles que l'entendent les socialistes de l'autre côté de l'Europe. Au surplus, les détracteurs de la Révolution russe auront beau dire et beau faire, ils n'empêcheront pas *qu'elle soit*, qu'elle se poursuit, qu'en passant, peut-être, par des vicissitudes que les grandes révolutions antérieures ont connues, elle s'achemine vers son but. Ils n'empêcheront pas, non plus, les travailleurs de nos pays d'acclamer les merveilleux exploits des aviateurs du Pôle ; d'éclater en transports d'enthousiasme lorsqu'on leur rappelle ce que les soviets ont fait pour défendre, en Espagne, la démocratie prise à la gorge par le fascisme ; de saluer enfin comme une espérance radieuse le premier gouvernement qui dans le monde ait proclamé la volonté d'être le gouvernement des paysans et des ouvriers. Qu'il s'en faille de beaucoup encore pour que cette espérance devienne une réalité, nous le savons de reste. Mais elle ne le deviendra, elle ne peut le devenir que si la révolution continue. Et c'est pourquoi, de même que Clemenceau, en bien comme en mal, prenait le bloc de la Révolution française, nous n'avons jamais cessé d'être et, quoi qu'il puisse arriver, nous ne cesserons d'être avec la Révolution russe quand même !

J'entends bien, au surplus, que Gide, à cet égard, pense comme moi. Mais tout de même, à lire son dernier livre, on pourrait s'y tromper !

480-VIII-19

Boris Souvarine  
« Nouvelles réflexions d'un pèlerin en URSS.  
*Les Retouches* d'André Gide »  
*Le Figaro*, 10 juillet 1937

André Gide n'existait pas pour l'URSS avant son adhésion, relativement récente, au communisme. Adopté à grand bruit, il devint là-bas, du jour au lendemain, un des plus grands écrivains du temps, un des plus éminents défenseurs de la « culture ». En URSS, les réputations sont faites ou défaites en quelques heures, sur un signe d'en haut qui se répercute en s'amplifiant dans les profondeurs populaires : tel inconnu, soudain proclamé génie, sera sans transition vilipendé à outrance, et, d'un extrême à l'autre, on a peine à discerner si l'injustice est plus grande dans a faveur ou dans la disgrâce.

Les éditions soviétiques firent traduire le *Voyage au Congo*, puis les *Pages de Journal*, et préparèrent un recueil expurgé des *Œuvres complètes*. Expurgé, car il y avait cette maudite question sexuelle, sur quoi il était indiqué de faire silence, et bien d'autres choses encore que les bolcheviks ne peuvent comprendre, encore moins imprimer. Mais le nom d'André Gide, ayant acquis droit de cité par décision supérieure, prit place parmi les noms répétés chaque jour, dans la presse bolcheviste et à toutes les tribunes, des meilleurs représentants de l'humanité. Les tirages atteignirent ces chiffres énormes qui font impression, en Occident, mais qui ne signifient rien en URSS d'où est exclue la loi de l'offre et de la demande. Consécration suprême, Gide eut les honneurs de l'*Encyclopédie soviétique*, où sa notice est plus importante que celle de Charles Gide, son oncle, et même illustrée d'un portrait, ce qui indique un hommage insigne ; de telles particularités, sous la plus totalitaire des dictatures, ne doivent rien au hasard.

L'article de l'*Encyclopédie soviétique* se propose, bien entendu, de donner une explication marxiste, ou plutôt prétendument telle, de l'itinéraire d'André Gide, les œuvres principales servant de jalons. Donc,

*L'Immoraliste* exprime, paraît-il, la conception philosophique du monde de la bourgeoisie rentière. Dans *Les Caves du Vatican* s'approfondissent l'aperception et l'appréciation pessimistes de la crise de la culture bourgeoise. Gide cherche une issue, tantôt dans l'individualisme nietzschéen, tantôt dans la morale évangélique : *Si le grain ne meurt*. Il peint le saisissant tableau de l'effondrement des bases morales de la vie bourgeoise dans *Les Faux-Monnayeurs*. En 1928, avec son *Voyage au Congo*, il s'indigne devant l'exploitation des indigènes. Enfin, l'aggravation de la crise du monde capitaliste et la construction du socialisme en URSS accentuent son hostilité au capitalisme : en 1932, dans son *Journal* et ailleurs, il prend décidément parti pour l'URSS et la révolution prolétarienne...

Prendre parti pour l'URSS, toute la question est là, en effet, aux yeux des bolcheviks, c'est bien le critère unique permettant de décider du talent, du génie, des tirages et d'autre chose aussi, à quoi Gide fait une rapide allusion dans son dernier livre : les droits d'auteur. Il est curieux de remarquer, même *Encyclopédie*, même page, que Charles Gide, « économiste bourgeois » et coopérateur pacifique, trouve grâce à Moscou, malgré ses « plans utopiques et réactionnaires », parce que, après un voyage en URSS, « il a reconnu dans la presse les immenses succès du pouvoir et de la coopération soviétiques » (laquelle coopération, d'ailleurs, n'existe pas). Prendre parti pour l'URSS, c'est approuver d'avance et les yeux fermés tout ce qui s'y passe. Ouvrir les yeux, élever une objection ou formuler un doute, c'est prendre parti contre l'URSS et s'exposer aux avant-derniers outrages.

André Gide en a fait l'amère expérience avec son *Retour de l'URSS*. Il pensait « rendre plus grand service à l'URSS même et à la cause que pour nous elle représente en parlant sans feinte », et, quoi qu'il en dise, avec beaucoup de ménagements. Il croyait que « la vérité, fût-elle douloureuse, ne peut blesser que pour guérir ». Mais quelques lignes de lui, trop vraies, trop sincères, ont suffi pour le faire mettre hors de loi soviétique. Brusquement, « l'ami de l'URSS » est devenu « ennemi de l'URSS ». Le tome IV de la *Petite Encyclopédie soviétique* venait de sortir des presses quand La NRF a publié le *Retour de l'URSS* ; à quelques semaines près, on eût arrêté le tirage et supprimé l'article sur Gide, à moins d'y ajouter les pires injures.

Le plus surprenant est que Gide considérait encore l'URSS à la façon des bolcheviks eux-mêmes, sauf une fois où il écrit : « Et par l'URSS j'entends celui qui la dirige. » La confusion est courante entre la Russie

et l'Union soviétique, le peuple russe et le parti bolcheviste, la révolution de Lénine et la contre-révolution de Staline. Rares ceux qui savent faire les distinctions nécessaires et dans le russe discerner le soviétique, dans la révolution le bolchevisme, et sur les multitudes dominées la couche des dominateurs. Avec son *Retour de l'URSS*, Gide espérait pouvoir parler en citoyen adoptif d'une patrie d'élection où tout se confondait pour lui dans un même amour. Il s'inquiétait de « l'évolution de l'URSS depuis à peine plus d'un an », alors qu'il aurait dû remonter approximativement à la mort de Lénine, à douze années en arrière, pour saisir le sens du phénomène qui l'émeut. Il en était encore à admettre, en tout cas à dire : « Du moins ceci reste acquis : il n'y a plus, en URSS, l'exploitation du grand nombre pour le profit de quelques uns. C'est énorme. »

Aujourd'hui, Gide publie ses *Retouches à mon Retour de l'URSS* qui précisent et clarifient ses idées. Il dit lui-même avec franchise : « Ce n'est qu'après avoir écrit mon livre sur l'URSS que j'ai achevé de m'instruire. Citrine, Trotsky, Mercier, Yvon, Victor Serge, Legay, Rudolf et bien d'autres m'ont apporté leur documentation. Tout ce qu'ils m'ont appris, et que je ne faisais que soupçonner, a confirmé, renforcé mes appréhensions. » Il a tiré assez profit de la fréquentation de ses auteurs et de ses réflexions personnelles pour réfuter d'une manière pertinente toutes les objections faites au *Retour de l'URSS*, pour savoir maintenir avec une douce fermeté ses conclusions antérieures en les conduisant à leurs fins logiques, et avec des faits ou des chiffres indiscutables à l'appui, des arguments nouveaux dans une langue simple et forte. Il rectifie ses propres jugements erronés, comme celui qui est cité plus haut sur ce que Saint-Simon appelle « l'exploitation de l'homme par l'homme » – ayant compris enfin que le prolétaire soviétique, malgré la disparition des capitalistes actionnaires, « est exploité tout de même, et d'une manière si retorse, si subtile, si détournée, qu'il ne sait plus à qui s'en prendre ». Les *Retouches* éliminent la plupart des contradictions qui obscurcissaient le *Retour* et font ressortir une opinion critique d'une netteté remarquable.

On ne peut s'interdire un parallèle entre l'aventure de Panaït Istrati et celle d'André Gide. Tous deux sont partis pour l'URSS le cœur gonflé d'espoir, la tête pleine de quasi-certitudes, sans préparation véritable à l'intelligence d'un problème aussi vaste et complexe. Sous l'impulsion

d'une pure confiance sentimentale, mais induits en erreur par une propagande astucieuse, sans doute aussi réagissant contre l'incompréhension et les préjugés de leur milieu habituel, ils allaient à la découverte d'un nouveau monde où serait renversée la table bourgeoise des valeurs, assurés d'avance d'y trouver ce qu'ils étaient venus chercher sur place. L'un et l'autre eussent pu se renseigner d'abord à bonne source, étudier ici la question qu'ils croyaient résolue en Russie, s'épargner de tristes désillusions et une chute douloureuse. Mais peut-être vaut-il mieux, en définitive, pour eux et pour nous, que tous deux aient vécu cette crise de conscience. Celle d'Istrati a eu peu d'effet sur le public abusé par la mise en scène russo-soviétique, mais Gide a retenu à temps beaucoup d'intellectuels sincères glissant sur une pente fâcheuse, en leur donnant à réfléchir. En URSS, après avoir été dupés et subi le charme, nos bons voyageurs voulurent en savoir plus long et ils virent bientôt l'envers du décor. Cherchant la vérité, ils trouvèrent partout le mensonge. Désireux de servir, ils ont risqué de timides objections et se sont heurtés à un mur hostile, le mur d'acier. Non sans un cruel débat intérieur, ils crurent venue l'heure d'élever la voix pour mettre en garde leurs amis, leurs frères, contre les périls de la dégénérescence post-révolutionnaire, et ce fut une lapidation sans merci par des mercenaires, des cyniques, des philistins, des fanatiques. Un peu tard, ils apprirent à connaître les profiteurs du régime qu'ils auraient voulu amender, tout au plus réformer, et qui leur imposait de le combattre. Combien de communistes honnêtes, avant eux, appartenant corps et âme à la même cause idéale, ont dû passer par les mêmes étapes et payer cher leur désintéressement, leur ferveur ?

Mais là où Istrati, bouillant d'indignation, n'a pas su faire preuve de maîtrise de soi, Gide a gardé son calme et le *self control* qu'il fallait pour tenir en respect la meute déchaînée.

Loin de céder aux insultes et aux menaces, il a nourri et fortifié ses convictions pour écrire ses *Retouches*. Dans des circonstances générales et particulières d'ailleurs très différentes, et tout à l'avantage du second, Istrati a sombré, tandis que Gide restait debout, mûri et grandi. Les *Retouches* attestent une attitude sérieuse et méditée, sans pose et sans faiblesse, sans peur et sans reproche. Et la gravité du ton n'y nuit pas à l'attrait du style, n'est nullement incompatible avec une certaine malice divertissante sous certaine apparence de candeur.

C'est un recueil trop court de notes décousues, sans apprêt, un peu informes, parfois négligées, sinon négligentes. Mais avec quelle sûreté de

main Gide, dès les premières lignes, y règle en quelques mots le compte de Romain Rolland, zélateur sénile du bolchevisme de la décadence, y rétorque les arguties des gendelettes de l'art pseudo prolétarien... On s'étonne pourtant de le voir prendre en considération des médiocrités dont les mobiles ne laissent aucun doute et leur attribuer, peut-être par artifice de controverse, une intelligence ou une bonne foi dont elles sont manifestement dépourvues. Il n'empêche qu'on a plaisir à lire ses réponses probes et probantes, à goûter son ironie lucide et topique, à partager sa révolte froide et sobre devant le mensonge prétendu soviétique.

Il faut savoir gré à Gide d'indiquer à son auditoire une excellente documentation en langue française sur l'URSS et son régime économique, politique et moral. Il a eu raison surtout de puiser largement dans la brochure de M. Yvon : *Ce qu'est devenue la révolution russe*, publiée par des syndicalistes français qui ne se sont pas laissés corrompre par le bolchevisme. Il ne s'est point trompé en consultant les enquêtes de Walter Citrine, secrétaire-général des trade-unions britanniques, et de Kléber Legay, secrétaire-adjoint à la Fédération nationale des mineurs de France, les ouvrages de Lucien Laurat et de Victor Serge. Signalons, à ce propos, l'omission du témoignage sans égal d'Andrew Smith : *J'ai été ouvrier en URSS*, que Plon vient de faire paraître. Trop de gens supposent, à tort, qu'il est impossible d'avoir une idée juste de l'état des choses et de la condition des hommes en URSS à moins d'aller « se rendre compte par soi-même ». Les touristes pressés ne circulent que sur des parcours choisis et ne voient que des aspects de surface ; sous une terre policière implacable, la Russie martyre ne livre pas ses secrets aux faux-témoins de sleeping cars. Mais des ouvriers comme Yvon et Smith, des intellectuels comme Laurat et Serge, des syndicalistes comme Citrine et Legay, bénéficiant de conditions exceptionnelles d'investigation, apportent des témoignages authentiques et valables. Gide a bien fait de leur accorder créance.

Un des chapitres des *Retouches* se termine sur ces paroles : « Il est grand temps que le parti communiste de France consente à ouvrir les yeux ; grand temps qu'on cesse de lui mentir. Ou, sinon, que le peuple des travailleurs comprenne qu'il est dupé par les communistes, comme ceux-ci le sont aujourd'hui par Moscou. » L'avertissement est tardif, mais opportun encore. Il ne vaut pas seulement pour le peuple de France, auquel Gide l'adresse. Au point où en sont les événements et les réalités

en Europe, nous ne pouvons plus rien, ou presque, pour la malheureuse Russie mise au pas, rien que répéter sans cesse la vérité sur son sort et manifester en toute occurrence propice une solidarité humaine à son égard. Mais tout n'est pas encore absolument perdu, hors des États totalitaires. Puissent les *Retouches* d'André Gide contribuer à préserver les autres peuples d'une expérience atroce et vaine.

# VARIA

## DISPARITIONS :

### **Peter FAWCETT (1942-2013).**

Après le décès il y a quelques mois de Jacques Cotnam et de Pascal Mercier, l'Association des Amis d'André Gide a perdu de nouveau un éminent chercheur. Peter Fawcett était né le 18 juin 1942 à Croydon (Surrey). Il est décédé le 15 septembre 2013 à Leicester après une très longue et grave maladie, dont il a subi les lourds traitements avec courage et lucidité. Mais aucun n'a pu être efficace.

Après des études secondaires au Clifton College à Bristol, où il était interne, Peter Fawcett avait fait une licence de français et d'espagnol à l'université d'Oxford (Exeter College), suivie d'un doctorat de littérature française, sous la direction de Merlin Thomas. Au grand regret de plus d'un de ses confrères gidiens, sa thèse intitulée « The Aesthetic Foundations of André Gide's Fiction », soutenue en 1971, ne fut jamais publiée, pas même sous forme d'articles. Ce choix en dit fort long sur la modestie de son auteur. Nommé en 1967 à un poste de « assistant lecturer » à l'université de Leicester, Peter Fawcett y fit toute sa carrière d'enseignant. Il fut nommé en 1995 « Head of the Department of Modern Languages », fonction dont il s'acquitta avec zèle et dévouement, et cela à une époque où l'université de Leicester subissait une phase de transition difficile. Malgré ses lourdes responsabilités administratives, l'enseignement restait pour lui prioritaire. Ses anciens étudiants en attestent tous. Il poursuivra son activité pédagogique bien au-delà de sa retraite anticipée en 1999.

En même temps, la grande passion de Peter Fawcett pour le théâtre se révèle à travers une infatigable activité de metteur en scène et de directeur. Des pièces françaises, jouées dans la langue de Molière, ont été régulièrement, et pendant longtemps, montées sous sa direction au théâtre de l'université de Leicester. Outre plusieurs pièces de Molière, dont une représentation des *Femmes savantes* avec dans le rôle de Bélise un Peter Fawcett sans doute facilement reconnaissable, participants et spectateurs



se souviennent de ses mises en scène de pièces d'Anouilh, de Giraudoux, de Genet, de Jules Romains et d'André Roussin.

Peter Fawcett était un des plus anciens adhérents de l'AAAG, puisqu'il s'était inscrit l'année même de sa fondation en 1968. Une de ses premières rencontres gidiennes dont il parlait souvent et dont il gardait un souvenir ébloui, et tout autant Margot son épouse, avait été sa participation au colloque de Cerisy de 1973. Ce colloque lui avait permis de faire la connaissance des grands spécialistes de Gide de l'époque.

Outre ses articles et sa participation régulière au *Times Literary Supplement*, nous lui devons trois ouvrages importants. Le premier, en collaboration avec Pascal Mercier, est l'édition de la *Correspondance Gide—Schlumberger* (Gallimard, 1993) dont il avait revu et corrigé toutes les annotations. Le deuxième, toujours en collaboration avec Pascal Mercier, constitue un volume original intitulé *Correspondance à trois voix* (Gallimard, 2004). Il réunit les lettres de Gide et de Valéry à Pierre Louÿs et celles de Pierre Louÿs à Gide et à Valéry. Ce travail l'a conduit à la présentation de 1285 lettres, pour la plupart inédites. Un éclairage minutieux mais jamais superflu les complète. Le troisième (Gallimard, 2009) constitue une refonte totale de la *Correspondance Gide—Valéry*, éditée par Robert Mallet en 1955, enrichie de 176 lettres inédites et complétée par une précieuse et exhaustive annotation. Cet ouvrage a reçu le Prix Sévigné 2010. Atteint déjà par la maladie, Peter n'a pu se rendre à la remise du prix ni participer à la présentation de l'ouvrage au festival de la Correspondance de Grignan. Cette même année, il a été empêché d'assister à l'ambassade de France à Londres à la remise d'une distinction bien méritée, qui couronnait les services qu'il avait rendus à la diffusion de la langue et de la littérature françaises : le grade de chevalier dans l'ordre des palmes académiques.

Peter Fawcett usait d'un français impeccable mais sa modestie le conduisait à faire relire toutes ses notes par un ami français. Concernant Gide et *La NRF*, ses connaissances étaient particulièrement étendues, un savoir encyclopédique pourrait-on dire. Généreux, il n'hésitait pas à faire partager ses connaissances, le plus souvent anonymement, à ceux qui lui en faisaient la demande : problèmes de datation, exercice pour lequel il était particulièrement subtil, renseignements sur tel ou tel personnage peu connu ou sur certains événements obscurs. En témoignent aussi les addenda publiés dans le BAAG après telle ou telle édition de correspondances. Ses qualités humaines, outre sa discrétion et sa

générosité, faisaient de lui une personne avenante et d'agréable compagnie. Nous n'oublierons pas son bon sourire complice, avec parfois un éclair d'ironie bienveillante dans le regard, ni ses fous rires communicatifs qui émaillaient le charme de sa conversation.

Nous pensons à Margot, à sa fille et à son fils et à leurs conjoints, à ses petits-enfants dont il appréciait la compagnie et qu'il ne verra pas grandir. Les pensées attristées de tous ceux qui l'ont connu, sensibles à travers les témoignages que nous avons reçus, confirment l'hommage que nous voulons rendre à sa personnalité attachante.

Jean CLAUDE  
Michael TILBY

Au chaleureux hommage que Jean Claude et Michael Tilby ont rendu à notre regretté collègue Peter Fawcett, les Gidiens américains voudraient ajouter le leur. Cet homme attachant était un chercheur admirable. Tout lecteur s'intéressant à Gide, à Valéry et à d'autres encore doit s'émerveiller de la précision comme de l'ampleur de son apport. Peter Fawcett travaillait *bien*, tout en s'acquittant pendant de longues années de ses responsabilités administratives à l'université de Leicester et en donnant la priorité à son enseignement. Il est dommage que ce grand savant n'ait pas pu participer à quelques colloques en Amérique, où les jeunes spécialistes du Contemporain capital auraient admiré son accueil amical, sa science et son esprit.

C'était par ailleurs un ami exceptionnel. Ceux qui l'ont connu peuvent dire combien sa conversation leur profitait, et comme il riait bien tout en faisant tomber quelques perles d'intelligence, sans jamais s'imposer et en appréciant toujours la perspective de ses interlocuteurs. Il partageait si généreusement ses connaissances et ses aperçus qu'il venait en aide non seulement à ses amis mais aux amis des amis.

Nous tenons ainsi à exprimer à son épouse, Margot, et à toute sa famille le grand regret que nous avons ressenti en apprenant le décès de Peter Fawcett. Que ce témoignage serve, à côté d'autres hommages et surtout de ses ouvrages, qui veillent à la manière des volumes de Bergotte dans l'oeuvre de Proust, à rappeler la grande valeur de l'homme.

Catharine SAVAGE BROSMAN



Peter Fawcett à Cerisy en 1973, au côté de Daniel Moutote

**André SCHIFFRIN (1935-2013).**

Fils de Jacques Schiffrin, le fondateur des Éditions de la Pléiade, André Schiffrin succéda en 1961 à la tête des éditions Pantheon Books où son père avait été nommé lors de son exil à New York. Il fut ainsi pendant 3 ans l'éditeur des intellectuels américains aussi bien que le diffuseur de la pensée française. Il fonda ensuite sa maison, The New Press, pour continuer librement son action. Il a analysé son expérience éditoriale en particulier dans *L'Édition sans éditeurs* (1999) et dans *Allers-retours* (2007). Il a préfacé l'édition de la correspondance de son père avec Gide (Gallimard, 2005).

\*

**NOS AMIS PUBLIENT :**

Notre ami Claude MAILLARD publie un ouvrage intitulé *Marie de Varsovie*, sous-titré *Marie, la petite fille du ghetto de Varsovie*, Frénésie Éditions, B.P.22, 47140, Penne d'Agenais.

[J.C.]

\*

**Boris SCHREIBER (1923-2008).** Écrivain français, juif d'origine russe mais né en Allemagne, il a rencontré Gide dans ses toutes jeunes années. Un colloque lui a été consacré à Dijon en 2013. Les actes en ont été publiés la même année : *Boris Schreiber : une œuvre dans les tourments du siècle*, sous la direction de Denis Pernot (Éditions Universitaires de Dijon, BP 26611, 21066 Dijon Cedex). On peut y lire une carte postale de Gide à Schreiber du 3 octobre 1938, ainsi qu'un extrait du *Journal* inédit de Schreiber évoquant l'une de ses rencontres avec Gide rue Vaneau.

[J. C.]

\*

## Vie de l'Association

### XLI<sup>ème</sup> Assemblée générale de l'Association des amis d'André Gide

Notre quarante-et-unième assemblée générale s'est réunie le samedi 16 novembre 2013 à l'École alsacienne sous la présidence de Pierre Masson.

Étaient présents :

Stéphanie Bertrand, Alain Casteran, Nicolas Chaine, Henri Clarac, Jean Claude, Maurice Deller, Michel Drouin, Yves Gabi, Alain Goulet, Hervé Guiheneuf, Pierre Lachasse, Justine Legrand, Pierre Lenfant, Brigitte Le Page, Pierre Masson, Henry de Paysac, Fabrice Picandet, Patrick Pollard, Jean-Pierre Prévost, Madeleine Roussillat, Jacques Roussillat, David Steel, Jean-Michel Wittmann.

Avaient donné procuration :

Henri Heinemann, Bernard Martineau, Martine Sagaert, Angelika Triantafyllou.

Devant un public plus fourni que les années précédentes, Pierre Masson a commencé son rapport moral en saluant la mémoire de Catherine Gide disparue le 20 avril dernier. Il a rappelé sa disponibilité et sa volonté de toujours répondre aux sollicitations des chercheurs désireux d'étudier et de défendre l'œuvre de son père. Il a aussi insisté sur sa générosité dont témoigne la Fondation qu'elle a créée et qui soutient les manifestations culturelles comme le dernier colloque de Cerisy ou les publications comme la nouvelle édition de la *Correspondance Gide-Jammes*.

2013 aura été une année charnière pour l'Association marquée par le retrait de deux de ses figures emblématiques. D'un côté, Claude Martin, qui assurait depuis le début la composition du *BAAG*, en le faisant évoluer d'un simple bulletin de liaison à une véritable revue, passe le flambeau à Pierre Masson, qui a ramené sa périodicité à deux numéros semestriels, dont un thématique. En dépit de ce que l'on pourrait croire, ce changement ne constitue en rien une économie, mais, quand nos finances le permettront, nous publierons un volume hors-série, à l'image de celui que nous avons consacré cette année à Catherine Gide. Nous pensons pour les années futures à rééditer d'anciens textes du *BAAG*, devenus introuvables, certaines « petites » correspondances par exemple.

D'un autre côté, Jean Claude, notre trésorier depuis 1992, cède la main à Jean-Pierre Prévost, cinéaste documentariste passionné par l'œuvre de Gide. Nous devons à Jean Claude une reconnaissance considérable. Grâce à la rigueur de sa gestion, nos finances sont saines durablement.

2013 aura aussi été une année charnière pour les publications et l'écho de Gide dans le champ culturel. Après l'année 2012 marquée par le colloque de Cerisy, le second tome de la biographie de Frank Lestringant et l'inscription des *Faux-Monnayeurs* au programme de l'agrégation, il était difficile de faire mieux. L'œil de la caméra s'est davantage centré sur les centenaires de la naissance de Camus et de la publication de *Du côté de chez Swann*, réduisant la figure de Gide à un simple faire-valoir, voire à un repoussoir, ainsi qu'il en ressort de certaines biographies consacrées à Arthur Cravan et à Pierre Louÿs. On en a quelque peu assez d'entendre ressasser sur tous les médias le cliché de la « bourde » de Gide refusant le manuscrit de *Swann*...

Néanmoins, il faut saluer la publication de trois colloques qui démontrent la vitalité de Gide : la réécriture à Cerisy (notre cahier annuel), les frontières à Denison (notre n° 177-178), la Bible à Metz (notre n° 179-180). Notons aussi, toutes deux aux éditions Orizons, l'apparition d'un inédit, *De me ipse*, présenté par Pierre Masson, et de l'album *Roquebrune, oasis artistique / André Gide et ses amis*, de Jean-Pierre Prévost. Enfin, le livre d'Alain Goulet, *Les Corydons d'André Gide*, qui complète l'édition de la Pléiade, doit paraître en décembre chez le même éditeur.

Plusieurs publications nouvelles sont attendues pour 2014. Le centenaire des *Caves du Vatican* sera célébré sur plusieurs fronts : la section américaine de notre association organise une journée, des conférences auront lieu en Floride (mars) et à Naples (avril), notre *BAG* d'automne leur sera consacré et Alain Goulet réédite son édition génétique qui sera accessible gratuitement en ligne. Jean-Pierre Prévost, de son côté, prépare deux albums : l'un sur Gide et Malraux (Gallimard), dont on peut déjà avoir un avant-goût dans l'exposition présentée à la mairie du 18<sup>ème</sup> arrondissement du 12 décembre au 4 janvier, l'autre sur les décades de Pontigny avec Pierre Masson (Orizons). Martine Sagaert et Justine Legrand préparent une anthologie bilingue de textes écrits par des chercheuses anglaises et américaines sur « l'intime gidien » (Orizons). Enfin notre cahier annuel sera constitué du premier volume (1893-1899) de la nouvelle édition de la *Correspondance Gide-Jammes* (Gallimard) préparée par Pierre Masson et Pierre Lachasse.

Notre prochain *BAAG*, à paraître au printemps, donnera un dossier préparé par Jean Claude sur les rapports Gide-Rathenau. En octobre 2014, nous serons présents au salon de la revue qui se tient à l'espace d'animation des Blancs-Manteaux, 48 rue Vieille-du-Temple, 75 004 Paris, où nous partagerons le stand avec nos amis de la Société Jean Malaquais.

Nous avons enfin procédé à plusieurs votes. L'assemblée a accepté à l'unanimité le rapport moral, puis le rapport financier, présenté pour la dernière fois par Jean Claude. Jean-Pierre Prévost a été élu membre du Conseil d'administration et adoubé comme trésorier.

Dans la seconde partie de notre assemblée générale, nous avons entendu deux conférences. Philippe Simonnot, journaliste et professeur d'économie, nous a d'abord parlé de « Gide, prophète de la fausse monnaie ». Il a étudié *Les Faux-Monnayeurs* dans ses relations avec les *Principes d'économie politique* de l'oncle Charles et analysé la métaphore monétaire dans d'autres œuvres, notamment le *Journal* et *Si le grain ne meurt*. Puis Pierre Lachasse a présenté quelques éléments de la nouvelle édition des lettres échangées par Gide et Jammes en nous invitant à lire autrement la correspondance, devenue un genre littéraire à part entière.

Notre rencontre s'est achevée par un sympathique buffet préparé par l'épouse de notre secrétaire général.

La prochaine assemblée générale est fixée au samedi 15 novembre 2014.

[P.L.]

**BILAN FINANCIER 2013**

<b>Compte épargne</b> bancaire au 31.12.2013 (dont 855.58 € d'intérêts 2013)	54893.23
---	----------

**RECETTES**

En caisse au 31.12.2012	17350.46
Cotisations	12211.88
Vente de publications	989.96
Participation excursion	360.00
Don	118.88
Subvention (CIG Université de Lorraine)	1500.00

---

32530.30

**DÉPENSES**

Trésorerie	203.10
Publications	10823.76
Frais postaux	2633.72
Excursion	1302.00
Manifestations	327.63

---

15311.96

<b>En caisse au 31.12.2013</b> (CCP et Banque)	17218.34
--	----------

Remarque : dans la somme en caisse, il faut tenir compte qu'au 1<sup>er</sup> janvier 2014 une quarantaine de cotisations 2014 sont déjà payées.



**BUDGET PRÉVISIONNEL 2014**

**RELIQUAT DU COMPTE ÉPARGNE** 54893.23

**RECETTES**

En caisse	17218.34
Cotisations	9000.00
Vente de publications	1281.66
Dons	1000.00
Subvention CEG (Université de Lorraine)	1500.00
Subvention CNL	2000.00
Fondation Catherine Gide	500.00
	<u>32000.00</u>

**DÉPENSES**

Trésorerie	1000.00
Secrétariat	1000.00
Publications	14000.00
Frais postaux	15000.00
Manifestations	1000.00
	<u>32000.00</u>

**ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE****COTISATIONS ET ABONNEMENTS 2014**

Membre fondateur : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel	46 €
Membre fondateur étranger	54 €
Membre titulaire : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel	39 €
Membre titulaire étranger	46 €
Abonné au <i>Bulletin</i> seul	28 €
Abonné étranger	36 €

**Règlements :**

par virement ou versement au

**CCP PARIS 25.172.76 A 020**

(La Banque Postale, Centre de Paris,

IBAN : FR62. 2004.000.0125.1727.6A02.009,

BIC : PSSTFRPPPAR)

ou par chèque libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide  
et envoyé au Trésorier :

Association AAAG

Cher Mr PRÉVOST

12, rue Popincourt, 75011 Paris

[jeanpierreprevost@wanadoo.fr](mailto:jeanpierreprevost@wanadoo.fr)

Compte 00429021138

BRED Parmentier

IBAN : FR76 1010 7001 3700 4290 2113 838

Code BIC : BREDFRPPXXX

***Tous paiements en EUROS et stipulés SANS FRAIS***

Publication trimestrielle      Comm. paritaire : 52103      ISSN : 0044-8133

Imprimé par AGL — 133, rue du Lantissargues, ZA de Maurin, 34970 Lattes

Composition et mise en page : P.M.

Directeur responsable : Pierre MASSON

Dépôt légal : Avril 2014